

Il vous suffira de mourir - Le brame du cerf T2

Failler, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN FAILLER

IL VOUS SUFFIRA DE MOURIR

Le brame du cerf
TOME 2

UNE
ENQUÊTE
DE
MARY
LESTER
AU LAC DE
GUERLÉDAN



ÉDITIONS DU PALÉMON

Jean FAILLER

**Il vous suffira
de mourir
T2**

Le brame du cerf

ISBN-13 : 978-291-624-803-5



Les enquêtes de Mary Lester

- 1 Les bruines de Lanester
- 2 Les diamants de l'archiduc
- 3 La mort au bord de l'étang
- 4 La marée blanche
- 5 Le manoir écarlate
- 6 Boucaille sur Douarnenez
- 7 L'homme au doigt bleu
- 8 La cité des dogues
- 9 On a volé la belle étoile
- 10 Brume sous le grand pont
- 11 Mort d'une rombière
- 12 Aller simple pour l'enfer
- 13 Roulette russe pour Mary Lester
- 14 À l'aube du troisième jour
- 15 Les gens de la rivière
- 16 La bougresse
- 17 La régate du Saint-Philibert
- 18 Le testament Duchien
- 19 L'or du Louvre
- 20 Forces noires
- 21 Couleur canari
- 22 Le Renard des grèves T1
- 23 Le Renard des grèves T2
- 24 Les fautes de Lammé-Bouret
- 25 La variée était en noir
- 26 Rien qu'une histoire d'amour

- 27 Ça ira mieux demain
- 28 Bouboule est mort
- 29 Le passager de la Toussaint
- 30 Te souviens tu de Souliko'o ? T1
- 31 Te souviens tu de Souliko'o ? T2
- 32 Sans verser de larmes
- 33 Motel des forges (33 + 34 = Il vous suffira de mourir)
- 34 Le brame du cerf
- 35 casa del amor
- 36 Le 3^e œil (du professeur Margerie)
- 37 Villa des Quatre Vents T1
- 38 Villa des Quatre Vents T2



Table des Matières

Les enquêtes de Mary Lester 3

Table des Matières 5

Chapitre XXV 9

Chapitre XXVI 22

Chapitre XXVII 32

Chapitre XXVIII 47

Chapitre XXIX 56

Chapitre XXX 63

Chapitre XXXI 72

Chapitre XXXII 84

Chapitre XXXIII 97

Chapitre XXXIV 111

Chapitre XXXV 122

Chapitre XXXVI 136

Chapitre XXXVII 149

Chapitre XXXVIII 163

Chapitre XXXIX 176

Chapitre XL 189

Chapitre XLI 202

Chapitre XLII 211

Chapitre XLIII 217

Chapitre XLIV 223

Chapitre XLV 232

Chapitre XLVI 242

Chapitre XLVII 252

Chapitre XLVIII 266

Chapitre XLIX 269

Remerciements à :

Anne BOËLLE

Jean-Michel BOUDIN

Jean-Claude COLRAT

Marie-Laure DUHAMEL

Delphine HAMON

Lucette LABBOZ

Catherine LABOURDETTE

Isabelle STÉPHANT

Toute ressemblance avec des personnes, des noms propres, des lieux privés, des noms de firmes, existant ou ayant existé, ne saurait être que le fait du hasard.

À mes amis

Jacqueline LE DU
Gérard MORIER
René PICHAVANT
Louis-Pierre LEMAIRE
Yann BRÉKILIEN

Chapitre XXV

— Dites donc, fit Hanson en regardant Mary de biais, les choses ne traînent pas, avec vous !

Elle faillit lui répondre qu'elles n'avaient que trop traîné jusqu'à présent, mais elle se retint et se contenta d'une moue évasive.

Il y eut un assez long silence, puis l'adjudant-chef demanda :

— Vous croyez vraiment que Conomor va parler ?

Elle secoua la tête négativement.

— Non. Il préférera payer le prix fort plutôt que d'entacher sa réputation de dur de dur.

Elle fit la grimace :

— Ah, ce code d'honneur chez les voyous... Ce romantisme à la graisse de chevaux de bois !

— Excusez-moi, dit Hanson, mais ça nous avance à quoi d'avoir arrêté Conomor ? Vous l'avez dit vous-même, il n'y a pas de charges suffisantes contre lui.

Mary eut un geste insouciant :

— Eh bien, on le relâchera !

Hanson fit claquer ses doigts devant son visage :

— Comme ça...

Mary confirma :

— Oui, on le relâchera même très vite.

Le gendarme ne paraissait pas d'accord. Il bougonna :

— On va encore passer pour des charlots !

— Laissez dire, fit Mary, rira bien qui rira le dernier.

— Je ne déteste pas la rigolade, assura le gendarme d'un air pincé, mais jusqu'à présent je n'ai pas vu d'occasion de m'esclaffer.

Il voulait bien laisser faire cette fille, conformément aux instructions du commandant Durand, mais il lui déplaisait de laisser sa brigade se déconsidérer. Il secoua de nouveau la tête :

— Je ne comprends pas ! On relâche Conomor, et après ?

— Après ? On court arrêter Frank Gaudu.

L'adjudant-chef en resta mâchoire pendante :

— Gaudu ? Qu'est-ce qu'il a fait, Gaudu ? Pourquoi qu'on l'arrêterait, Gaudu ? Parce qu'il vous a tabassée ?

— Mais non, je n'ai même pas porté plainte.

Puis elle ordonna :

— Regardez la route !

Dans son étonnement, l'adjudant-chef avait failli aller au talus.

— Oh ! fit-il en remettant la voiture sur le droit chemin.

Mary parut se parler à elle-même :

— C'est Gaudu qui téléphone !

— Vous en êtes sûre ?

— Ça ne peut être que lui ! Il a le mobile, il veut récupérer le *motel des Forges*, il fréquente *Le Saloon*, il est en affaires avec Conomor.

— Ce ne sont que des présomptions, dit l'adjudant-chef, vous avez des preuves ?

Elle avoua tranquillement :

— Non !

Ce je m'en foutisme apparent exaspérait Hanson.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Qu'est-ce qu'on fait sans preuves ?

Et il ajouta :

— Dans la gendarmerie, on ne travaille pas sans preuves !

Elle répliqua du tac au tac :

— Dans la police non plus, mais parfois les preuves, il faut aller les chercher !

— Les chercher ? Où ça ?

— Où ça ? Mais où elles sont, dans les crânes obtus de Gaudu et de Conomor.

Hanson en était à se demander avec inquiétude si elle n'envisageait pas de trépaner les suspects à la scie électrique pour dénicher leurs secrets.

— Allons, adjudant-chef, ne vous faites pas plus bête que vous l'êtes ! Tout porte à croire que Conomor et Gaudu savent mieux que personne ce qui est arrivé à vos gardes-chasse !

Hanson la regarda d'un air mi-figue mi-raisin.

— Avoir des convictions est une chose, dit-il, mais ça ne suffit pas.

Elle compléta :

— Il faut obtenir des aveux, voire retrouver les corps.

— Oui, et vous pouvez toujours courir pour qu'ils s'allongent, ces deux-là !

— Je n'ai pas l'intention de courir, dit-elle, ces gaillards vont trop vite pour moi.

— Alors ?

Le gendarme avait un petit air goguenard.

— Il faut qu'on y réfléchisse, Hanson.

— Ça fait deux ans que j'y réfléchis, grommela le gendarme. Je ne fais même que ça.

— Et si on réfléchissait à deux ? proposa-t-elle.

— Ça changerait quoi ?

— D'abord, il y a plus de matière grise dans deux têtes que dans une.

— C'est certain.

— Et puis, venant sur vos brisées sans a priori, j'aurai peut-être un regard nouveau...

Le gendarme admit :

— Pourquoi pas ?

Il braqua son index sur Mary :

— Vous, vous avez une idée !

Elle plissa les yeux.

— Peut-être...

Et après un silence :

— Je vous la donne pour ce qu'elle vaut ?

— Allez-y !

— Un, on laisse entendre à Conomor qu'on sait que Gaudu est l'auteur de ces coups de fil anonymes, mais qu'on n'a pas de preuves suffisantes pour l'arrêter. Deux, comme il nous faut un coupable, on arrête Conomor en lui expliquant que, s'il veut s'en sortir, il faut qu'il nous donne Gaudu.

L'adjudant-chef objecta :

— Oui, mais il vous a dit qu'il ne le ferait jamais. Et il est homme à tenir parole.

Elle sourit, et, balayant d'un revers de main l'objection, ajouta :

— Trois, on relâche Conomor et on court arrêter Gaudu à grand renfort de trompes.

L'adjudant-chef la contra de nouveau :

— Mais puisqu'il n'y a pas de preuves contre Gaudu !

Il regardait maintenant Mary comme s'il doutait de sa raison.

— Vous faites le grand jeu pour arrêter un type contre lequel on n'a rien ?

Hanson, mécontent, secouait la tête comme un cheval qui a trouvé des cailloux dans son picotin. Il avait du mal à avaler cette potion.

Alors Mary jeta avec insouciance :

— Eh bien on ne l'arrêtera pas !

Cette fois le gendarme ne pipa mot tant sa stupéfaction était grande. Il cessa de mâchouiller dans le vide, et elle lui demanda :

— Et vous savez pourquoi on ne l'arrêtera pas ?

— Non, fit Hanson en secouant la tête.

Elle martela :

— On ne l'arrêtera pas parce qu'il aura été prévenu.

— Par qui ?

— Mais par son gnome de frère et aussi par les deux clampins qui jouaient au billard dans l'arrière-salle ! Ces deux zigotos font partie de la bande. Lorsque j'ai eu mon altercation avec Gaudu et qu'il s'est blessé, ils ont aidé à le porter hors de la salle. Je m'en souviens bien, on n'oublie pas des minois comme ça ! Vous savez pourquoi ils se planquaient dans la salle de derrière ?

Le gendarme fit « non » de la tête.

— Parce que Lulu Miliner leur a interdit de reparaître dans ce bistrot. Sans cela on les aurait retrouvés devant le bar. Ils ont tout entendu et à l'heure qu'il est, Gaudu a été mis au courant de ce qui vient de se passer au *Saloon* et il se félicite de l'attitude de son ami Conomor qui a refusé de le vendre, fut-ce au prix de sa liberté. Et puis il va apprendre que Conomor a été relâché. Pourquoi aurions-nous relâché Conomor, adjudant-chef ?

— Parce qu'il n'y avait rien contre lui !

— NON !

Cette fois le regard de l'adjudant-chef disait clairement qu'il doutait de la santé mentale du capitaine Lester.

— On ne l'aura pas relâché parce qu'il n'y avait rien contre lui, mais parce qu'il nous a donné Gaudu !

Hanson protesta :

— Vous savez bien que Conomor n'a rien donné du tout et qu'il n'ajoutera pas un mot !

— Ouais, dit Mary, mais l'essentiel n'est pas là !

— Et il est où, l'essentiel ?

— L'essentiel est que Gaudu en soit persuadé. Et il en sera d'autant plus persuadé que, sitôt Conomor relâché, nous nous mettrons, à grand bruit, à la recherche de Gaudu. Que va faire Gaudu, à votre avis ?

— Il va prendre le maquis et on ne le retrouvera jamais !

— Voilà ! Il va prendre le maquis et comme il connaît la forêt et les landes mieux que personne, comme il sera ravitaillé par les gnomes, il pourra, en effet, échapper aux recherches un certain temps, ce qui nous arrangera bien.

— Ça vous arrangera bien de ne pas le rattraper ?

— Exactement !

— Mais pourquoi ?

— Parce que tant qu'il sera en liberté, Conomor va trembler pour sa vie.

La voiture s'arrêta dans la cour de la gendarmerie. Le gendarme coupa le contact, serra son frein à main et déboucla sa ceinture de sécurité. Pour autant, il n'ouvrit pas sa portière.

— Je n'y suis plus ! avoua-t-il en secouant la tête.

Il avait beau avoir l'aval du commandant Durand pour laisser le capitaine Lester opérer à sa guise, il aurait bien aimé comprendre où tout ceci le menait.

— Ça nous arrange parce qu'on n'a pas de charges contre lui, expliqua Mary patiemment.

— Ah...

— Alors on attend qu'il y en ait.

— On attend quoi ?

— Que Gaudu se mette en situation irrégulière. À votre avis, que va faire Gaudu en apprenant que nous avons relâché Conomor ?

— Je ne sais pas, moi !
— Il va chercher à se venger !
— De Conomor ?
— Évidemment de Conomor, puisqu'il sera persuadé que c'est lui qui l'a donné !

— En somme Conomor joue le rôle de la chèvre ?
— J'aime autant que ça soit lui que moi, dit Mary.
— Mais dites donc, et s'il tue Conomor ?
— Je suis tentée de répondre que ce ne serait pas une grosse perte, mais comme je sens que cette réponse ne vous plaira pas, je préfère penser que ce n'est pas possible.

— Pourquoi ce n'est pas possible ?
— Mais parce que vous êtes averti, adjudant-chef, parce que vos hommes vont veiller sur Conomor comme les agents du FBI veillent sur Obama.

— Avez-vous idée de ce que représente une telle surveillance ?
— Parfaitement.
— Des hommes la nuit, le jour...
— Ça fait partie de votre job, non ?
— Oui, mais on n'a pas que ça à faire, grommela Hanson.

Mary fit celle qui n'avait rien entendu :
— Si je peux me permettre, je suggère de confier cette surveillance au chef Lebœuf. Il paraît qu'il a un contentieux avec Gaudu. Ça remonte à loin, à l'époque de la communale. Mais souvent ces rancunes de gamins sont tenaces. Je mettrais ma main à couper que Lebœuf serait particulièrement heureux de coller son ennemi de toujours à l'ombre. Faites-lui confiance, il saura arrêter Gaudu avant qu'il ne commette l'irréparable.

L'adjudant-chef fit la grimace :
— Vaudrait mieux !
Il sortit de la voiture et, suivi de Mary, entra dans le bureau du chef Lebœuf.

Conomor, toujours menotté, était assis sur une chaise face au chef Lebœuf qui regarda Mary entrer sans aménité. Elle le salua cependant cordialement :
— Bonjour chef...

Lebœuf grommela quelque chose d'indistinct en regardant Hanson avec perplexité, semblant se demander : « À quoi on joue ? »

Mary donna ses directives sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Nous allons procéder à l'interrogatoire d'identité de ce monsieur puis il nous fera sa déposition.

— J'ai pas de déposition à faire, j'ai rien à dire ! grommela Conomor.

Néanmoins il répondit d'un air exaspéré au questionnement de routine : nom, prénoms, adresse, date de naissance..., renseignements que Lebœuf rentrait avec application en tapant laborieusement à deux doigts sur son clavier d'ordinateur.

Lorsque ce fut fini, Mary prit les choses en main :

— Monsieur Conomor, nous avons enregistré à plusieurs reprises des plaintes d'une habitante des bords du lac qui est harcelée par des coups de téléphone obscènes et menaçants. L'enquête a établi que ces coups de téléphone émanaient de votre établissement *Le Saloon*. Vous ne pouvez pas ignorer qui a téléphoné à cette dame.

— Je vous ai déjà dit que je n'en savais rien, gronda Conomor.

— Vous n'en savez rien ?

— En quelle langue faut-il que je vous le chante : JE N'EN SAIS RIEN !

Mary leva l'index en s'adressant à Lebœuf :

— Notez chef, monsieur Conomor ne sait pas qui téléphone depuis son bar.

Elle fit quelques pas dans le bureau pendant que Lebœuf tapait « je n'en sais rien ». Puis elle revint vers Conomor :

— Vous n'avez rien à ajouter, monsieur Conomor ? Conomor secoua la tête énergiquement en fixant le parquet devant lui.

— Il n'a rien à ajouter, constata Mary. Notez, chef ! Pendant que Lebœuf s'escrimait sur son clavier, elle se pencha de nouveau vers le cabaretier :

— Et si je vous dis Frank Gaudu, ça n'éveille pas vos souvenirs ?

Conomor secoua de nouveau la tête sans mot dire. Quand ce silence eut assez duré, Mary insista :

— Vraiment, vous n'avez rien d'autre à déclarer ?

— NON ! hurla Conomor à l'intention de Mary.

— Bien, dit-elle sans se démonter. Je suppose que le chef Lebœuf a entendu. Vous avez entendu, chef ?

— Je ne suis pas sourd, grommela Lebœuf.

— Vous avez noté ?

— Oui !

Mary sentait le gendarme au bord de l'exaspération.

— Alors tout est en ordre, dit-elle. On peut débarrasser monsieur Conomor de ses menottes. Ça sera plus commode pour signer sa déposition.

Lebœuf, sous le coup de la surprise, regarda l'adjudant-chef, qui d'un mouvement de tête lui fit signe de s'exécuter. Conomor, libéré, se massait les poignets en regardant autour de lui d'un air incrédule.

Mary prit le document qui venait de tomber de l'imprimante et le lui tendit :

— Il vous reste à signer ceci, monsieur Conomor.

Le bistrotier ricana :

— S'il n'y a que ça pour vous faire plaisir...

Il raya la feuille d'un paraphe si rageur qu'il en perça presque le papier, plaqua le stylo bille sur la table et demanda :

— C'est tout ? Je peux y aller ?

— Oui, dit Mary. On va même vous reconduire, et ensuite on va aller arrêter Gaudu.

Conomor stoppa net :

— Qu'est-ce qu'il a fait, Gaudu ?

— Ben, si ce n'est pas vous qui avez téléphoné, c'est certainement lui. D'ailleurs, ce n'est pas vous qui avez prononcé son nom ?

— Moi ?

Conomor se frappait la poitrine, la mâchoire béante sous le coup de la stupéfaction. Il finit par la fermer pour clamer son innocence : « Mais je n'ai rien dit... »

— Ah bon, fit Mary avec son air le plus benêt, ce n'est pas vous qui avez parlé de Frank Gaudu ?

Conomor regarda les gendarmes l'un après l'autre :

— Elle se fout de ma gueule ou quoi ? Vous m'avez entendu parler de Gaudu ?

— Peut-être bien, hasarda l'adjudant-chef, tandis que Lebœuf, qui

ne comprenait rien au film, regardait effaré Mary, Conomor et l'adjudant-chef Hanson.

— Peu importe, assura Mary d'un ton léger, à cette heure votre excellent ami Frank Gaudu, pour lequel vous étiez prêt à sacrifier un an de votre vie, est persuadé que vous l'avez donné. Je n'aimerais pas être à votre place, Conomor.

Le truand avait pâli.

— Qu'est-ce que c'est que cette magouille ?

Le front bas, il se tenait comme un taureau furieux, prêt à charger.

De la main, Mary lui donna son congé :

— Allez, filez ! Le chef Lebœuf va se faire un plaisir de vous raccompagner.

— Eh, doucement, fit le truand, c'est trop facile...

Il pointa Mary du doigt :

— Vous m'avez piégé, maintenant il faut me donner une protection !

— J't'en foutrais des protections ! gronda Lebœuf.

Il poussa Conomor vers la porte en grondant :

— Allez, ouste ! Tu ne sais pas ce que tu veux, toi, tout à l'heure tu ne voulais pas nous accompagner, et maintenant tu ne veux plus nous quitter ! C'est quoi ce bordel ?

Mary leva la main pour retenir les deux hommes :

— Attendez, chef, je crois que monsieur Conomor vient d'avoir une excellente idée ! Il serait bon, en effet, de mettre une voiture avec deux hommes en protection devant *Le Saloon*.

— Vous n'y pensez pas ! s'exclama l'adjudant-chef.

— Mais si, comme ça, si Gaudu avait encore un doute sur la collusion de son ami Conomor avec la gendarmerie, il sera fixé.

— Salope ! hurla Conomor avant de sortir poussé par Lebœuf.

Ils n'étaient plus que deux dans le bureau, alors l'adjudant-chef laissa libre cours à sa colère ; et comme il n'avait que Mary face à lui, ce fut elle qui en bénéficia.

— Si vous croyez que j'ai les effectifs pour garder ce voyou...

— Tsss... fit Mary. Que vous manquez d'imagination, Hanson ! Vous avez bien dans votre garage une camionnette de réforme qui ne sert plus à rien ?

— Je peux en demander une au garage central, dit l'adjudant-chef après une seconde d'hésitation.

Après son mouvement d'humeur, il avait repris toute sa maîtrise et était redevenu l'homme pondéré que Mary avait apprécié dès leur première rencontre.

— Eh bien voilà ! Stationnez-la près du *Saloon*, et tout le monde pensera qu'il s'agit d'un « soum » et, même si ce « soum » est vide, tout le monde pensera que *Le Saloon* est sous surveillance.

Être redevenu courtois ne l'empêcha pas de marquer sa désapprobation :

— Tsss ! on a de drôles de méthodes chez les flics !

— C'est ce que me disent mes collègues, reconnut gravement Mary. Mais ne généralisez pas, adjudant-chef, tout le monde n'est pas comme moi dans la police.

Hanson, les lèvres pincées, ne répondit pas. Mais ce qu'elle l'énervait, bon Dieu, ce qu'elle l'énervait !

Elle ajouta d'une toute petite voix :

— Je pense que vous conviendrez qu'il n'y a rien dans ma manière d'opérer qui soit contraire à la procédure.

Hanson réfléchit quelques instants et reconnut, comme à regret :

— En effet, je n'y vois rien d'illégal.

Chapitre XXVI

— Et maintenant ? demanda l'adjudant-chef.

Il paraissait perdu. Visiblement, le tour pris par les événements le dépassait. Avait-on jamais vu ça ? Une enquête qui stagnait depuis deux ans s'emballait soudain depuis que cette policière était apparue dans le paysage. Mary Lester, la policière en question, paraissait très à l'aise :

— Je vous l'ai dit : on va arrêter Gaudu.

— Vous voulez dire que...

— On va chez lui, oui.

L'adjudant-chef interdit objecta :

— Nous n'avons pas de commission rogatoire !

— Nous n'en avons pas besoin. Nous n'allons pas à *Kerlouet* pour perquisitionner, mais pour entendre Gaudu. Ce n'est pas pareil.

— On va se faire jeter.

Mary reconnut avec son plus charmant sourire :

— C'est sûr !

Visiblement, l'adjudant-chef n'avait pas envie de rire, du moins pas de cette manière. La perspective de se faire jeter, comme il disait, ne l'enchantait pas. Il grogna :

— Si c'est pour se faire humilier...

Elle s'efforça de le rassurer :

— Mais non ! On n'humilie pas les forces de l'ordre, adjudant-chef, elles ont toujours le dernier mot !

Hanson avait l'air d'en douter. Mary pressa le mouvement :

— Alors, on y va ?

— On peut attendre que Leboeuf soit rentré ? demanda Hanson qui semblait freiner des quatre fers pour ne pas aller se frotter aux Legroin.

Mary lui accorda le délai, mais en lui demandant une autre chose qui ne l'enthousiasmait guère davantage.

— Bien sûr ! D'ailleurs, ça vous laissera le temps de donner des directives pour que la camionnette soit garée devant *Le Saloon* à la

nuit tombante.

— Ah... soupira Hanson, la camionnette... Vous y tenez ?

Cette idée-là ne semblait pas le passionner non plus. Par contre, Mary y paraissait très attachée.

Il insista :

— Vous pensez que c'est utile ?

— Et comment, adjudant-chef, ça fait partie de mon plan.

— Votre plan, marmonna-t-il, votre plan, je voudrais bien y voir clair dans votre plan, moi !

— Ça viendra, dit-elle en lui adressant un clin d'œil, ça viendra !

Lorsque Lebœuf revint, l'adjudant-chef avait eu le temps de prendre ses dispositions pour qu'une camionnette réformée, garée au garage, soit acheminée et postée sous les arbres, en vue du *Saloon*. « Le temps de la faire démarrer », avait précisé le sous-officier responsable du matériel. « Depuis le temps qu'elle n'a pas roulé, la batterie est à plat ».

Mary fit preuve d'une grande compréhension :

— On n'est pas à cinq minutes près...

Puis elle monta dans la voiture de l'adjudant-chef qui démarra, suivi par le fourgon conduit par Lebœuf qui était accompagné de trois gendarmes.

— On se traîne, fit-elle remarquer à l'adjudant-chef qui roulait à une allure de sénateur. Allez Hanson, branchez la sirène et le gyrophare, et poussez un peu les feux, du nerf, bon Dieu !

Hanson obtempéra à regret. Il ne voyait toujours pas l'utilité de cette manifestation de force. Mais le son de la sirène sembla avoir une action directe sur l'accélérateur de la Clio.

En bon petit soldat, Lebœuf avait calqué son attitude sur celle de son chef ; ce fut donc une caravane bruyante qui arriva à vive allure jusqu'à la grille de *Kerlouet*.

— Ben dites donc, on n'est pas passés inaperçus ! soupira l'adjudant-chef à Mary en arrêtant son moteur.

Il ne paraissait pas particulièrement fier d'avoir ainsi troublé le calme de cette campagne bucolique.

— C'est tout à fait ce qu'il fallait, dit-elle allègre.

La grille de la ferme de *Kerlouet* était close, les sinistres poupées pendaient lamentablement, accrochées par le cou aux tiges de fer

rouillées.

De près, elles étaient encore plus pitoyables que de loin, avec leurs yeux morts, leurs couleurs passées et délavées par les pluies, les lunes et les soleils.

Deux femmes sortirent de la maison, attirées par le vacarme. Il y avait la mère, que Mary avait vu étendre son linge, et la fille qui la suivait par derrière, comme si elle s'abritait derrière la vieille femme.

— Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta la mère en scrutant les gendarmes d'un regard de jais.

Elle avait dû être belle en ses vertes années, mais la vie qu'elle menait à *Kerlouet* avec sa tribu de fêlés l'avait vieillie avant l'âge.

— Nous voudrions voir Frankie, madame Legroin, dit l'adjutant-chef.

— L'est pas là ! fit la dame d'un ton définitif.

— Où est-il ? insista le gendarme.

— Si vous croyez qu'il me dit où il va !

Puis elle ajouta avec une hargne soudaine :

— Et même si je le savais je ne vous le dirais pas !

Derrière sa mère, la fille hochait la tête sans discontinuer. Deux cloches de morve, qu'elle ne songeait pas à moucher, pendaient au bout de son nez. Elle dépassait sa mère d'une tête et pourtant elle semblait s'abriter derrière elle.

Si on n'avait pas prévenu Mary que Sophie Legroin avait été une belle plante au temps de son adolescence, elle aurait eu du mal à le deviner.

Ses vêtements ne la mettaient certes pas en valeur, mais son corps informe, boudiné dans un sarrau trop petit pour son obésité naissante, avait peut-être été extrêmement sexy dix ans plus tôt.

Elle tenait, serrée contre une forte poitrine qui s'affaissait, une poupée comme celles qui étaient accrochées à la grille rouillée et elle ne disait mot, se contentant de sautiller sur place comme au son d'une musique qu'elle était seule à entendre.

Navrant, se dit Mary, navrant ! Cette malheureuse lui faisait penser à quelqu'un, mais elle aurait été bien incapable de dire à qui.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à Frankie ? demanda la vieille toujours hargneuse.

Ce fut l'adjutant-chef qui répondit :

— Nous avons quelques questions à lui poser !

— L'a rien fait ! jeta la vieille en lui jetant un regard de biais.

Elle s'approcha de la grille à la toucher et gronda de nouveau :

— L'a rien fait, Frankie !

La grosse fille, qui l'avait suivie de près, glapissait comme un automate en trépignant :

— Rien fait ! Rien fait ! Rien fait !

Puis, de manière inattendue, elle cracha sur Mary qui eut juste le temps de mettre son bras en protection pour ne pas recevoir le glaviot en pleine figure.

— Dites donc ! protesta l'adjudant-chef en reculant.

Son indignation se lisait sur son visage, mais l'idiote n'en avait rien à faire. Elle riait maintenant à en pleurer, comme si la plaisanterie l'amusait au plus haut point.

Mary prit un nouveau mouchoir de papier et essuya soigneusement l'écœurante déjection. Puis, en grimaçant de dégoût, elle replia le mouchoir et le glissa dans une pochette de plastique qu'elle mit dans sa poche.

Les gendarmes se regardaient, semblant se demander ce qu'on faisait là.

— Convoquez Frankie à la gendarmerie, suggéra Mary.

L'adjudant-chef hocha la tête et ordonna à Lebœuf :

— Rédigez une convocation, chef.

Le temps que Lebœuf remplisse son imprimé, Mary et Hanson restèrent tels des chiens de faïence en tête à tête avec Janine Legroin.

Puis Lebœuf tendit l'imprimé à Hanson qui le relut et s'approcha de la grille pour le donner à la femme.

Crut-elle qu'il voulait entrer en force ? Elle s'accrocha aux deux battants comme une furie en hurlant :

— Vous n'entrerez pas chez moi, vous n'avez pas le droit !

Derrière elle, sa fille glapissait en écho comme une hystérique :

— Pas le droit ! Pas le droit ! Pas le droit !

Elle avait un timbre de voix aigu, qui perçait les oreilles. Désarmé, Hanson regarda Mary qui vint à son secours :

— Il n'est pas question d'entrer chez vous sans votre autorisation, dit-elle d'une voix douce.

La vieille la regarda, puis redit plus bas, mais tout aussi farouchement :

— Vous n'avez pas le droit !

Puis elle demanda en toisant Mary à qui elle n'avait pas, jusque-là, prêté la moindre attention :

— Qui c'est celle-là ? Encore une assistante sociale ? On n'en veut pas des assistantes sociales ! Dehors les assistantes sociales !

Et sa voix repartait crescendo dans les aigus.

L'adjudant-chef se fâcha :

— Ça suffit ! dit-il sèchement. Remettez cette convocation à Frankie, madame Legroin, et dites-lui que s'il ne se présente pas à la gendarmerie demain matin à l'heure indiquée, nous reviendrons avec une autorisation pour fouiller votre maison et nous l'emmènerons !

— Vous n'avez pas le droit ! glapit de nouveau la vieille en secouant sa grille.

Sa fille cracha de nouveau, mais, instruite par l'expérience, Mary s'était retirée hors de portée et le mollard s'écrasa sur la route avec un bruit mou.

Puis il y eut un drôle de sifflement et une vitre latérale du fourgon explosa. D'autres impacts suivirent qui s'inscrivirent en creux dans la tôle avec des bruits de gong.

Les gendarmes, surpris et alarmés, se reculèrent vivement, certains en dégainant leurs armes de service.

— Rentrez-moi ça ! gronda Hanson, vous êtes fous ou quoi ?

— On nous tire dessus ! protesta un de ses hommes.

— Ces gogols vous tirent dessus avec des lance-pierres ! Déplacez les véhicules !

Sur le seuil de sa porte, l'idiotte riait à gorge déployée, sa poupée toujours dans son giron. La mère avait disparu et on n'apercevait personne d'autre dans la cour.

— Où sont-ils ? demanda Mary.

— Derrière les tas de ferraille, indiqua Leboeuf.

Mary eut beau écarquiller les yeux, elle ne vit personne, hors l'idiotte qui trépignait toujours et qui semblait au bord de la crise d'hystérie. Pourtant les projectiles continuaient de pleuvoir.

— Je ne vois rien, dit-elle.

— Forcément, fit Leboeuf, ils ne tirent pas à tir tendu.

Et comme Mary ne paraissait pas saisir, il expliqua :

— Leurs lance-pierres permettent au projectile de décrire une orbe, comme une grenade tirée par un fusil.

— Je vois, dit Mary. Qu'importe, ils ont bien dû s'entraîner pour arriver, sans nous voir, à tirer avec cette précision.

— C'est sûr, ils ne manquent ni d'entraînement, ni de munitions, fit Lebœuf en hochant la tête.

Mary ne lui demanda pas si, dans son enfance, lui aussi s'était entraîné au tir en orbe avec un lance-pierres, science que les gamins élevés à la campagne connaissent dès leur plus jeune âge.

Lebœuf se retourna vers Hanson :

— Qu'est-ce qu'on fait, mon adjudant-chef ?

— On rentre ! décida Hanson d'un air dégoûté.

Sans objecter, Mary le suivit et s'installa dans sa voiture. Il la regarda de biais et demanda :

— Ça va ? Vous êtes contente ?

— Parfaitement, dit-elle, mais vous, en revanche, vous paraissez furieux.

Elle vit ses articulations blanchir sur le volant :

— Deux véhicules endommagés, ça va en faire de la paperasse à remplir ! Et je ne vous parle pas des questions de la hiérarchie ! Il va falloir que je fasse un rapport...

Il soupira devant l'étendue de la tâche à venir et ajouta :

— Et encore, on s'en sort bien ! Si un de mes hommes avait tiré...

— Il n'y avait pas matière à ouvrir le feu, protesta Mary.

— Non ? Et si quelqu'un avait reçu un boulon dans l'œil, pouvez-vous me dire ce qui se serait passé ?

Il regarda la campagne déserte. Visiblement il n'attendait pas de réponse à sa question et se contenta de soliloquer :

— Encore heureux qu'il n'y ait pas eu de journalistes dans le coin ! Parce que cette engeance nous aurait collés au banc d'infamie, une fois de plus. Tout ça pourquoi ? Dites-moi, pourquoi, capitaine ? Demain tout le canton saura que nous avons pris la fuite devant quatre débiles armés de lance-pierres ! Joli travail !

Elle ne répondit pas à ses récriminations.

— Comment se fait-il, demanda-t-elle, que Miliner soit le seul individu qui parvienne à tenir ces enragés en respect ?

— J'en sais rien et je ne veux même pas le savoir ! Mais il y arrive et c'est tout ce que je vois. À quelles exactions vont-ils se livrer maintenant, après ce qu'ils vont sûrement considérer comme une provocation ? Je n'ai pas fini de subir les récriminations des maires !

— Je comprends que vous soyez ennuyé, adjudant-chef, mais nous étions d'accord...

— Vous vous êtes mise d'accord avec ma hiérarchie, dit amèrement Hanson. Mais voilà, les gens qui décident ne sont pas sur le terrain ! Quand on a affaire à des voyous, les choses sont claires, mais là... Laissez la presse s'emparer d'une affaire comme celle-là et cette racaille sera présentée comme des héros, des persécutés... Je vous l'avais bien dit, ces gens-là, faut pas s'en approcher.

La voiture filait au long de la route, suivie comme son ombre par la camionnette conduite par Lebœuf. Mais cette fois on filait en silence, sans gyrophare, sans sirène et ce retour avait tout d'une fuite devant l'ennemi, d'une retraite sans gloire.

Après un silence de quelques instants, Mary demanda :

— Où est Miliner ?

L'adjudant-chef grogna :

— Est-ce que je sais ?

Mary n'était pas femme à se laisser rebuter par ce ton peu avenant.

— Vous savez où il habite ?

— Une petite maison en lisière de bois sur la route de Caurel.

— Ça se trouve facilement ?

— Il y a un grand mélèze penché juste derrière chez lui.

Il regarda Mary :

— Pourquoi ? Vous voulez lui rendre visite ?

— Oui, je crois que ça s'impose.

— Et vous voulez que je vous accompagne ?

Tout dans son attitude disait qu'il n'avait qu'une envie : être débarrassé au plus tôt de l'encombrante présence du capitaine Lester.

— Ce ne sera pas nécessaire, dit Mary. Je vais récupérer ma voiture à la gendarmerie et je passerai chez Miliner en rentrant au motel.

Le gendarme hocha la tête, soulagé. Puis, avant que Mary ne s'en aille, il demanda :

— Et la camionnette ?

— Quelle camionnette ?

— Celle que vous m'avez fait déposer devant *Le Saloon*.

Elle se frappa le front :

— Ah, j'oubliais ! Elle est en place ?

— Oui.

— Parfait !

— Est-ce que je dois y mettre des hommes de garde ?

— Pas cette nuit. Cependant faites en sorte de ne pas la fermer à clé.

Il se pourrait que j'aie besoin d'y accéder.

Le gendarme haussa les épaules. Il n'y comprenait rien, mais il était bien content de n'avoir pas à employer ses hommes à une garde de nuit qui ne servirait à rien.

Chapitre XXVII

Mary traversa un hameau de quelques feux – toutes des maisons rénovées portant la pancarte « à louer » – et aperçut de loin un grand arbre penché sur une sorte de gîte posé en lisière de bois, en retrait de la route.

Comme le 4 × 4 de Miliner était stationné dans l'allée menant à cette maison, elle pensa que le garde champêtre se trouvait chez lui.

Elle se gara derrière la grosse voiture blanche toujours maculée de coulures de boue et s'avança sur une sente pavée de briques autobloquantes couvertes de mousse.

Elle s'arrêta devant la porte mais il n'y avait pas de sonnette. Puis elle entendit des chocs provenant de l'arrière de la bâtisse. Elle en fit le tour et appela : « Miliner ? Miliner ? »

Les chocs s'arrêtèrent et elle contourna la maison. Le garde champêtre, en tricot de corps plus gris que blanc, fendait des bûches avec une cognée au fer luisant qui paraissait ridiculement petite entre ses mains puissantes. Son corps massif fumait dans la fraîche atmosphère du soir.

L'air embaumait le bois fraîchement fendu, elle en huma le parfum avec délices.

— Quel est ce bois qui sent si bon ?

— Du mélèze, dit le colosse.

Il montra l'arbre penché :

— Ce qui reste du frère de ce monsieur qui menace de tomber sur ma maison. Mais je vais m'occuper de lui sans tarder.

Elle vit alors qu'une grosse corde étarquée tirait l'arbre vers le bois, à l'arrière de la maison.

— Vous craignez qu'il tombe ? demanda Mary en montrant la corde.

— Humph, fit Miliner. On n'est jamais trop prudent. Je serais joli, moi, si je recevais ça sur la tête pendant que je dors.

Mary considéra la taille de l'arbre, puis celle de la maison. Effectivement, la petite cagna ne pèserait pas lourd si un tel géant s'affalait sur elle.

— Je vous dérange ?

— Non, dit Miliner. J'aime bien prendre un peu d'exercice avant de dîner.

À regarder le tas de bois qu'il venait de fendre, l'exercice avait été profitable. Il prit une serviette posée sur un chevalet, essuya son front en sueur et demanda :

— Qu'est-ce qui vous amène ?

— Je passais, dit Mary laconiquement.

— Vous passiez...

Il trempa ses mains dans un seau d'eau, les frotta l'une contre l'autre et les essuya avec soin puis il examina son pouce qui saignait et le mordit comme s'il cherchait à arracher quelque épine fichée dans sa peau.

Mary lui demanda :

— Vous vous êtes blessé ?

— Ce n'est rien, dit-il, une écharde...

Elle ordonna :

— Montrez !

— Ce n'est rien, je vous dis !

Elle le gourmanda :

— Allons, Miliner, ne soyez pas ridicule ! Ce n'est probablement pas grand-chose, mais là où c'est placé, c'est très douloureux. D'autant que, si vous ne soignez pas ça tout de suite, vous risquez d'avoir un panari.

Alors il tendit la main à regret ; elle prit son pouce épais et le fit rouler entre son pouce et son index.

Miliner eut une grimace de douleur et, instinctivement, retira sa main. Sous l'ongle, en effet, une écharde de bois s'était fichée et rompue, si bien qu'elle paraissait inaccessible. Ça devait être terriblement douloureux et quand Mary voyait une plaie de ce genre, il lui semblait que son cœur se rétrécissait et elle en avait mal jusqu'au fond des tripes.

— Ça doit faire affreusement mal, dit-elle en grimaçant.

— C'est gênant, concéda Miliner. J'irai chez le pharmacien demain.

— Vous n'allez pas garder ça toute la nuit, protesta-t-elle. Laissez-moi faire.

Elle sortit son couteau suisse de sa poche ce qui provoqua un nouveau mouvement de recul chez Miliner. Il se rassura en voyant

qu'elle n'ouvrait pas la lame, mais qu'elle dégageait la petite pince à épiler insérée dans le manche.

À l'aide de cet instrument, elle parvint à saisir l'extrême bout de l'écharde qu'elle réussit à extraire sans la rompre.

— Pff ! fit-elle en brandissant la mince aiguille de bois comme un trophée, elle fait bien un centimètre de long.

Elle sortit un mouchoir de papier de sa poche, épongea le sang qui coulait du doigt blessé puis déposa l'écharde sur ce même morceau de papier.

— Merci ! dit Miliner en suçant son doigt.

— Vous avez des pansements ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête affirmativement.

— Je vais tremper ça dans de l'eau de Javel, dit-il, ce ne sera rien.

Puis il changea de sujet, comme si rien ne s'était passé :

— Vous rouliez donc sur la route et vous avez vu ma voiture. Alors vous vous êtes dit : « Tiens, le vieux Miliner doit habiter là-dedans, je vais aller lui dire bonsoir ! »

— Quelle perspicacité, admira Mary.

— C'est bien aimable à vous, dit le garde champêtre d'un air de ne pas croire le moins du monde ce qu'il disait. Venez donc par là...

Suçant toujours son pouce, il ouvrit une petite porte qui donnait sur l'arrière de la maison et alluma. Visiblement, c'était là qu'il vivait et Mary ne jugea pas opportun de lui demander s'il était marié car il n'y avait pas la moindre trace d'une présence féminine en ces lieux.

La pièce occupait toute la surface de la maison, soit environ huit mètres sur quatre. Les murs de pierre étaient chaulés et le sol en ciment brut agrémenté de deux vieux tapis élimés dont on apercevait la trame.

Sur la façade regardant la route s'ouvraient une porte de bois massif et une fenêtre étroite, à petits carreaux, qui ne dispensaient que parcimonieusement la lumière du jour.

Sous une échelle meunière qui montait au grenier était installée une sorte de cuisine, avec un réchaud à deux feux alimenté par une bouteille de gaz bleu métallique, un évier de faïence à un seul bac, fêlé et écorné surmonté d'un antique chauffe-eau dont la veilleuse bleue luisait dans la pénombre. Il y avait aussi un frigo tout en rondeurs, à l'émail jauni, qui devait dater des premiers temps des arts ménagers.

À l'autre pignon se dressait une vaste cheminée campagnarde près de laquelle étaient entassées des bûches de mélèze fraîchement fendues qui exhalaient un doux parfum de térébenthine et cette senteur semblait adoucir une atmosphère dominée par une âcre odeur de fumée froide.

Un fusil de chasse à double canon était accroché au linteau de la cheminée, et une cartouchière garnie pendait à un clou fiché dans le mur. Les culots de cuivre des munitions jetaient des éclairs jaunâtres sous la lumière pâle tombant d'une ampoule de vingt-cinq watts. Une suspension à contrepoids éclairait une table couverte d'une toile cirée bleue.

Un étroit lit de fer fait au carré occupait l'autre coin de la cheminée et, sur une caisse ayant contenu des oranges qui servait de table de chevet, des revues écornées, maintes fois feuilletées, s'entassaient.

Devant la cheminée trônait un vieux fauteuil au cuir râpé qu'on avait dû récupérer – avec les tapis – dans quelque décharge à moins que ce ne fût dans un dépôt d'Emmaüs. Question déco, Miliner faisait dans l'art pauvre et le recyclé.

À la tête du lit, là où, dans les maisons bien pensantes, on place d'ordinaire le crucifix, une paire de gants de boxe pendait, encadrée de photos jaunies représentant des pugilistes en position de combat.

— Vous êtes là-dessus ? demanda Mary.

— Oui, dit Miliner, mais j'étais jeune. Alors vous ne me reconnâtes pas.

— Vous avez pratiqué la boxe ?

Miliner eut un petit sourire :

— En d'autres temps, oui.

— Catégorie poids lourds ?

Son sourire se fit ironique :

— Comment l'avez-vous deviné ?

Il s'affairait à allumer le feu. Tout était préparé : la réserve de vieux journaux, du menu bois, puis les branches bien sèches qui s'embrasèrent rapidement projetant une lumière dansante sur les poutres noircies.

Il se redressa et montra une chaise à bras à Mary :

— Asseyez-vous donc...

Elle obtempéra, puis Miliner demanda :

— Qu'est-ce que je peux vous offrir ? Apéritif ? Bière ? Thé ? Café ?

Elle rit :

— Vous avez plus de choix que Conomor. Ne vous dérangez pas, je n'ai pas soif.

— Ça ne me dérange pas.

Miliner parlait toujours d'une voix égale.

— Pourquoi l'avez-vous arrêté ?

— Qui ça, Conomor ?

— Oui.

— Nous ne l'avons pas arrêté.

— Pourtant vous l'avez embarqué !

— Qui vous l'a dit ?

Miliner prit un air mystérieux :

— Comme disent les journalistes, je ne trahis pas mes sources.

— Vous avez donc de bons informateurs.

Il resta évasif :

— Faut croire ! Alors, pourquoi avez-vous arrêté Conomor ?

— Je vous redis que nous ne l'avons pas arrêté. Il s'agissait d'une simple vérification. Je voulais l'interroger à propos des coups de téléphone anonymes que reçoit madame Aubenard, et comme il a fait la mauvaise tête, nous l'avons conduit pour interrogatoire à la gendarmerie.

Miliner la regarda avec attention :

— Vous dites nous, mais à quel titre intervenez-vous sur le territoire de la gendarmerie ?

— Au titre de la coopération entre la gendarmerie et la police. Si vous aviez la télé, vous sauriez que notre ministre de l'Intérieur est très attaché à cette idée. Quant à Conomor, nous l'avons relâché. À cette heure il doit être chez lui.

Elle le regarda, ironique :

— Vos... informateurs ne vous en ont pas encore avisé ?

Il répondit par une autre question :

— Vous avez obtenu les éclaircissements que vous espériez ?

Elle eut un geste évasif de la main :

— Ceci ressort de l'enquête. Le secret de l'instruction, si vous voyez ce que je veux dire.

Il hocha sa grosse tête lentement.

— Et pourquoi voulez-vous arrêter Frankie ?

— Gaudu ? Mais nous ne voulons pas l'arrêter ! Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Miliner ricana :

— Je n'ai peut-être pas la télé, mais je sais que vous vous êtes transportés avec deux voitures à *Kerlouet* cet après-midi.

Mary apprécia :

— Bravo, monsieur je-sais-tout !

Miliner ricana de nouveau :

— Je sais tout mais je ne suis pas le seul. On ne peut pas dire que vous ayez fait dans la discrétion !

— Alors, puisque vous êtes si bien informé, peut-être pourrez-vous me dire où se trouve Frank Gaudu ?

— Comment ? fit Miliner avec une surprise affectée, vous ne l'avez pas arrêté ? Vous étiez pourtant en force !

— Ne vous moquez pas, Miliner, ne vous moquez pas... À l'occasion, si vous le voyez, conseillez plutôt à Frankie de se rendre à la convocation qu'on lui a laissée. C'est dans son intérêt.

— Je doute fort qu'il partage ce point de vue, dit Miliner. Les intérêts de la police et ceux de Frankie ne convergent pas souvent.

— En ne se présentant pas à la gendarmerie, il aggrave son cas.

— Je ne suis pas sûr qu'il voie les choses de cette manière.

Mary demanda :

— Vous avez peur de Frankie ?

Miliner se mit à rire doucement, un rire silencieux qui secouait sa grosse carcasse, comme si Mary venait de dire quelque chose d'éminemment drôle.

Mary se souvint alors que Miliner avait dépassé la cinquantaine. Elle se rappela comment il était intervenu dans la mêlée, arrachant les belligérants d'une seule main comme s'ils n'avaient pas pesé plus que des nourrissons.

Un quart de siècle plus tôt, il n'avait pas dû faire bon s'y frotter. En l'observant de plus près, elle se dit qu'il ne devait pas faire bon non plus se laisser abuser par les apparences. Les passants pouvaient le prendre pour un benêt, pour un plouc, il avait toutes les apparences du péquenot : chapeau cabossé et miteux, grosses godasses boueuses,

larges bretelles tricolores qui soutenaient son pantalon kaki, et ce titre aussi dérisoire qu'obsolète de « garde champêtre ». Mais sous ses sourcils en broussaille, ses yeux d'un bleu de glace avaient un reflet inquiétant, c'était un regard qui lisait dans les âmes. Cet homme-là n'avait peur de rien, ni de personne.

Il tendit une boîte de bière à Mary qui refusa d'un mouvement de tête. Alors, sans la quitter des yeux, il décapsula la boîte de bière et but une longue gorgée. Puis il se laissa aller dans le fauteuil de cuir, les yeux mi-clos.

— Pourquoi êtes-vous venue chez moi, capitaine Lester ?

Il termina de boire, considéra la boîte vide d'un air surpris, et referma sa main sans effort apparent. Dans un froissement de métal plié, la boîte fut réduite à sa plus simple expression. Il posa ce qu'il en restait sur le coin de l'âtre et plaça soigneusement deux bûches de mélèze sur le lit de braise. Elles s'enflammèrent immédiatement en diffusant leur bonne odeur dans toute la pièce.

— Vous me posez un problème, Miliner.

Il ricana :

— Rien qu'un ?

— Comment se fait-il que vous soyez la seule personne qui parvienne à se faire obéir de la famille Legroin ?

— La seule personne ? répéta-t-il d'un air faussement naïf, la seule ? Vous êtes sûre, capitaine ?

— C'est du moins ce qu'on m'a dit.

Miliner resta silencieux. Les yeux dans le vague, il regardait les flammes.

— Que savez-vous de la disparition des deux garde-chasse ? demanda Mary à brûle-pourpoint.

Il tressaillit.

« Touché ! » jubila Mary.

— Les deux garde-chasse ? répéta-t-il.

— Oui, Jean-Louis Devet et Roger Pelem. Vous les connaissiez ?

— Bien sûr ! Ici tout le monde connaît tout le monde.

— Et alors ?

Miliner haussa les épaules :

— Vous l'avez dit, ils ont disparu.

— Ça ne paraît pas vous surprendre.

- Ben non... Les gens disparaissent comme ça, des fois...
- Vous n'avez pas une idée de ce qui aurait pu leur arriver ?
- Les idées, c'est pas ça qui manque.
- Alors, qu'est-ce qui manque ?
- Les preuves, capitaine, les preuves. Et puis les corps aussi. On n'est plus au temps de Guillaume Seznec où on pouvait condamner un homme au bagne à perpétuité sans même apporter la preuve que sa prétendue victime était morte.
- Vous ne croyez pas à leur mort ?
- Je n'ai pas dit ça !
- Alors ?
- Alors quoi ?
- Où sont-ils ?
- Comment le saurais-je ?
- La dernière fois que nous avons évoqué le sujet, vous sembliez avoir quelque idée sur la question.
- Moi ?
- Oui, vous ! Vous m'avez plus ou moins recommandé de fiche le camp pour ne pas subir le sort des garde-chasse.
- C'était pour votre bien que je vous disais cela !
- Je n'en doute pas ! Cependant, à l'époque vous ne sembliez pas avoir de doutes : cette disparition était bien l'œuvre de la famille Legroin / Gaudu.
- C'est la seule piste que les gendarmes aient trouvée, je vous ai donné la version officielle.
- Mais vous n'y croyez pas ?
- Je ne suis que le garde champêtre, dit Miliner d'un air matois. Que valent mes avis auprès de ceux des limiers de la police nationale ?
- Cessez donc de faire le modeste, Miliner, je sais, moi, que vous êtes bien mieux informé que tous les gendarmes réunis.
- Vous me flattez, capitaine.
- Je me trompe ?
- C'est simplement parce que je suis né ici que je comprends mieux les gens du pays que les gendarmes qui viennent d'ailleurs.
- Le chef Lebœuf est, lui aussi, né ici.

Miliner réprima un sourire :

— Oui, mais le pauvre Lebœuf n'a jamais rien compris à rien.

— Vous êtes bien sévère avec le chef Lebœuf. Laissez-moi vous dire qu'il vous tient en haute considération.

— Vous vous trompez, dit Miliner.

— Je vous assure...

Miliner ne la laissa pas terminer sa phrase :

— Vous confondez, capitaine, Lebœuf ne me considère pas le moins du monde, il a besoin de moi, c'est tout. Si je n'étais pas là pour arrondir les angles, le pays serait à feu et à sang et Lebœuf serait muté à Charleville-Mézières, ou en Corse, loin de sa terre natale à laquelle il est si attaché, au lieu d'être chez lui comme un coq en pâte.

— Et le pays serait à feu et à sang par la grâce de la famille Legroin, je suppose.

— Vous ne savez pas ce dont ils sont capables.

— Oh si ! Je sors d'en prendre, figurez-vous !

— Parce qu'ils vous ont bombardés à coups de lance-pierres ? demanda Miliner. Pff... Ce n'est rien, ça ! Ils sont capables de rendre la vie impossible à tous les habitants du canton et ce n'est pas Lebœuf et ses collègues qui sauraient les en empêcher !

— J'ai l'impression que vous avez pris leur parti.

— Non, dit Miliner. Vous avez vu que je peux les traiter rudement à l'occasion. Mais la seule manière de les contenir à peu près, c'est de les laisser tranquilles dans leur domaine.

— *Kerlouet* ?

— *Kerlouet* et les bois qui l'entourent, et la *lande du Naous*, et le lac dans toute sa longueur...

— Ça en fait un domaine !

— Ils sont nés là... Ils n'en revendiquent pas l'exclusivité, notez bien, les promeneurs vont et viennent sur les sentiers de randonnée sans être importunés, ils canotent sur le lac et le comte de Pusquellec sonne de la trompe et chasse à courre sans qu'ils s'y opposent.

— Manquerait plus qu'ils s'y opposent ! Le comte chasse sur ses terres, que je sache.

— Ses terres... Vous parlez comme un notaire, capitaine.

— Et comment faudrait-il parler ?

— Comme un Indien.

— Un Indien ?

Miliner hocha la tête.

— Vous savez, les Indiens d'Amérique se sont heurtés aux envahisseurs européens parce qu'on ne les laissait plus aller et venir librement sur les terres de leurs ancêtres. Pour eux, la terre, comme l'eau ou l'air, appartient à tout le monde. La notion de propriété en matière de terre leur était tout à fait étrangère. Pour les gnomes, comme vous les appelez, c'est pareil. Ils sont nés dans leur ferme comme Pusquellec dans son château et ils ne voient pas pourquoi le comte aurait seul le droit de chasse dans ces bois où ils vivent depuis leur naissance. D'autant que le comte chasse pour son plaisir, et qu'eux le font pour se nourrir.

Voilà qui donnait à réfléchir à Mary Lester. On quittait le droit commun pour aborder le problème d'un point de vue philosophique. Elle supposa que les gnomes auraient été surpris si on leur avait parlé de philosophie vu que ce mot devait être de l'hébreu pour eux. En somme, ils faisaient de la philosophie comme monsieur Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

— Je comprends mieux pourquoi les garde-chasse sont apparus comme des ennemis pour les Legroin, dit Mary. Ils représentaient la force d'oppression, les suppôts du comte, en somme des ennemis qu'il fallait éliminer à tout prix.

Miliner secoua sa grosse tête en signe de dénégation :

— Vous n'y êtes pas, capitaine, les gnomes se fichent bien des garde-chasse qui sont incapables de leur mettre la main dessus. Leur échapper est un jeu pour eux. Ils n'avaient aucun intérêt à les faire disparaître.

Une bûche s'écroula, produisant une myriade d'étincelles rouges et or qui se perdirent dans le conduit noir de la cheminée. Miliner recala la bûche et en ajouta une nouvelle.

— Alors qui ? demanda Mary.

— Qui avait intérêt à les faire disparaître ?

Miliner renifla et laissa tomber :

— C'est à vous de le découvrir, capitaine.

— Vous ne m'aidez pas beaucoup, soupira Mary soudain pensive.

— Pourquoi vous aiderais-je ? Je vous en ai déjà beaucoup dit.

Mary rectifia :

— À part prétendre contre toute apparence que les Legroin ne sont pas dans ce mauvais coup, vous ne m'avez pas révélé grand-chose.

— C'est pourtant l'essentiel, capitaine. Si ce ne sont ni les Legroin ni Frankie...

— C'est donc quelqu'un d'autre !

— Voilà ! À vous de voir s'il y a d'autres pistes.

— Et pour les coups de téléphone ?

— Vous avez résolu cette histoire.

— Je n'ai rien résolu du tout !

— Mais si ! Vous n'avez arrêté personne pour ce délit, mais est-ce bien ce que vous cherchiez ?

— Évidemment, je cherche toujours le coupable !

— Mais non, capitaine, vous cherchez à ce que cessent ces persécutions.

— Lorsque je l'aurai arrêté, elles cesseront.

Miliner la regarda dans les yeux :

— Elles ont déjà cessé, capitaine. Personne ne harcèlera plus madame Aubenard au téléphone.

— Si vous le dites...

Un sourire plissa son visage de vieil éléphant :

— C'est Lulu qui vous le dit !

Elle se leva, troublée :

— Alors, si c'est Lulu...

Il la raccompagna jusqu'à sa voiture. Le soir tombait. Un mugissement étrange sortit de la forêt.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla Mary en frissonnant.

— C'est le brame du cerf, dit Miliner. C'est le temps du rut, le dix cors rameute ses biches.

Le mugissement reprit, plus fort, plus long.

— Ça, c'est le brame de triomphe, dit Miliner. Ça indique qu'il y a eu combat...

— Entre cerfs ?

— Oui. C'est l'époque où les jeunes cerfs essayent de contester la suprématie du chef de harde. Alors ils se battent, cors contre cors. Parfois leurs bois s'imbriquent si fort qu'ils ne peuvent plus se dégager.

— Et alors ?

— Alors ils meurent de faim et de soif, les yeux dans les yeux. Ecoutez ! ordonna Miliner...

Dans le bleu du soir un long cri isolé, mélancolique, ouh... oâh... oh... oh... faisait vibrer les bois.

— C'est le brame de langueur, expliqua Miliner, le cri d'amour du cerf. C'est beau n'est-ce pas ? dit-il d'un air convaincu.

— Brrr... fit Mary en resserrant son col, ça un cri d'amour... Ça me fiche le cafard !

Miliner, qui avait enfilé un pull informe par-dessus son tricot de corps, laissa tomber :

— Ah, ces gens de la ville...

Chapitre XXVIII

Claire Aubenard avait préparé un pot-au-feu qui exhalait une délicieuse odeur dans toute la maison.

Lilian alimentait l'âtre en bûches, Mary jouait une valse de Chopin au piano et Olivier servait les apéritifs. On en était revenu à l'atmosphère de la première soirée passée au *motel des Forges*, sauf que cette fois Olivier Lanveaux n'était pas revenu à la maison couvert de crottes de poules, car il avait passé sa journée à tirer des plans sur la comète avec celui qu'il considérait désormais comme « son architecte ».

Il ne s'était jamais expliqué quant à cette mésaventure, peut-être parce qu'elle n'était pas à sa gloire, et Mary ne l'avait pas questionné à ce propos.

Dans la cuisine, Joseph Poher, qui avait aidé Claire à éplucher les légumes, lapait sa soupe à grand bruit.

Une chose tracassait Mary Lester : comment les gnomes étaient-ils informés de ce qui se disait au motel ?

Elle avait sa petite idée sur la question et elle entreprit une expérience. Laissant là le piano, elle vint près de la porte de la cuisine et dit à Claire qui s'activait devant l'évier.

— Au fait, Claire, je dois ressortir ce soir.

— Ah, fit Claire surprise. Encore le boulot ?

— Oui, nous avons établi une surveillance autour du *Saloon* de manière à savoir qui entre et sort de cette tanière. Il se passe des choses pas très nettes et je vais prendre la première garde jusqu'à minuit. J'ai mon appareil de photos et je vais tirer le portrait de tous ceux qui fréquentent ce boui-boui.

— Ça vous servira dans votre enquête ?

— Oui, j'ai ma petite idée sur la question.

— Drôle de métier que le vôtre, apprécia Claire. Ainsi vous allez rester plantée dans une encoignure toute la nuit pour savoir qui entre et sort d'un bistrot ?

Mary se mit à rire :

— Ce n'est pas comme cela que ça se passe ! Nous disposons d'une camionnette de gendarmerie et je serai installée sur un siège pour ma

faction. D'ailleurs, je ne veillerai que jusqu'à minuit, ensuite ce seront les gendarmes qui prendront le relais. En fait, je serai de quart, comme dans la marine.

Elle entendit un bruit métallique. Joseph Poher refermait son couteau de poche. Il avait fini de dîner. Sans mot dire, il sortit par la porte de derrière et se dirigea vers sa tanière à l'orée de la forêt.

Mary ramassa son assiette, ses couverts et le cendrier dans lequel le bonhomme avait écrasé un horrible mégot tout mâchouillé. Discrètement Mary déposa cette pauvre relique dans un mouchoir de papier qu'elle glissa dans un de ces sachets de plastique transparent dont les flics usent pour recueillir les indices.

— On peut passer à table, dit Claire Aubenard.

Mary lui fit signe d'attendre :

— Un instant... J'ai quelque chose à prendre dans ma chambre.

Elle sortit et vit le vieil homme s'approcher de son gîte en traversant la cour éclairée par la lune.

Pour ne pas être vue, elle se dissimula dans les zones d'ombres produites par les maisonnettes.

Bien lui en prit. Avant d'entrer dans sa maison, Joseph Poher regarda longuement autour de lui, puis il s'approcha du talus et se déboutonna pour satisfaire un besoin naturel. Dans le silence de la nuit, un étrange sifflement modulé s'éleva, et bientôt un autre sifflement lui répondit. Il y eut ainsi des échanges de sifflements pendant deux ou trois minutes. Quand le silence revint, Poher se reboutonna et entra dans sa maison.

Mary entendit alors une pétarade de moto qui s'éloignait.

— Banco ! se dit-elle en serrant les poings.

Elle revint au trot vers le motel et dit à Claire :

— Pouvez-vous me laisser un quart d'heure, une petite chose à régler avec les gendarmes de garde...

Sans attendre de réponse, elle monta dans sa chambre, prit son duffle-coat et s'engouffra dans la Twingo.

En quelques minutes elle fut près de la camionnette que la gendarmerie avait disposée près du *Saloon*.

C'était une vieille Estafette de la Régie Renault depuis longtemps sortie du service actif et qui servait aux gendarmes lorsqu'ils avaient des petits transports personnels à faire : ramassage de bois, transports d'encombrants, etc.

Elle pénétra dans la camionnette par la porte latérale et entreprit de disposer le duffle-coat contre le volant, de manière à ce qu'on puisse croire qu'il y avait quelqu'un dans le véhicule. Puis, satisfaite du résultat, elle redescendit le cœur léger vers le motel.

Lilian la regarda d'un air mi-figue mi-raisin, mais ne fit pas de remarque. Il demanda simplement :

— Claire m'a dit que tu devais ressortir pour monter la garde devant *Le Saloon* !

— Je me suis arrangée, dit-elle d'un ton léger, je ne ressortirai pas ce soir.

— C'est pour cela que tu es retournée au village ?

— En effet. Des dispositions à prendre avec les gendarmes. Mais maintenant j'ai tout mon temps pour faire honneur à ce somptueux pot-au-feu !

Pendant le repas la conversation roula sur les nouveaux aménagements que les deux hommes imaginaient pour la rénovation du *motel des Forges*.

Ils étaient parfaitement en phase et Mary se réjouit de les voir accaparés par ce sujet.

À la fin du repas on écarta les couverts et Lilian, sur un bloc de papier, traça les esquisses pour illustrer ses projets. Il dessinait bien, son coup de crayon était assuré et les perspectives parfaites. Peu à peu, et comme par magie, le motel en devenir cessait d'être une abstraction, il naissait véritablement sous les doigts agiles de Lilian.

Mary ne put s'empêcher d'admirer.

— Dites donc, ça va être quelque chose !

Olivier, qui n'avait pas abusé des boissons fortes, était moins lyrique que la première fois qu'on avait évoqué le sujet, mais on le sentait attentif et il posait des questions judicieuses, proposait des aménagements que Lilian traduisait en lignes pures et parfaitement évocatrices du projet.

On avait, et de loin, dépassé la maison dans un arbre ! Maintenant c'était tout un domaine qu'il s'agissait de remodeler, de rendre à la vie.

Où Olivier trouverait-il le financement pour une pareille réalisation ? Cette question basement matérielle ne semblait pas préoccuper l'artiste, et l'architecte ne semblait pas non plus s'arrêter à ces menus détails.

Après tout, c'était leur affaire. Mary, qui n'aimait pas qu'on se mêle

des siennes, s'en serait voulu d'intervenir à ce propos.

D'ailleurs, ça aurait cassé l'ambiance et l'enthousiasme des deux compères. Il n'était pas mauvais de les laisser rêver.

Lorsque Mary et Lilian sortirent du motel pour regagner leur logement, il était minuit passé. La lune éclairait les bords du lac de sa clarté blafarde et les ombres des murs en reconstruction donnaient l'impression qu'on était transporté dans les fouilles de quelque nécropole sumérienne ou chaldéenne sortie d'un oubli de dix milles années.

Quelque part, de l'autre côté de l'eau, un beuglement rauque se fit entendre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lilian, alarmé.

— Le brame du cerf, répondit Mary, attentive.

Le front de Lilian se plissa :

— Le brame du cerf ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est sa façon de s'exprimer. Parfois c'est un cri d'amour. Nous sommes à l'époque du rut, le grand cerf rameute ses biches... Parfois c'est un cri de défi, lorsque le grand cerf provoque un rival...

— Comment sais-tu cela, toi ?

— J'ai eu un cours particulier sur la question.

À nouveau l'étrange beuglement se fit entendre.

— Ils ne doivent pas être très loin, chuchota Mary, ils vont probablement boire dans le lac. Ceci doit être un brame de présence, pour affirmer que la harde est là, avec son chef, le grand cerf aux dix cors.

En effet, le beuglement se rapprochait. Mary écarquillait les yeux pour essayer de voir la harde de l'autre côté du lac, mais des lambeaux de brume qui flottaient à la surface de l'eau rendaient toute vision floue.

Au bruit, il semblait que plusieurs gros animaux piétinaient sur la berge boueuse.

Soudain, horriblement incongru, un coup de feu troua le silence de la nuit et roula longuement entre les rives boisées des collines bordant le lac.

Il fut suivi d'un cri de douleur et d'une cascade de jurons, de « vingt dious de nom de diou ! »

Dans le même temps, une cavalcade suivie d'un bruit de branchages froissés se fit entendre. Les jurons s'étaient tus, remplacés par des

grognelements ; puis une multitude de sifflements, qui ne devaient rien aux oiseaux, s'entrecroisèrent.

Enfin, le calme revint.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Lilian en haletant légèrement.

— Ça veut probablement dire que le grand cerf est mort, dit Mary affreusement triste.

— Le cri que nous avons entendu n'était pas un cri de cerf, fit remarquer Lilian. Tu es sûre que ce n'est pas un homme qui a été touché ?

— Tu as raison, c'était un cri d'homme, fit-elle perplexe. Et pourtant...

— Pourtant quoi ?

Du doigt elle montra une petite pointe de terre qui s'avavançait dans le lac, à gauche de l'endroit où ils avaient entendu les cerfs boire.

— Le coup de fusil est venu de là-bas. J'ai vu la flamme...

— Et alors ?

— Le cri aussi est venu de là-bas... Comme si c'était le tireur qui l'avait poussé.

— Son fusil lui a peut-être éclaté au visage ? dit Lilian.

Mary secoua la tête.

— Non, la détonation était franche, ce n'était pas le bruit que fait une culasse qui explose.

Il s'étonna :

— Comment peux-tu savoir ça ?

— L'oreille musicale, mon cher, ça ne sert pas qu'à jouer Mozart !

— Il y a peut-être un type là-bas qui est blessé.

Elle fit non de la tête.

— Ce type n'était pas seul.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Tu as entendu les sifflements ?

— Ben oui. C'était qui ?

— Les braconniers, mon cher, les tueurs de la nuit...

— On dirait que tu les connais...

— Tu les connais aussi.

— Moi ?

— Oui, celui qui était derrière le fusil c'est probablement le cowboy, tu sais, celui qui t'a heurté avec son 4 × 4 et qui t'a cassé ton téléphone.

— Gaudu ?

Il réalisa soudain :

— Tu as raison, c'était sa voix !

— Il était avec ses frères, les gnomes siffleurs, qui devaient emporter la dépouille du cerf. Tu peux être sûr que le 4 × 4 n'était pas loin et comme un cerf dix cors pèse lourd, un homme seul ne pourrait pas l'emporter. En attendant, si Gaudu s'est blessé, les gnomes l'ont ramené à leur ferme.

Lilian s'indigna :

— Mais on ne peut pas laisser faire ça ! Les salauds !

Mary approuva de la tête, et soudain une idée l'effleura. Elle revit le fusil braqué sur elle depuis la lucarne de *Kerlouet*... Une sueur froide la fit frissonner ; elle prit Lilian par le poignet et l'entraîna vers leur maison.

— Viens !

Il la suivit sans protester et, lorsque la porte se referma sur eux, il demanda :

— Qu'est-ce qui t'a pris ?

Avant de répondre, elle tira les rideaux et alluma les lampes.

— Si ça se trouve, un des gnomes, à défaut de Gaudu, nous tenait dans le viseur de son fusil.

Lilian devint tout pâle :

— Tu es folle !

Elle s'irrita :

— Change de disque ! Ça fait au moins quatre fois que tu me traites de folle, ça va bien !

Il tempéra son propos :

— Tu as de ces idées...

Mais il n'avait pas désamorcé la colère de Mary.

— Je sais ce que je dis ! Tu n'as pas entendu parler des deux garde-chasse qui ont mystérieusement disparu ?

— Si, pourquoi ? Tu crois que...

— Je crois qu'il faut être très prudent, Lilian. On n'a pas affaire à des enfants de chœur. Ces furieux qui tirent sur un cerf tireraient aussi bien sur un homme ou sur une femme.

— Pas à travers le lac, tout de même ! Il y a bien trois cents mètres d'une rive à l'autre.

— Et alors, tu as entendu la détonation ? Ce n'est pas le bruit d'un fusil de chasse, mais d'un fusil de guerre. Et ces armes-là tuent aussi bien à un kilomètre qu'à vingt mètres.

Lilian, accablé, se laissa aller sur le canapé. Puis il se redressa :

— Demain ! on se barre !

Mary reprenait des couleurs. Elle ironisa :

— Tiens donc, et ton joli chantier ?

Lilian maugréa :

— Je m'en fiche du chantier. Il y aura d'autres chantiers, mais moi je n'ai qu'une peau !

Il la regarda et ajouta :

— Et toi aussi, ma Mary.

Elle ne répondit rien. Elle écarta légèrement le rideau et regarda au dehors, scrutant la nuit. Puis elle ouvrit la fenêtre et tendit l'oreille. Un silence funèbre régnait.

— Ils sont partis, dit-elle.

Elle tendit la main à Lilian, qui était toujours assis sur le canapé :

— Demain la journée sera longue. Allons nous coucher.

Chapitre XXIX

Mary prenait son petit déjeuner lorsque son portable sonna. C'était l'adjudant-chef qui la pressait de le rejoindre devant *Le Saloon*. Elle s'inquiéta :

— Qu'est-ce qu'y se passe ?

— Vous verrez si vous venez devant *Le Saloon*, dit Hanson, laconique.

Elle nota que son timbre de voix ne trahissait pas une joie démesurée, mais ce fut la seule information qu'elle put tirer de l'adjudant-chef.

Lilian, qui n'était pas un lève-tôt, sortait à peine des limbes du sommeil.

— C'est quoi ce téléphone ? demanda-t-il en étouffant un bâillement.

— C'était pour moi, dit Mary. On me réclame à la gendarmerie.

Lilian consulta sa montre et demanda, dans un autre bâillement :

— Si tôt ?

— Eh, il est huit heures, camarade !

Déjà elle dévalait l'escalier :

— Je te rappelle dès que possible.

— C'est ça ! fit-il avec un geste résigné.

Puis il se gratta la tête, se versa une tasse de café qu'il but debout devant la fenêtre en regardant d'un air mélancolique la Twingo s'éloigner à toute allure. Quand la voiture eut disparu, il se servit une nouvelle tasse et revint s'asseoir à la table. Le fiancé de Mary ne paraissait pas très vaillant mais en général il en était ainsi tant qu'il n'avait pas pris sa douche ni fini sa toilette.

Mary, qui n'avait pas traîné en route, s'arrêta quelques instants plus tard derrière la Clio de l'adjudant-chef Hanson.

— Que se passe-t-il, Hanson ? demanda-t-elle en sortant.

— Bonjour, dit l'adjudant-chef en lui tendant une main qu'elle serra. Venez donc voir ça !

Il montrait la camionnette de gendarmerie bizarrement penchée sur

le côté.

— On vous a crevé les pneus ?

— Si ce n'était que ça, dit l'adjudant-chef. On s'est également défoulé sur la caisse.

En effet, dans la tôle, juste derrière le chauffeur, quatre impacts de balles avaient fait de jolis petits trous bien ronds.

— Comme on a retrouvé votre vêtement à l'intérieur, on commençait à être inquiets...

— Vous avez retrouvé les balles ? demanda Mary.

— Oui, 22 long rifle.

— D'où a-t-on tiré ?

— Vraisemblablement de derrière le gros platane, là-bas...

Il montrait un arbre plus important que les autres de l'autre côté de la rue.

— C'est établi ?

— On a retrouvé des douilles et, à première vue, la trajectoire correspond.

— Excellent ! dit Mary entre ses dents, excellent !

L'adjudant-chef, lui, ne semblait pas trouver la chose excellente. Il le fit savoir d'une voix acide :

— Heureux que vous trouviez ça plaisant, capitaine, mais pardonnez-moi de ne pas partager votre enthousiasme. Je ne pourrai jamais admettre que les véhicules de gendarmerie soient pris pour cible par des malfaiteurs armés de fusils.

Elle faillit lui demander s'il préférerait être canardé à coups de lance-pierres, mais elle se retint. Pas sûr que la boutade serait appréciée. Elle finit par dire :

— Je comprends.

— C'est déjà ça ! fit ironiquement Hanson. Et si mes hommes avaient été dans cette voiture ?

— Ils n'y étaient pas, fit-elle brièvement. Vous avez interrogé les riverains ?

— Ouais, personne n'a rien vu, rien entendu.

Elle montra *Le Saloon* du pouce :

— Et Conomor ?

— Moins encore que les autres. Il prétend qu'il y avait de la

musique dans son bar et que...

Il eut un geste du bras qui trahissait autant son impuissance que le peu d'envie qu'il avait de l'évoquer.

Mary fit remarquer qu'une 22 LR munie d'un silencieux ne faisait pas beaucoup de bruit.

Hanson l'admit :

— C'est sûr.

Et il ajouta :

— Mais ça vous tue son bonhomme aussi sûrement qu'une arme cent fois plus bruyante.

Ce fut au tour de Mary de dire : « c'est sûr ». Voici peu, elle en avait eu la preuve.

Prenant Hanson par la manche, elle invita l'adjudant-chef à la suivre :

— Venez !

— Où ça ?

— Il faut qu'on cause.

— J'allais retourner à la gendarmerie.

— Je vous suis.

Le trajet ne dura que quelques minutes, et lorsqu'ils furent rendus, l'adjudant-chef l'introduisit dans son bureau et ferma soigneusement la porte.

Il lui indiqua une chaise et elle s'y posa tandis qu'il s'asseyait derrière son bureau.

— Eh bien, capitaine Lester ?

Les mains jointes devant lui, il attendait les explications de Mary comme un confesseur attend le récit des turpitudes de ses paroissiennes derrière la grille de son confessionnal, avec une curiosité trouble, mêlée de répugnance et d'intérêt.

— J'ai une nouvelle qui va vous faire plaisir, adjudant-chef.

Le doute ne disparut pas du visage de l'adjudant-chef :

— Voilà qui me surprendrait !

Elle eut un mouvement de tête qui signifiait : « Attendez... » et précisa :

— Vous vous souvenez, je vous avais fait remarquer que les coups de téléphone qui inquiétaient tant madame Aubenard suivaient en

général les fois où elle était venue se plaindre à la gendarmerie.

Hanson, attentif opina du chef.

— Je vous avais fait part de mes soupçons sur des fuites qui auraient pu émaner de vos services.

— Je m'en souviens bien, et vous aviez même prononcé le nom du chef Lebœuf.

— Vous m'aviez répondu vertement que la chose était impossible, que vous répondiez de vos hommes.

— J'en réponds toujours !

— Eh bien vous aviez raison. La fuite venait d'ailleurs.

Hanson, fortement intéressé, se pencha en avant :

— Ah ah ! Et d'où ?

— Du *motel des Forges* !

Le gendarme secoua la tête d'un air incrédule :

— Allons donc ! Le mouchard serait monsieur Olivier Lanveaux ? Je n'y crois pas !

Elle abonda dans son sens :

— Et vous avez raison !

— Mais il n'y a que deux personnes au motel, Madame Aubenard et son compagnon.

— Vous oubliez Joseph Poher.

L'adjudant-chef s'esclaffa :

— Joseph Poher ? Mais ça fait cinquante ans qu'il ne parle plus, Joseph Poher !

— Ça ne l'empêche pas de se faire comprendre.

Hanson secouait la tête de droite et de gauche, totalement incrédule.

— Quelle fable me racontez-vous, capitaine Lester ?

— Je ne vous ai encore rien raconté, Hanson, attendez un peu que je m'y mette, ensuite si vous ne me croyez pas...

Elle leva les épaules avec une mimique indiquant qu'elle n'y pouvait rien, qu'en tout état de cause, elle aurait fait son possible.

— Hier soir, j'ai raconté à madame Aubenard que j'allais prendre la faction dans la camionnette jusqu'à minuit. Poher, qui m'ignore totalement, mangeait sa soupe à la cuisine et j'ai fait en sorte qu'il

m'entende. Lorsqu'il est sorti, je l'ai suivi et, avant de rentrer chez lui, il s'est arrêté face au bois et s'est mis à siffler bizarrement. Un autre sifflement, sorti du bois, lui a répondu. Ça a duré quelques instants, comme s'il s'agissait d'une conversation où les mots seraient remplacés par des sifflements. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Maintenant le gendarme souriait largement :

— Je dis que Poher s'est arrêté pour pisser – sauf votre respect – avant d'aller se coucher et qu'il a sifflé pour appeler quelque oiseau de nuit...

— Ce n'est pas un oiseau qui lui a répondu !

— Qu'en savez-vous ? Poher est un véritable homme des bois. Son chien lui obéit au sifflet, pourquoi pas un oiseau.

— Soit, dit Mary. Mais ensuite l'oiseau en question est parti sur une motocyclette pétaradante et Poher est rentré chez lui. Pour donner le change, je suis allée installer mon duffle-coat sur le siège avant de la voiture, de manière à ce qu'on puisse penser que j'étais en mission d'observation à l'intérieur. Et que s'est-il passé ? La voiture a été mitraillée.

Elle attendit un moment et ajouta :

— Si vous pensez que ce ne sont que des coïncidences...

Le visage de l'adjudant-chef s'était rembruni :

— C'est assez troublant, en effet.

— Et vous remarquerez, ajouta Mary, que ces tirs n'étaient pas destinés à me blesser, mais à me faire peur. Il y a quatre impacts groupés juste en arrière de la tête du chauffeur, là où mon duffle-coat laissait croire à ma présence...

Elle laissa ces mots faire leur chemin dans l'esprit de l'adjudant-chef et ajouta :

— À cette distance il n'aurait pas été plus difficile de me tirer dans la tête.

L'adjudant-chef se triturerait le menton d'un air ennuyé. Voilà qui donnait à réfléchir.

— Autre chose encore, dit Mary, savez-vous qu'un cerf a été tiré cette nuit ?

— Un cerf ? Comment le savez-vous ?

— J'y étais.

— Dans le bois ?

— Non, en face. Depuis le motel on voit où ça s'est passé.

— Et vous avez vu le cerf ?

— Non, mais j'ai entendu son brame.

— Et comment savez-vous qu'on a tiré sur le cerf ?

— En général, le chasseur choisit la plus belle pièce du troupeau.

Le gendarme haussa les épaules :

— Les garde-chasse s'en occupent, dit-il.

— Ils sont dans le bois ?

— Oui.

— J'aimerais bien aller voir ça.

— Eh bien allez-y. Je ne pense pas que vous risquiez grand-chose en plein jour.

Il semblait soulagé de pouvoir, pour quelques instants, voir Mary Lester aller embêter quelqu'un d'autre.

Il montra la camionnette penchée sur ses pneus crevés :

— Qu'est-ce que je fais pour la voiture ?

— Vous faites réparer et vous la remettez en place. Ça pourra être fait dans la journée ?

— Ça sera fait dans la journée, assura le gendarme avec lassitude.

— Parfait, dit-elle. Je vous laisse.

Chapitre XXX

Un Land Rover kaki stationnait non loin de l'arbre qu'elle avait escaladé pour regarder la ferme des Legroin à la jumelle. Cependant l'arbre n'y était plus. Croyant avoir la berlue elle s'approcha du ravin et aperçut l'arbre mort qui gisait à mi-pente.

Quatre gardes-chasse vêtus de leur tenue vert olive passaient le bois au peigne fin de l'autre côté du lac, là où Mary et Lilian avaient entendu des coups de feu.

Quatre hommes qui la regardèrent descendre vers eux d'un air peu amène, prêts, visiblement, à lui demander de se tenir à l'écart. Mais avant qu'ils n'aient prononcé un mot, elle demanda :

— C'est vous qui avez abattu cet arbre ?

— Pas du tout ! Mais qui êtes-vous ?

— Capitaine Lester, police nationale...

— Ah... c'est vous ? demanda le plus âgé d'entre eux, un quadragénaire au visage rougeaud.

— Je vois que vous êtes au courant...

— Oui, l'adjudant-chef Hanson nous a avertis que vous collaboriez avec ses services. Pourquoi vous inquiétez-vous du sort de cet arbre ?

Elle éluda :

— Pour rien, il était debout hier, aujourd'hui il est au fond du ravin. Je pensais que c'était vous...

— Pas du tout. Il était mort et quelqu'un l'a tronçonné fort proprement.

— Vous ne savez pas qui ?

— Non, répondit le garde le plus âgé.

Et un jeune ajouta :

— Quelqu'un qui voulait probablement se faire du bois de feu à bon compte.

Il continua :

— Il ne sera pas déçu, cet arbre a été foudroyé.

— Et alors ? demanda Mary.

— Le bois d'un arbre qui a été frappé par la foudre ne brûle pas.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout, tous les ruraux savent ça.

— Mais alors...

— Alors quoi ?

Elle resta un instant silencieuse. Elle avait été repérée la veille en train d'observer *Kerlouet* à la jumelle et les nabots, qui n'aimaient pas être espionnés, avaient supprimé l'arbre qui servait d'observatoire. Elle revint aux garde-chasse :

— Ça n'a pas d'importance. L'adjudant-chef Hanson a dû vous le dire, j'enquête sur la mystérieuse disparition de vos collègues.

Le garde tendit une grosse patte maculée de terre :

— Robert Lemoine, responsable ONCFS du secteur.

Il ajouta d'un air dubitatif :

— Je ne sais pas ce que vous pourriez trouver, deux ans après...

— Moi non plus, dit-elle, mais ça ne m'empêchera pas de chercher. De surcroît, je peux peut-être vous éclairer au sujet de ce qui s'est passé ici cette nuit.

— Ah, dit l'homme un peu ironique, vous avez des informations de première main ?

— Ça se pourrait.

L'homme cessa de scruter le sol, se redressa et frotta ses mains calleuses l'une contre l'autre.

— Voyons ça...

Mary montra du doigt le *motel des Forges* de l'autre côté de l'eau.

— J'étais là-bas, avec mon ami. Nous avons dîné avec les propriétaires du motel et la soirée s'est prolongée au-delà de minuit. Lorsque nous sommes sortis, nous avons entendu le brame du cerf, alors nous avons scruté la berge. Un bruit de troupeau en marche s'est fait entendre, puis nous avons entendu des pas d'animaux dans l'eau. C'est alors qu'un coup de fusil a été tiré.

Elle montra la pointe de terre qui s'avavançait dans l'eau :

— C'est venu de là !

— Ah, s'exclama le garde-chasse, vous êtes sûre ?

— Certaine, j'ai vu la langue de feu sortir du fusil. Elle a été suivie d'un cri de douleur qui émanait également de cet endroit...

— Et ensuite ?

— Ensuite nous avons entendu la harde s'enfuir à travers les fourrés, puis une série de sifflements bizarres.

— Encore cette vermine de Legroin, grogna un des garde-chasse qui s'était rapproché de Mary et de son chef.

C'était un homme jeune, une petite trentaine d'années, de taille moyenne, au regard vif et inquisiteur.

— Probablement, dit le chef. Allons voir, Adrien, le capitaine Lester pense que le coup de feu est parti de la petite pointe.

Il montra la mini-presqu'île d'un index épais.

— C'est pas impossible, dit Adrien.

Il héla ses collègues :

— Holà, vous autres...

Les deux autres gardes s'approchèrent à leur tour.

Adrien, qui semblait être le sous-chef, montra la petite avancée dans l'eau du lac :

— Il semble, d'après le témoignage du capitaine Lester, que le coup de feu ait été tiré de là.

— Ça se pourrait bien, dit l'un des gardes, vu l'endroit où les animaux sont allés boire, ça pourrait être un bon poste de tir.

Suivi des deux autres, Adrien se dirigea vers le lieu qui venait de lui être désigné, puis il fit de grands signes à son chef et à Mary qui étaient restés un peu en arrière.

— Il y a des traces, Robert.

Avant de s'aventurer sur la presqu'île, les trois gardes examinèrent soigneusement les herbes piétinées. Adrien se pencha et put constater qu'en effet, c'était un poste idéal pour tirer un cerf qui vient boire.

— Je ne comprends pas comment ils ont pu le manquer, dit Adrien.

— Ils l'ont manqué ? demanda Mary d'une voix pleine d'espoir.

Tout soudain cette nouvelle lui causait un plaisir immense. Ils l'ont manqué ! Le grand cerf pourrait donc continuer à honorer ses biches. Ouaaa ! L'amour triomphait de la violence aveugle des barbares, de leur cupidité, et la beauté majestueuse de cette harde de la laideur de cette portée d'avortons qui la traquait. Elle se retint de danser de joie.

— Probablement, dit le garde chef. On a retrouvé les traces de la harde, mais il n'y a pas de traces de sang. Si une des bêtes avait été blessée, il y aurait du sang par terre.

Adrien suggéra :

— On peut peut-être retrouver la balle dans un arbre...

— On peut voir, acquiesça le garde chef.

C'étaient des gens de métier. Ils devaient avoir l'habitude de ce genre de recherche car le chef se pencha à son tour là où devait se tenir le tireur.

Adrien était parti se poster dans les pas du grand cerf. Debout, il devait faire à peu près la hauteur de l'animal.

Dès lors, il restait à repérer l'arbre où la balle aurait pu se perdre.

Avant de rejoindre Adrien qui avait entamé des recherches, Robert Lemoine recommanda aux deux autres gardes de fouiller soigneusement les broussailles pour voir si, par hasard, la douille ne s'y trouvait pas. À genoux dans les broussailles, ceux-ci entreprirent d'écarter les herbes à la recherche d'un hypothétique indice. Mary accompagna Robert Lemoine qui, avec Adrien, scrutait les troncs des châtaigniers et des chênes pour y chercher un impact.

C'est Adrien qui l'aperçut. Il avait de bons yeux, cet Adrien, car le trou était minuscule, quasi invisible même. L'écorce s'était refermée sur le projectile mais, au passage, la balle avait à demi sectionné un baliveau, ce qui n'avait pas échappé au jeune garde.

Mary le vit sonder l'orifice avec une brindille. Puis elle le vit grimacer : la balle était trop profondément enfoncée pour être extraite avec un simple couteau. Il faudrait un ciseau à bois et un marteau, outillage qu'ils avaient dans la boîte à outils de leur véhicule stationné sur le parking à une centaine de mètres de là.

Le garde Adrien s'en fut quérir le matériel et revint quelques minutes après, muni des outils nécessaires.

Il entreprit alors de creuser le bois autour du trou. Il agissait délicatement, comme un sculpteur, et Mary, étonnée, fit remarquer :

— C'est drôlement profond !

Elle raconta que, lors d'une précédente enquête, elle aussi avait eu à extraire des balles de l'écorce d'un gros chêne mais que ça ne lui avait pas coûté beaucoup d'effort car elles s'étaient écrasées sans y pénétrer.

— C'était quoi comme calibre ? demanda Robert qui regardait travailler son subordonné les pouces dans le ceinturon.

— Du 22 long rifle.

— Balles en plomb ?

— Oui.

— Tirées à quelle distance ?

— Une centaine de mètres.

— C'est normal, dit le garde chef, le plomb s'écrase...

— Et c'est quoi, cette balle ? demanda Mary.

— Si les Legroin sont dans le coup, comme tout le laisse à penser, c'est du 7,62.

— C'est un calibre d'arme de guerre, ça ! s'exclama-t-elle.

— Ouais, dit sobrement Robert. Une balle de plomb chemisée en cuivre et vraisemblablement tirée par un Mauser.

— Un fusil allemand ?

— Ouais, probablement une relique de la dernière guerre récupérée par la Résistance et conservée en souvenir.

Et il ajouta :

— Une arme excellente, d'une redoutable précision jusqu'à 1000 m.

— 1000 m ?

— Oui, c'était l'arme des snipers de la Wehrmacht.

Mary se demanda si c'était cette arme qui avait été braquée sur elle depuis la lucarne de *Kerlouet*.

— Une balle de ce fusil reste mortelle jusqu'à 2 500 mètres, précisa le chef des gardes.

Adrien touchait au but. Il retira précautionneusement la balle du trou qu'il avait creusé autour d'elle.

— Tu as raison, Robert. 7,62... Les mêmes que d'habitude.

Les deux autres gardes revenaient, bredouilles.

— À part les herbes écrasées, on n'a rien trouvé.

— Je m'y attendais, dit Lemoine, ils utilisent toujours la même arme, un semi-automatique qu'il faut réarmer après chaque tir. Il faut tuer du premier coup, quand on manque la cible, le gibier fout le camp avant qu'on ait le temps de lui expédier une seconde balle. Il n'a pas dû réarmer.

Il expliqua à Mary que, dans ce cas, la douille tirée serait tombée dans l'herbe.

— Ils l'ont peut-être récupérée, dit Mary.

— Peut-être, quoique dans la nuit... Ils n'ont pas allumé de lampe ?

La question était adressée à Mary.

— Non, je n'ai pas vu de lumière.

Elle demanda :

— Vous n'avez pas idée de ce qui a pu provoquer ce cri de douleur ?

Les deux gardes secouèrent négativement la tête et l'un précisa :

— Il n'y a pas de traces de sang...

Mary eut une autre idée :

— Dites-moi, chef, un Mauser comme celui que vous décrivez, ça doit avoir un certain recul, non ?

— Ah oui ! Mieux vaut savoir le tenir si on ne veut pas se faire mal.

— Ah... Et vous êtes sûr que c'était Frank Gaudu qui était derrière cette arme ?

— Je mettrais mes deux mains à couper que c'était lui. Seulement, tant que je ne l'ai pas pris sur le fait, je ne peux pas le prouver.

— Ses frères ne tirent pas ?

— Pas avec le Mauser ; il est trop lourd et trop grand pour eux. Ils se contentent de la 22 LR qui est légère et sans recul.

— Qu'est-ce qu'ils fichent dans l'équipe alors ?

— Eux, ce sont les hommes de main, ceux qui transportent les pièces de gibier, qui les dissimulent. C'est le grand frère qui tue. En tout cas je ne m'explique pas comment il a pu rater sa cible... La lune était pleine, tout était dégagé devant...

Il secoua la tête :

— Non, je ne m'explique pas... Gaudu est un excellent tireur.

— Donc le grand cerf a eu de la chance.

— Ouais... Ce ne sera pas pour cette fois-ci.

Il semblait penser que, pour autant, le magnifique animal ne perdait rien pour attendre et que, inéluctablement, son tour viendrait.

Elle montra la balle, qu'Adrien tenait comme un trophée entre le pouce et l'index :

— Vous avez déjà trouvé des balles comme celle-là ?

— Quelques-unes, oui. On en a retrouvé dans des sangliers qui n'étaient pas morts sur le coup et qui avaient réussi à échapper aux bracos.

— Est-ce qu'on a perquisitionné chez les Legroin ?

— Oh oui !

— Et on n'y a pas retrouvé le fusil ?

- Non, cette arme reste introuvable.
- Comme vos malheureux collègues.
- Exactement, dit Robert Lemoine d'un air sombre. Exactement.

Ils remontèrent le sentier abrupt qui menait au parking en s'enfonçant dans les feuilles mortes qui tapissaient le sous-bois dénudé, d'une somptueuse moquette rousse.

Il se dégageait de la terre foulée aux pieds une douce senteur d'automne qui incitait plus à aller aux champignons qu'à la traque aux délinquants sans vergogne.

Sous les pas de Mary et de ses compagnons les bogues de châtaignes dévalaient la pente comme de petits hérissons apeurés, semant au passage leurs fruits aux coques luisantes.

Elle en ramassa quelques-unes qu'elle mit dans ses poches et, comme lorsqu'elle était enfant, elle se plut à faire rouler sous ses doigts leur enveloppe à la fois si douce et si ferme.

Chapitre XXXI

Mary avait garé sa Twingo près de la Land Rover des gardes. C'étaient d'ailleurs les deux seuls véhicules sur le parking.

Comme le point de vue était magnifique, à la belle saison l'endroit était très fréquenté, mais en cette fraîche matinée d'automne, les camping-cars devaient rouler avec leurs retraités vers le soleil d'Andalousie.

Adrien rangea les outils qu'il avait utilisés pour récupérer la balle dans le tronc de l'arbre à l'arrière de la voiture et il en sortit une thermos avec des gobelets plastique.

— Un petit café, capitaine ?

— Je veux bien, accepta Mary, heureusement surprise d'être aussi bien accueillie.

D'ordinaire, quand elle débarquait dans un milieu d'hommes – et le corps des garde-chasse en était un – le premier contact n'était pas aussi chaleureux. Elle ressentait plutôt une certaine méfiance, quand ce n'était pas une hostilité larvée, voire manifeste.

Là, ça semblait se passer à la bonne franquette. Robert Lemoine, les jambes étendues devant lui, le képi repoussé en arrière sur son crâne, se reposait sur un banc de bois disposé là pour que les promeneurs puissent admirer le panorama. Mary vint s'asseoir près de lui.

Les trois autres gardes, un peu sur la réserve tout de même, étaient restés debout. Mary les connaissait maintenant par leur prénom. Outre Adrien qui avait dégagé la balle du tronc avec une adresse et une dextérité de sculpteur, les deux autres se prénommaient Gilbert et François.

Gilbert, âgé d'une trentaine d'années, avait allumé une cigarette dont la fumée bleue montait droit dans le ciel. Il n'y avait pas un souffle de vent. François regardait devant lui, les yeux dans le vague, buvait son café à petites gorgées en tenant son gobelet à deux mains.

Il semblait perdu dans ses pensées.

Visiblement, les quatre hommes ne s'embarquaient pas sans provisions. Adrien fit le service et Robert, leur chef, expliqua :

— Nous sommes là depuis l'aube... alors un petit coup de jus à cette heure-ci est le bienvenu.

— Depuis l'aube ? s'étonna Mary.

— Oui. Nous avons été avisés de ce coup de feu tiré dans la nuit et, aux premières heures du jour, nous sommes venus pour les constatations.

— Si je peux me permettre, chef, pourquoi n'êtes-vous pas intervenus plus tôt ?

— Vous voulez dire sitôt que nous avons été avisés du coup de feu ?

— Oui, vous auriez peut-être pu prendre les braconniers sur le fait. En flag, comme on dit chez nous.

Robert eut un sourire sans gaieté.

— En flag...

Il se tut et répéta « en flag ».

Puis il regarda Mary :

— Ecoutez, capitaine, le chef auquel j'ai succédé s'appelait Jean-Louis Devet. C'était un vrai forestier, un type qui connaissait ces bois mieux que personne et qui les sillonnait de jour comme de nuit, à la recherche d'un flag, comme vous dites. Aujourd'hui on parle de lui à l'imparfait... Disparu... Aussi définitivement qu'un marin perdu en mer.

— Ils étaient deux...

— Oui. Et Roger Pelem, qui était de patrouille avec lui, a disparu tout aussi mystérieusement.

— À votre avis, qu'est-ce qui a bien pu leur arriver ?

— Ce n'est pas difficile à imaginer, dit Robert avec un rire amer. Ils ont pris les bracos sur le fait et ils se sont fait descendre.

— C'est la thèse qui a été retenue par les enquêteurs ?

— Vous le savez bien, vous n'êtes quand même pas venue ici sans avoir pris connaissance du dossier ?

— C'est en effet ce que m'a dit l'adjudant-chef Hanson, reconnut Mary.

Puis elle ajouta :

— Dans ces conditions, je conçois que vous soyez réticents à renouveler ces expéditions nocturnes.

— Au mieux, dit Robert Lemoine, nous aurions pu être sur les lieux une bonne demi-heure après le coup de fusil » Mais une demi-heure c'est plus qu'il n'en faut à ces types pour disparaître avec le gibier abattu. Ils sont très organisés, vous savez. Alors, qu'est-ce qu'on aurait

fait ? Il faisait nuit, on risquait de détruire les traces éventuelles. Autant attendre le lever du jour.

— Avez-vous relevé les traces de ces braconniers ?

— Non, seulement celles des bêtes.

Et Adrien précisa :

— Une harde de dix à douze têtes. Un grand cerf de dix cors, quelques daguets et une demi-douzaine de biches.

— Les daguets, précisa Robert Lemoine, sont de jeunes mâles qui ont entre un an et un an et demi et qui voient pousser leurs premiers bois.

Mary considéra la pente abrupte qui descendait jusqu'à l'eau, là où la harde était venue boire.

— Combien pèse un grand cerf comme celui qui était à la tête de cette harde ? demanda-t-elle.

— Entre deux cent vingt et deux cent quarante kilos, répondit Adrien sans hésiter.

— Ça fait un joli poids, dit Mary songeuse.

— En gros, le poids d'une vache...

Robert Lemoine regarda Mary, intrigué :

— À quoi pensez-vous ?

— Je pense qu'il est plus facile de braconner une bécasse ou un lapin qu'un cerf. Il se pose un problème de transport...

Lemoine hocha la tête :

— C'est certain...

Mary poursuivit son idée :

— Ces types ont dû stationner ici même...

— Probablement.

— Remonter une bête d'un quart de tonne du bas cette pente ne doit pas être facile.

— Le 4 × 4 de Gaudu est équipé d'un treuil, dit le gardien chef, et croyez bien, ça ne lui poserait aucun problème de hisser le corps de l'animal jusqu'à la route.

— Il l'a déjà fait ?

— Probablement.

— De cet endroit ?

Le chef des gardes hochait la tête d'un air d'ignorance :

— On ne sait pas. Normalement, s'ils avaient halé une grosse pièce comme un cerf ou un sanglier, on devrait voir les traces que laisse le corps sur la pente.

— Et là il n'y a rien ?

— Non, puisqu'ils n'ont rien tué.

— Que font-ils de ces bêtes ?

— Il y a déjà le trophée, la tête et les bois. Un dix cors peut rapporter quinze cents euros.

Mary siffla entre ses dents :

— Quinze cents euros ?

— Oui, et la viande est vendue à des restaurateurs peu scrupuleux. Certains restaurants gastronomiques n'hésitent pas à payer une bécasse cent euros...

— Ce n'est pourtant pas gros, une bécasse !

— Non, mais il y a des amateurs... C'est comme la drogue, tant qu'il y aura de la demande, il y aura du trafic.

Un des gardes recueillit les gobelets vides. Robert Lemoine se leva avec un soupir :

— C'est pas le tout, j'ai un rapport à faire.

Au ton de sa voix, on devinait que ce n'était pas la partie du travail qu'il préférait.

Il se retourna vers Mary :

— Si vous voulez me joindre, capitaine, vous pouvez appeler à la *Maison de la Chasse*.

Il lui tendit une carte :

— Voici mon numéro et mes coordonnées.

— Merci, dit-elle en prenant la carte. Il lui serra la main et les trois autres gardes vinrent également la saluer.

Mary les suivit de près. Sans être parano, elle n'aimait pas trop se sentir toute seule sur ce parking un peu trop exposé. Le chêne qui lui avait servi d'observatoire s'était fait tronçonner et il gisait maintenant au fond du ravin. Ça pouvait être un avertissement... C'était un avertissement !

Elle monta dans sa Twingo et fila le 4 × 4 des garde-chasse. Le chemin longeait les berges escarpées du lac. On était à flanc de colline, une sortie de route aurait précipité la voiture cinquante

mètres plus bas, à travers les taillis et, en été, lorsque deux véhicules d'une certaine importance se croisaient, les rétroviseurs devaient se toucher.

Puis, retour à la civilisation, on atteignit la route goudronnée. Un autre chemin partait sur la droite, barré par une chaîne portant une pancarte :

« PROPRIÉTÉ PRIVÉE – DÉFENSE D'ENTRER ».

Mary klaxonna pour alerter les garde-chasse qui s'arrêtèrent aussitôt.

Elle descendit de la Twingo et demanda au garde chef :

— Dites-moi, qu'y a-t-il au bout de ce chemin ?

— Des bâtiments désaffectés, dit Lemoine. Ils datent de la construction du barrage. Les œuvres sociales de l'entreprise qui ont construit le barrage avaient établi une sorte de camp de vacances pour les enfants de leurs employés.

— C'est important ?

— Bah... quelques hangars pour abriter les bateaux et, au-dessus, des dortoirs. À vrai dire, je ne suis jamais allé voir...

— Ce n'est plus utilisé ?

— Depuis longtemps... Les gosses, maintenant, ça ne leur dit plus rien de venir passer leurs vacances à la cambrousse. Et puis les bâtiments n'étaient plus aux normes.

Elle remarqua :

— C'est bizarre, c'est presque en face du *motel des Forges*, et pourtant je n'avais jamais remarqué ces constructions.

— Le lierre a tout recouvert, dit Lemoine, et c'est heureux, car ces bâtiments sont particulièrement laids. De nos jours on ne laisserait jamais construire de pareilles horreurs au bord du lac.

— C'est donc complètement à l'abandon ?

— Non, ça appartient toujours à la SGTM.

— C'est quoi, la SGTM ?

— La Société des Grands Travaux de Marseille. Une entreprise qui a travaillé sur le barrage.

— Vous dites que ça leur appartient toujours ?

— Je suppose. Il y a même un gardien à demeure.

— Vous voulez dire qu'un gardien habite là ?

— Oui, il a un petit appartement de fonction et il y loge avec sa femme.

— Vous le connaissez ?

— Oui, c'est un ancien employé de la boîte. Il a été victime d'un accident du travail et il a fallu l'amputer d'une jambe, si bien qu'à titre de dédommagement, la direction lui a proposé un poste de gardien du camp de vacances. Finalement c'est le seul qui ait conservé son emploi, car lorsque les travaux ont été finis, tous les autres ouvriers locaux ont été licenciés.

— Et comment s'appelle-t-il ?

— Marcel Carbon. C'est un type pas commode, il ne fait pas bon s'approcher de sa grille.

— Il y a encore du matériel là-dedans ?

— Non, les canoës et les pédalos ont été vendus, quant au mobilier, je ne sais pas.

— Bizarre qu'on ait conservé un gardien !

— Pas si bizarre que ça, dit le chef garde, dès qu'un bien est plus ou moins à l'abandon, il est aussitôt squatté. Et après il y a des rave-parties là-dedans, ça fait fuir le gibier, ça emmerde tout le monde et ça attire tous les marginaux de France et de Navarre. Au moins, avec Marcel Carbon, on est tranquille de ce côté-là.

— Bon, dit Mary, mieux vaut ne pas aller s'y frotter, alors ?

Le garde fit une grimace explicite :

— Je ne vous le conseille pas, Carbon n'est pas commode, on lui a dit de garder, il garde !

— Bien, dit Mary, n'y pensons plus.

Le 4 × 4 repartit et Mary prit le chemin du motel.



Cependant, en passant devant le village de Caurel, elle y pénétra, s'arrêta près de la jolie petite église et sortit son portable.

— Allô, Jipi ?

— Tiens, la Mary ! s'écria le grand si fort qu'elle écarta l'appareil de son oreille en grimaçant.

— Pas si fort, je ne suis pas sourde !

Il négligea la recommandation en braillant :

— Je suis sûr que tu as besoin de moi !

Elle ironisa :

— Quelle suffisance ! dit-elle. Tu te crois indispensable, à cette heure ?

— À sept heures, à huit heures et à neuf heures, dit le grand en jouant sur les mots.

— Et tu ne peux pas imaginer que mon affection pour toi me pousse à prendre de tes nouvelles ?

— Si, bien sûr ! Tu vas même m'inviter à prendre le café, non ?

— Quelle perspicacité, lieutenant.

— Eh bien d'accord ! Où ça ?

— À Gourin.

Il y eut un blanc sur la ligne.

— Où ça ?

— À Gourin ! Tu ne sais pas où c'est, Gourin ?

— Euh... si. Mais, qu'est-ce que tu fiches à Gourin ?

— Je vais prendre un café avec toi !

Nouveau blanc, qu'elle combla illico :

— Il se trouve que Gourin est à peu près à mi-route entre Saint-Gwénécan et Quimper. Si tu pars maintenant tu y seras dans une heure, et moi aussi. J'ai un petit cadeau pour toi.

— Un petit cadeau ?

Elle le sentait méfiant.

— Oui, je t'expliquerai. Bon, c'est dit, il est neuf heures trente, à dix heures trente je t'attends devant l'église de Gourin. Allez, salut !

À l'heure dite, elle était devant l'église de Gourin. Elle repéra un bar dont la terrasse était exposée aux rayons du soleil et elle s'y installa. Quelques minutes plus tard, elle vit le break de Jipi s'arrêter près de sa voiture et le grand en sortit, la cherchant du regard. Alors elle se dressa sur la terrasse et lui fit un grand signe du bras. Il verrouilla sa portière, la rejoignit, lui fit la bise et demanda :

— Qu'est-ce que tu magouilles encore, Mary Lester ?

Elle protesta :

— Tout de suite les mots désagréables !

Elle l'invita à s'asseoir et elle commanda deux cafés et deux croissants au garçon qui attendait. Lorsqu'ils furent servis, elle entreprit de lui raconter ses aventures et mésaventures survenues à Saint-Gwénécan. Elle en était au coup de feu tiré dans la nuit lorsque Fortin demanda :

— Le patron est au courant ?

— Tu penses ! Rien ne lui échappe à celui-là !

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit que je n'étais plus en vacances. Donc je suis chargée, officiellement, de me pencher sur la disparition de ces deux garde-chasse.

Le front de Fortin se plissa :

— Deux ans après qu'on les ait vus pour la dernière fois ? Ça ne va pas être du gâteau !

— Comme tu dis.

— Et les gendarmes ?

— Très gentils, très coopératifs, le chef d'escadron Durand m'a même donné carte blanche.

— Eh ben ! fit Fortin, impressionné.

Elle eut un geste de la main qui semblait vouloir dire : « Doucement ! »

— Je ne prends pas cette bonne volonté pour argent comptant ! J'ai eu comme l'impression que le commandant Durand essayait de me rouler dans la farine.

— Tu veux dire qu'il essaye de te manipuler ?

— Exactement, Jipi. Il ne serait pas fâché que je me plante. Sa position n'est pas mauvaise : si je réussis il prendra sa part de gloire, si je me ramasse, il s'en lavera les mains.

— Et qu'est-ce que tu vas faire ? lança Fortin, inquiet.

— Je vais faire mine de foncer dans son panneau comme la brave petite bécasse que je suis à ses yeux.

— Et ça te mène où, tout ça ? demanda Fortin.

— On verra bien, fit-elle évasive.

Elle sortit de sa poche une boîte d'allumettes du modèle familial et la posa sur la table :

— Tiens, je t'avais promis un cadeau.

Le grand regarda la boîte d'un air méfiant, sans la toucher.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Là-dedans, il y a quatre sachets en plastique. Deux d'entre eux contiennent des crachats, le troisième un mégot, le quatrième un mouchoir de papier taché de sang, avec une petite écharde de bois.

— Merci, tu es sympa, fit le grand d'un air dégoûté. Je suppose que je dois confier ça au labo ?

— Voilà ! dit Mary. Je voudrais savoir s'il y a des relations familiales entre les propriétaires de ces diverses déjections.

— Tu aurais pu les confier aux gendarmes, ils ont eux aussi d'excellents labos.

Elle eut un sourire en biais :

— J'aimerais autant qu'ils ne connaissent pas les résultats de ces analyses, du moins pas tout de suite.

Fortin fronça les sourcils :

— C'est encore une combine alambiquée, non ?

— Non, seulement une manière de ne pas mettre tous mes œufs dans le même panier.

— C'est tordu ! fit Fortin, grand amateur de trajectoires rectilignes.

— Quand on a affaire à un tordu, la seule manière de s'en sortir c'est d'être plus tordu que lui.

Fortin leva les yeux au ciel. Visiblement, ça le dépassait ; mais, avec Mary Lester, ça le dépassait souvent et il ne comprenait pas comment elle arrivait à toujours retomber sur ses pieds. À force de vivre avec un chat peut-être ?

Elle interrompit le cours de sa réflexion :

— T'occupe ! Fais en sorte que j'aie ces résultats le plus vite possible.

Elle ajouta :

— Ah, j'oubliais, tu demanderas aussi à Passepoil de me trouver les coordonnées de la SGTM à Marseille, avec tout ce qu'il pourra trouver à propos de cette entreprise.

— C'est quoi, cette SGTM ?

— Une entreprise qui a travaillé sur le barrage... Ça ne servira probablement à rien, mais j'aime autant vérifier.

— D'accord, dit Fortin en prenant note. Et si le patron me demande de tes nouvelles ?

— Tu lui dis tout. Je vais d'ailleurs lui téléphoner pour lui expliquer la situation et lui demander de te laisser disponible pour le cas où j'aurais besoin de tes services.

Elle mordit dans une corne de son croissant et but une gorgée de café.

— Et à part ça ? Ça tourne comment, à l'usine ?

L'usine, c'était ainsi que Fortin appelait le commissariat.

— Bof, fit le grand, la routine, les petits dealers, les vols dans les magasins... La routine, je te dis. On est loin du grand banditisme.

— Tant mieux !

Elle finit son croissant, termina son café et se leva :

— Faut que j'y aille, le grand.

Il se leva à son tour et se pencha pour lui faire la bise.

— Prends garde à toi, Mary Lester. Et si tu as des difficultés avec qui que ce soit, n'hésite pas à m'appeler, de jour comme de nuit.

— Je n'hésiterai pas, assura-t-elle.

Mine de rien, ces quelques instants passés avec le lieutenant Fortin l'avaient réconfortée. Elle se sentait moins seule, elle savait que, quoi qu'il arrive, elle n'aurait qu'un coup de téléphone à donner et le grand débarquerait et balayerait les difficultés avec son efficacité coutumière.

Chapitre XXXII

Lilian ne se lassait pas de circuler dans le domaine qu'il projetait d'aménager. Mais, tout en prenant ses mesures, en crayonnant ses croquis, il ne pouvait s'empêcher de jeter un regard inquiet sur l'autre rive du lac.

Après le coup de feu de la nuit, et aussi après ce que lui avait dit Mary Lester, il se demandait s'il n'allait pas, lui aussi, être pris pour cible par le tireur fou.

Lorsque la Twingo arriva, il se précipita :

— Ça va ?

Elle lui sourit :

— Oui. Ça va même si bien que je suis venue t'inviter à faire une petite balade.

Il regarda sa montre :

— Maintenant ? Il est presque midi.

— Et alors ?

— Eh bien, fit-il décontenancé, à midi on déjeune, non ?

— On peut aussi prendre deux sandwiches et pique-niquer sur les bords du lac.

Il l'admit mais, soudain préoccupé, il répéta :

— Sur les bords du lac ?

Mary paraissait d'humeur enjouée :

— Oui, il fait beau, il fait doux, rien que toi et moi... Ce sera très romantique.

— On ne risque pas de prendre une balle perdue ?

— Oh, fit-elle, si ce sont les braconniers qui t'inquiètent, ne t'en fais pas, ils ne sont dangereux que la nuit.

Il se rendit à ses raisons :

— Puisque tu le dis. Mais sait-on jamais, avec des fêlés comme ça...

Elle éclata de rire car elle avait failli lui dire : « Rassure-toi, on ne risque pas de te prendre pour un cerf ! » Mais il aurait pu mal le prendre.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? demanda-t-il.

— Je suis contente de passer un bon moment avec toi. On n'est pas en bateau, mais on est ensemble, c'est le plus important, non ?

Il la prit par le cou et lui dit à l'oreille :

— Oui, Mary, c'est bien ça le plus important.

Elle se serra contre lui et murmura :

— Quant aux braconniers, je crois qu'ils vont se tenir tranquilles pendant quelque temps.

— Voilà une bonne nouvelle !

Il semblait un peu sceptique, alors elle essaya de le rassurer :

— Comme je te l'ai dit, ces types n'opèrent pas en plein jour. Par ailleurs ils ont tiré un cerf cette nuit et ils se doutent bien que les gardes battent les bois à la recherche d'indices.

Lilian paraissait soudain embarrassé par la planchette qui portait son carnet de notes, par le gros mètre ruban qui pendait à sa ceinture.

Elle le bouscula affectueusement :

— Pose donc ça sur le siège arrière et installe-toi !

Il s'exécuta et elle lui demanda :

— Où sont nos hôtes ?

Il montra la maisonnette où œuvrait Joseph Poher :

— Là-dedans. Ça bosse !

— Poher est avec eux ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu ce matin.

La Twingo démarra et Mary annonça à Lilian :

— Je vais te montrer l'endroit où le grand cerf a été tiré.

— Tu l'as situé ?

Elle hocha la tête affirmativement :

— Ça n'a pas été difficile, les garde-chasse étaient sur les lieux.

— Ils ont trouvé des traces ?

— Oui, il s'agirait d'une harde de huit à dix bêtes, menée par un grand cerf, probablement un dix cors.

Après un temps de silence elle ajouta :

— Ils ont également trouvé la balle. Elle s'était fichée dans un arbre.

Lilian demanda lentement :

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire qu'ils ont loupé leur coup. Le grand cerf vit toujours !

— Ça c'est une bonne nouvelle !

Lilian paraissait s'en réjouir sincèrement.

— Oui, dit Mary. Lorsque les gardes me l'ont annoncé, j'ai failli en danser de joie.

— Ils en sont sûrs ?

— Autant qu'on peut l'être. La balle a été retrouvée dans un tronc et, surtout, il n'y avait aucune trace de sang à terre. Cependant ils ne s'expliquent pas comment le tireur a pu manquer sa cible à cette distance.

— Le cerf aura bougé, proposa Lilian.

Et Mary répondit évasivement :

— Sans doute.

Elle s'arrêta devant le restaurant ouvrier où ils avaient déjà déjeuné et elle acheta deux sandwiches au bar. Puis elle revint à la voiture qui repartit en direction de Gouarec sous le regard intrigué de la serveuse.

Pendant quelques kilomètres ils suivirent une large route ouverte à flanc de colline où la circulation était nulle, puis elle mit sa flèche à gauche pour prendre la direction de *l'abbaye de Bon Repos*.

Ici se terminait (ou commençait, selon le lieu d'où on venait) le lac de Guerlédan. Elle passa sur un pont de pierre à trois arches qui jouxtait une écluse désaffectée. Une petite maison de pierre abritait le *Café de l'Abbaye* et, comme sa terrasse était idéalement exposée au doux soleil d'automne, Mary proposa à Lilian de s'y installer pour avaler leur frugal repas.

Ils commandèrent deux bières et mangèrent en échangeant de menus propos et en admirant le paysage.

L'abbaye était en cours de reconstruction, mais, comme le remarqua l'œil d'architecte de Lilian, « il y avait encore du boulot ». Il se proposa d'aller voir le chantier de plus près car cette restauration l'intéressait.

L'édifice était imposant mais deux ailes étaient déjà hors d'eau, la troisième attendait sa toiture.

Les dépendances de l'abbaye paraissaient plus aimables que le corps principal du bâtiment à l'austérité cistercienne. Il s'agissait probablement des communs, des écuries qui étaient maintenant

vouées au commerce touristique.

En cette saison les visiteurs étaient rares. Quelques voitures stationnaient à l'entrée de l'adorable chemin de terre bordé de pierres moussues, que surplombaient les ramures dénudées d'une double rangée de hêtres géants. C'était cette sente qui menait à l'abbaye.

C'était un lieu hors du temps, loin du bruit et de la fureur de la civilisation. Pour seul fond sonore, on entendait le chant de l'eau du canal de Nantes à Brest ruisselant du trop plein de l'écluse. Quelques pigeons voletaient dans les grands arbres en bordure de la forêt épaisse et sombre, et un quatuor de pies en tenue de soirée sautillait dans la prairie bordant le lac.

— On est bien, remarqua Lilian en balayant d'un revers de main les miettes de son sandwich, tu as bien fait de venir me débaucher.

— Attends, dit-elle, nous n'en avons pas encore fini.

— Où veux-tu m'emmener ?

— Là où la harde est allée boire cette nuit.

— Il y a quelque chose à voir ?

— Oui, c'est un très beau point de vue sur le lac. On aperçoit le motel. Peut-être que ça pourrait te donner des idées de le voir sous un nouvel angle ?

— Pas bête, admit Lilian en se levant.

Il lui tendit la main :

— On y va ?

Ils remontèrent dans la voiture et empruntèrent l'étroite voie qui s'enfonçait entre les arbres de la forêt. Puis ils prirent le chemin qui suivait le flanc de la colline.

— Mieux vaut ne pas donner un coup de volant à droite, dit Lilian en regardant la pente abrupte qui dévalait jusqu'au fond de la vallée.

— En effet, dit Mary, mais ne crains rien, je fais attention.

Enfin ils arrivèrent à la plate-forme aménagée en parking où, le matin même, Mary avait pris le café avec les quatre garde-chasse.

Elle lui montra l'endroit où les cerfs étaient allés boire et l'avancée depuis laquelle le coup de feu avait été tiré.

Lilian examina longuement le *motel des Forges* à la jumelle.

— C'est formidable, dit-il, on aperçoit à peine les maisons, et pourtant quand on est là-bas, on peut admirer le lac.

Il tendit les jumelles à Mary :

— Regarde !

Elle observa les murs, vit le chien qui sortait de la maison en chantier immédiatement suivi de Poher.

— C'est vrai... Il ne faudra pas que la rénovation gâche le paysage.

— Compte sur moi, dit Lilian.

Puis ils repartirent mais Mary, qui avait une idée derrière la tête, arrêta la Twingo sur le chemin barré d'une chaîne.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Lilian inquiet.

— Je voudrais voir ce qu'il y a au bout de ce chemin.

— Tu vois bien que c'est interdit, protesta Lilian en montrant la pancarte.

— Voilà pourquoi ça m'intéresse, fit-elle légèrement. Tu penses bien que si c'était autorisé ça ne serait pas drôle.

Lilian ne paraissait pas totalement convaincu par le côté plaisant de la visite.

Elle le gronda gentiment :

— Arrête de faire cette tête d'enterrement !

Il protesta :

— Moi, je fais une tête d'enterrement ?

Elle le rassura :

— Mais non, je plaisantais !

Elle se pencha pour examiner soigneusement la chaîne qui interdisait l'accès au chemin. Elle était en bon état, soigneusement fixée aux troncs de deux gros chênes par des cadenas en laiton.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-il.

— Ces cadenas. Ils n'empêchent que les véhicules de passer. Les piétons peuvent enjamber cette chaîne sans problème.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Qu'est-ce que tu en déduis ?

— J'en déduis que cet interdit s'adresse aux voitures, pas aux piétons puisqu'on peut enjamber la chaîne.

Lilian soupira :

— N'est-ce pas ce qu'on appelle un raisonnement spécieux ?

— Spécieux ? Vous avez dit spécieux ? Allons voir si c'est si

spécieux que ça !

Elle enjamba la chaîne et lui tendit la main :

— Tu viens ?

Il demanda :

— Tu ne prends pas ton arme ?

Elle le regarda, surprise :

— Mon arme ? Nous ne sommes pas en guerre, que je sache.

Elle prit sa main qui ballait le long de son corps.

— Et puis, tu es là pour me protéger, non ?

Elle sentit sa main se fermer sur la sienne :

— Oui, Mary !

— Tu l'as déjà fait, au *Saloon*...

Il éclata de rire :

— Quelle histoire !

Son éducation ne l'avait certes pas préparé à affronter de telles situations, mais dans cette forêt de tous les dangers, il se sentait soudain investi d'une mission protectrice envers son amie.

Sans l'ombre d'une hésitation celle-ci enjamba la chaîne, l'entraînant derrière elle.

— Viens donc !

Elle le sentait quand même inquiet :

— Qu'est-ce qu'il y a, là, derrière ?

— C'est justement ce que je voudrais savoir et, à mon avis, on ne va pas tarder à être éclairés.

Il la suivit, lui prit amoureusement la taille et elle se coula contre lui avec un sourire heureux.

— Voilà, nous sommes des amoureux en balade qui ont perdu leur chemin. Il n'arrive rien aux amoureux égarés !

— Sauf s'ils tombent sur le satyre de la lande, marmonna Lilian.

Elle éclata de rire une nouvelle fois :

— À cette heure-ci il est à table, le satyre de la lande !

— Alors... dit Lilian.

Il s'arrêta net :

— C'est le moment d'en profiter, embrasse-moi !

Elle s'exécuta et, tout de suite, ça parut aller mieux.

Les nuages s'écartèrent pour faire place à un soleil pâle qui illumina la sente boueuse.

Le chemin, qui s'abritait sous une voûte d'arbre, était relativement court. Il ne devait pas faire plus de deux cents mètres. Ils débouchèrent sur un terre-plein qui donnait sur l'arrière des bâtiments du camp de vacances.

Le périmètre était clos par un grillage de deux mètres de haut tendu sur des poteaux de ciment. Le faîte de cette clôture était surmonté d'un réseau de fils de fer barbelés qui rendait la clôture infranchissable. Une grille de fer à double battant donnait accès aux bâtiments que l'on voyait mieux à présent. Il y avait également une porte plus étroite, qui ne devait servir qu'aux piétons. Sur la porte une autre pancarte et, en rouge sur fond blanc et en lettres capitales, l'avertissement :

PROPRIÉTÉ PRIVÉE – ENTRÉE INTERDITE.

— Eh bien, dit Lilian, finalement il n'y a pas grand chose à voir ? C'est inhabité, ce truc-là, et pas d'aujourd'hui !

Il ajouta à voix basse :

— Complètement à l'abandon !

Mary qui examinait le bas de la grille s'aperçut qu'elle n'avait pas été ouverte depuis longtemps, des ronces et des ajoncs avaient poussé entre les barreaux de fer. En revanche, la porte piétonne semblait être utilisée plus fréquemment. Au sol, les herbes étaient écrasées et la serrure avait été huilée récemment.

Mary essaya de la pousser, mais elle était fermée à clé. Cependant, comme si le simple fait d'avoir touché cette porte avait déclenché quelque signal, un énorme chien-loup surgit et se mit à gronder contre la grille.

Mary fit un bond en arrière, elle avait horreur de ces bêtes que l'on dresse pour être méchantes. Un individu apparut. Il portait une veste de velours verdâtre et boitillait sur un pilon de bois. « Tiens, se dit-elle, le sieur Carbon en chair et en os ! »

Carbon avait la tronche des mauvais jours. Mal rasé, son visage rougeaud était coiffé d'une casquette de toile bleue et il portait un fusil de chasse cassé, mais approvisionné de deux cartouches, à la saignée du bras.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? aboya-t-il, furibond.

— On se promène ! dit Mary d'un air innocent, il n'y a pas de mal à

ça !

— Pourquoi avez-vous essayé d'entrer ?

— Je n'ai pas essayé d'entrer ! protesta Mary.

— Si, vous avez poussé la porte !

Voilà qui confirmait la présence d'un signal discret mais efficace.

— On se demandait ce qu'il y a là-dedans.

— Eh bien il n'y a rien !

— Vraiment ? demanda Mary le plus naïvement qu'elle put, mais alors, pourquoi est-ce gardé comme ça ?

— Pour que des petits salopiots comme vous ne viennent pas y faire leurs cochonneries !

Elle le provoqua :

— Ça ne serait pas plutôt parce que vous y entreposez des substances dangereuses ?

Il jeta, hargneusement :

— De toute façon, ça ne vous regarde pas !

De son arme, il montra la pancarte :

— Savez pas lire ? ENTRÉE INTERDITE !

Lilian ne disait rien. Il regardait d'un air mal rassuré le chien qui continuait de gronder, la bave aux dents, derrière le grillage, et il priaït pour que cet obstacle soit aussi solide qu'il en avait l'air. On sentait qu'il n'avait qu'une envie, c'était de se retrouver le plus loin possible de ces deux êtres mal embouchés.

— On marchait le long du lac, expliqua Mary, et puis on est tombé sur ce grillage, alors on a été obligé de remonter et on s'est trouvé devant votre grille. On se disait qu'en suivant le grillage on finirait bien par arriver à la route.

— En suivant le grillage vous allez arriver à d'autres fermes, avec d'autres chiens. On n'aime pas beaucoup les maraudeurs par ici.

— Nous ne sommes pas des maraudeurs, protesta Lilian.

— Ah non ? fit le mal embouché hargneusement, et qu'est-ce que vous êtes alors ?

— Des promeneurs ! Si vous savez faire la différence.

— Rien à foutre ! glapit le gardien, dégagez !

— D'accord, d'accord, répondit Mary conciliante en retenant Lilian par le bras, mais dites-nous au moins par où on peut regagner la route

sans risquer de se faire bouffer.

— Derrière vous, grogna le bonhomme un peu radouci, prenez le chemin, faites deux cents mètres et vous serez sur la route.

— Merci m'sieur, dit Mary de son air le plus ingénu, et excusez-nous.

Ils repartirent par où ils étaient venus, suivis par le regard sombre du gardien qui ne put s'empêcher de leur crier :

— Et n'y r'venez plus, sans quoi j'lâche le chien !

Ils se hâtèrent vers la Twingo, des fois que l'énergumène mette sa menace à exécution et, quand la portière de la voiture fut refermée, et qu'il se sentit en sécurité dans l'habitable clos, Lilian gronda :

— Quel rustre !

Puis il se mit à rire, signe qu'il évacuait la tension causée par cette altercation :

— Il faut quand même reconnaître qu'on l'a bien cherché !

Mary dut reconnaître que c'était vrai, ils, ou plutôt elle, avait bel et bien provoqué cette algarade.

Et elle ajouta :

— Mais ça valait le coup !

Lilian la regarda inquiet :

— Tu trouves ?

— Et comment ! J'ai fait la connaissance de Marcel Carbon...

Il s'étonna :

— Parce que tu connais son nom ?

— Et même son prénom ! fit-elle modestement, je suis de la police, non ? J'ai vu que cette double grille ne s'ouvre pas souvent, qu'il y a un chien méchant, une alarme invisible sur la porte piétonne, et que ça fait beaucoup.

Il la regarda avec incompréhension :

— Ça fait beaucoup quoi ? Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ?

— Ah, mon pauvre Lilian, c'est une histoire de police, bien sûr !

Il grommela :

— Je m'en serais douté !

Mary ne prêta pas attention à sa réflexion et fit remarquer :

— Ça fait beaucoup de précautions pour la garde d'une colonie de vacances désaffectée depuis plus de vingt ans et dans laquelle il n'y a rien à voler. Tu ne trouves pas ?

— Peut-être bien... convint Lilian. À quoi tu penses ?

— À toutes sortes de choses. On pourrait y entreposer des substances toxiques ?

— Qui ça « on » ?

— La boîte qui entretient ce cerbère. Tu as vu souvent des industriels faire garder des locaux vides ?

— Bof... de là à penser qu'on y entrepose des substances toxiques...

— Ça s'est déjà vu, non ? Des entreprises qui refusent de payer pour le recyclage de leurs déchets et qui les entassent clandestinement...

— Penses-tu ! Il y a belle lurette que le portail n'a pas été ouvert. Par où arriveraient ces déchets, à ton avis ?

— Ils sont peut-être là depuis vingt ans. Pour qu'ils payent un gardien, il y a bien une raison. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi cette entreprise se serait privée d'un endroit aussi chouette pour envoyer les enfants de leurs employés en vacances.

Lilian lui servit l'argument qu'elle avait déjà entendu dans la bouche du garde-chasse :

— S'il fallait remettre ça aux normes pour recevoir des gosses, ça coûterait bonbon !

Elle s'étonna :

— Tant que ça ?

— Et comment ! Les commissions de sécurité sont draconiennes. Ça ne rigole pas, et puis il faut du personnel qualifié pour encadrer les enfants. Ça leur coûterait moins cher de les envoyer quinze jours au Club Med avec leurs parents. C'est peut-être là qu'ils vont, d'ailleurs.

Puis il demanda :

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Mary réprima un sourire. D'ordinaire c'était Fortin qui posait cette question. Elle regarda sa montre.

— C'est l'heure de la sieste, non ? On retourne au motel !

Lilian, ravi, n'opposa aucune objection à ce charmant programme.

Chapitre XXXIII

Après une petite heure de tendre repos, Lilian s'en retourna à ses plans tandis que Mary prenait le chemin de la gendarmerie de Gouarec. L'adjudant-chef étant absent, elle fut reçue par le chef Leboëuf qui la regarda entrer dans ses locaux comme si c'était le diable en personne qui débarquait.

— Ah, dit-elle enjouée, comme si elle ne s'était pas aperçue de la fraîcheur de l'accueil, c'est vous qui êtes là, chef ! Je suis particulièrement ravie que vous soyez de service car c'est justement vous que je souhaitais voir.

Le front plissé de Leboëuf criait que cette allégresse n'était pas du tout partagée et sa physionomie renfrognée affichait une méfiance absolue.

— Moi ? grinça-t-il.

— Oui, vous êtes un gars du coin, à ce que m'a dit monsieur Botmel. L'effarement fit place à la méfiance sur le visage du gendarme.

— Vous connaissez monsieur Botmel ?

— Oui, je l'ai rencontré. Et nous avons parlé de vous. Savez-vous qu'il est très fier de votre réussite ?

— Il... Il vous l'a dit ? demanda Leboëuf d'une voix soudain enrouée par l'émotion.

— Et comment ! Il ne tarit pas d'éloges à votre endroit.

C'était un peu excessif ? beaucoup même, mais le gendarme tenait son ex-instituteur en telle estime que la flagornerie passa comme une lettre à la poste.

— Donc vous êtes natif de Mûr-de-Bretagne.

Le bœuf hocha la tête affirmativement. Sa méfiance refaisait surface, il n'attendait pas la suite sans appréhension.

— Voilà, dit-elle, on m'a dit qu'il y avait un bon rebouteux dans le coin.

— Le mieux, suggéra-t-elle, ce serait que vous m'accompagniez.

Le visage du chef Leboëuf s'éclaira. S'il ne s'agissait que de ça !

— Ah oui ! dit-il soulagé, Jeannot Le Fur ? On vient le voir de tout le canton et parfois de bien plus loin.

Il paraissait surpris qu'une jeune dame de la ville puisse s'enquérir d'un guérisseur de la cambrousse profonde. Il ajouta :

— Même les joueurs de foot de Guingamp viennent se faire guérir quand ils se font mal.

— Ah, fit Mary feignant l'admiration, si même les joueurs professionnels y viennent...

— Pourquoi me demandez-vous ça ? s'inquiéta Lebœuf.

— J'aurais voulu avoir l'adresse de ce monsieur.

— Houlà ! dit Lebœuf, c'est pas simple... C'est sur la route de Sainte-Tréphine.

— Sur le bord de la route ?

— Non, il faut tourner, et puis... À court d'arguments il redit :

— Le mieux, suggéra-t-elle, ce serait que vous m'accompagniez.

Lebœuf braqua son pouce épais sur sa poitrine :

— Moi ?

— Oui, puisque vous connaissez le chemin.

— Évidemment que je connais le chemin !

Il se prit à examiner Mary de la tête aux pieds.

— Vous avez mal quelque part ? Vous vous êtes blessée ?

— Non. À vrai dire, ce n'est pas pour moi.

— Ah bon...

Elle se pencha vers lui et dit en confidence :

— Ce serait pour arrêter quelqu'un.

Après avoir exprimé de la méfiance, puis de la surprise, le visage de Lebœuf reflétait l'indignation :

— Vous voulez arrêter Jeannot ? Mais pourquoi ? Il ne fait que du bien, Jeannot !

— Je n'en doute pas, et soyez assuré que je ne lui veux pas de mal.

Elle se pencha et dit, sur le ton de la confidence :

— Il s'agirait plutôt de mettre le grappin sur un copain à vous.

— Un copain à moi ? Voilà qu vous connaissez mes copains, à ct'heure ?

Lebœuf devait avoir eu une ascendance du côté de Saint-Brieuc. Par moments, et probablement sous le coup de l'émotion, des expressions qui sentaient le vieux pays gallo rejaillissaient au fil des phrases.

— Ouais, un copain de longue date.

Lebœuf était plus perplexe que jamais. Il mit Mary à l'épreuve :

— Nommez-le donc ?

— Il s'agit de Frankie Gaudu.

Lebœuf en resta bouche bée. Il finit par protester :

— Gaudu ? C'est pas mon copain !

— Je le sais, chef, je le sais. C'était manière de parler. Monsieur Botmel m'a raconté vos empoignades dans la cour de récréation.

Elle secoua la main, admirative :

— Dites donc, ça a été épique, hein ?

Lebœuf hocha la tête affirmativement.

— Des histoires de gosses...

Mary revint à ses moutons :

— Vous vous souvenez sûrement que nous devons amener Gaudu ici, à la brigade, pour l'interroger ?

— Pff... fit Lebœuf, amer, vous avez vu aussi comment ça se passe lorsqu'on approche de chez ces tarés !

— Oui, mais là, on aurait une occasion de le cueillir en douceur.

— En douceur ? Comment ?

Lebœuf commençait à manquer d'originalité en répétant systématiquement tout ce que disait Mary.

Elle articula, en regardant le chef Lebœuf dans les yeux :

— J'ai de bonnes raisons de penser que Frankie va aller consulter le rebouteux.

— Frankie ?

Elle hocha la tête affirmativement.

— Aujourd'hui ?

— Aujourd'hui !

— Comment que vous savez ça ?

Mary ne se risqua pas à lui expliquer ce qui l'avait amenée à penser que Frankie serait chez le guérisseur. C'eût été perdre sa salive et son temps. Elle se pencha et lui glissa en confidence :

— Le téléphone arabe !

Lebœuf broncha comme un cheval effrayé par son ombre et

affirma :

— Quel Arabe ?

— C'est manière de parler, dit-elle en se retenant de sourire.

— Encore ? s'exclama Lebœuf. Vous avez de drôles de manières de parler, vous !

Cette fois Mary sourit largement :

— Allez, chef ! Vous venez ou vous ne venez pas ?

Une fine sueur perla sur le front dégarni du gendarme. Qu'est-ce que c'était que cette entourloupe ? Il regarda autour de lui, cherchant vainement du secours. Mary, qui lisait dans ses pensées, y voyait clairement : « Mais qu'est-ce qu'il fout Hanson ? Pourquoi le chef de brigade n'est-il jamais là quand cette dingue vient me persécuter ? »

Ainsi livré à lui-même, il ne savait quelle décision prendre. Mary, qui s'amusait comme une petite folle, décida de le bousculer.

— Bof, fit-elle en se relevant, puisque vous avez peur de Frankie, j'attendrai que l'adjudant-chef revienne.

Et elle ajouta, perfide :

— Mais peut-être qu'il sera trop tard.

Elle s'absorba dans la position du penseur de Rodin : le coude droit dans la main gauche, la main droite tenant le menton :

— Tout compte fait, je vais y aller toute seule.

C'était plus que Lebœuf n'en pouvait supporter. Il se leva d'un bond :

— J'ai pas peur ! assura-t-il en tapant des deux poings sur sa table.

Elle se leva aussitôt et se dirigea vers la porte :

— Eh bien alors, qu'est-ce que vous attendez ? Je veux bien y aller sans votre aide, mais avec vous, chef, je serai quand même plus rassurée.

Elle lui fit l'œil de velours :

— Le commandant Durand m'a dit que vous étiez un sous-officier exemplaire.

— Il vous l'a dit ? bredouilla Lebœuf.

— Oui, et il a même ajouté que vous n'aviez peur de rien. C'est pourquoi j'étais surprise de vous voir hésiter.

Ça se bousculait dur sous la coiffe de Lebœuf. Il finit par bredouiller :

— Je n'hésitais pas, je réfléchissais.

Ah, pensa-t-elle, c'est pour cela que ça a demandé si longtemps !

Lebœuf, ayant pris sa décision, sortit comme un va-t-en guerre. Au passage, il héla le jeune gendarme qui était de permanence à l'accueil :

— Bellot est là ?

— Oui chef !

— Tu me l'envoies, tout de suite !

— Oui chef !

Il ne parlait plus, il aboyait et Fortin n'aurait pas manqué de dire : « Quand Lebœuf aboie, la caravane passe ! » Le jeu de mots l'aurait sûrement ravi et il aurait été écroulé de rire.

En attendant, le dénommé Bellot s'entretenait dans la cour avec deux confrères. Lebœuf lui glissa quelques mots et Bellot, un quadragénaire rougeaud, se mit au volant d'une camionnette bleue tandis que Lebœuf s'installait près de lui. Mary monta à l'arrière en pensant qu'elle aurait bonne mine si jamais on ne trouvait pas Frankie chez le rebouteux.

Le fourgon de la gendarmerie filait vers le bourg de Sainte-Tréphine et, comme un copilote de rallye, le chef Lebœuf guidait son chauffeur avec la plus grande concision : « à gauche, à droite, tout droit... »

Visiblement, il connaissait les lieux et il fit tourner la voiture vers une bifurcation que Mary aurait à peine remarquée. Après quelques hectomètres parcourus sur un chemin mal empierré, où des véhicules agricoles avaient creusé de profondes ornières, on arrivait à une sorte de terre-plein qui servait de parking. Il y avait là une demi-douzaine de voitures mais pas celle que Mary s'attendait à voir.

Lebœuf se tourna vers elle d'un air triomphant :

— On dirait que votre tuyau est crevé, capitaine. Sa bagnole n'est pas là !

Elle lui répondit plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu :

— Ce n'est pas sa bagnole qu'on cherche, c'est lui.

— Et comment qu'il serait venu ? fit Lebœuf.

Cette fois elle ne répondit pas mais elle ouvrit la portière de la voiture et descendit en recommandant aux deux gendarmes :

— Attendez...

Elle s'approcha des voitures en stationnement, les visitant une à

une. Elles étaient toutes inoccupées sauf une vieille Ford hors d'âge dans laquelle un homme s'efforçait de passer inaperçu. Mais il avait beau s'enfoncer dans son siège autant qu'il le pouvait, sa tête chafouine coiffée d'une casquette publicitaire pour les tronçonneuses Husqvarna dépassait toujours.

De l'index replié, Mary toqua au carreau et y colla sa carte de police.

À regret, le type au volant manœuvra la manivelle qui commandait l'abaissement de la vitre.

— Police ! Sortez du véhicule et suivez-moi.

Cette fois elle avait usé de son ton le plus pète-sec.

Elle voyait le regard fuyant du type chercher une échappatoire mais elle coupa court à ses projets de cavale.

— Fais pas le mariole ! Il y a deux gendarmes là-bas et, pour le moment, nous n'avons rien contre toi. Par contre, si tu cherches à te sauver, ça va te coûter un max !

Maté, l'homme sortit de la voiture à regret. C'était un des types qui avaient soutenu Frankie lorsque celui-ci s'était blessé au *Saloon*. Il pouvait avoir vingt-cinq ou trente ans, il était long et maigre, avec une scoliose assez prononcée qui lui tordait le dos.

— Où est Frankie ? demanda-t-elle.

L'homme baissa la tête :

— J'sais pas !

— Ah bon ! Alors je vais te l'apprendre : il est là-dedans pour se faire remettre l'épaule et c'est toi qui l'as conduit ici.

L'homme la regardait par en dessous comme si elle était une sorcière.

— Tu te demandes comment je le sais ? Eh bien on vous a vus passer, bonhomme, et on nous a téléphoné. C'est aussi simple que ça. Viens par là !

Elle lui montrait la fourgonnette de gendarmerie.

L'homme suivit, en traînant les pieds. Elle ouvrit la porte et l'invita à monter.

— Algéco ! s'exclama Leboeuf.

Mary, craignant que le chef n'en dise de trop, lui coupa la parole.

— Algéco, comme vous dites, est venu ici accompagner un copain blessé. N'est-ce pas, Algéco ?

Comme il ne répondait rien, elle ajouta à l'intention des gendarmes :

— Et ce copain s'appelle Frank Gaudu.

Elle se tourna vers Algéco :

— Quand est-ce qu'il doit sortir ?

Algéco souleva ses maigres épaules pour signifier qu'il n'en savait rien. Il finit par parler d'une voix à peine audible :

— Il y a beaucoup de monde aujourd'hui, faut attendre.

Lebœuf ne l'entendait pas de cette oreille :

— Attendre ? Sûrement pas ! On va aller le chercher par la peau du cul !

Mary tempéra ses propos de va-t-en guerre :

— Allons, chef, faites donc preuve d'humanité. Nous pouvons fort bien attendre que monsieur Gaudu se soit fait soigner.

— Pff ! fit Lebœuf, mécontent.

Mary, indifférente aux états d'âme du gendarme, observait la maison du guérisseur qui était une sorte de petit moulin à eau avec les restes d'une grande roue déglinguée au pignon. Pour le reste l'édifice était en bon état d'entretien. La porte s'ouvrit et un couple âgé en sortit, un vieil homme qui marchait difficilement, appuyé sur le bras de sa femme.

Ils rejoignirent une Renault 4 L hors d'âge dans laquelle le monsieur s'installa laborieusement, puis la dame se mit au volant et démarra.

— Ils étaient avant Frankie ? demanda Mary.

Algéco fit oui de la tête.

— C'est donc son tour maintenant ?

Nouveau signe affirmatif.

— Chef, dit Mary à Lebœuf, je suggère que vous passiez les pinces à ce monsieur, le temps que nous mettions la main sur Frankie. Vous pourriez vous poster d'un côté et de l'autre de la porte pour le saisir dès qu'il sortira.

Algéco, lui, n'était pas du tout partant pour se faire menotter.

— Mais... J'ai rien fait ! protesta-t-il.

Et, comme Lebœuf, un peu sous pression, le bousculait pour lui mettre ces bracelets indésirables, Mary calma les inquiétudes du malheureux Algéco en l'assurant que ce n'était que provisoire et uniquement pour s'assurer sa neutralité, phrase qu'il écouta bouche

bée sans qu'il soit possible de savoir s'il en pénétrait tout le sens.

Mary resta donc dans la voiture de gendarmerie en compagnie du captif qui n'en menait pas large, son bras maigre maintenu en l'air par une menotte fixée à une poignée de la voiture. Au bout de ses brandillons malingres, des pognes rouges et énormes semblaient avoir été rajoutées par erreur tant elles étaient disproportionnées par rapport au reste de son corps.

— Qu'est-ce que vous allez lui faire ? demanda-t-il enfin à Mary.

Il paraissait sérieusement inquiet pour son copain.

— À Gaudu ? Rien !

Est-ce qu'il s'imaginait qu'on allait passer Frankie à la gégène pour le faire parler ?

— On veut juste l'interroger à propos d'une enquête en cours et il n'a pas répondu à la convocation. Ce ne sont pas des choses à faire, d'autant que lorsque nous nous sommes présentés à son domicile, deux véhicules de gendarmerie ont été caillassés et endommagés. Là, il y a délit. Il faudra bien que Gaudu réponde à nos questions à ce sujet.

Elle regarda le pauvre Algéco, tout maigre, tout misérable, enchaîné à la voiture et elle eut pitié de lui. Dans la vie, ce type n'avait pas eu la part belle. Ses mains hypertrophiées par de durs travaux le proclamaient mieux que ne l'auraient fait toutes les péroraisons d'un maître du barreau.

— Vous avez de mauvaises fréquentations, monsieur Algéco.

Elle avait repris le vouvoiement.

— Au fait, Algéco, c'est vraiment votre nom ?

Algéco secoua la tête négativement.

— Quel est votre nom ?

— Jean-Pierre Le Quillio, dit-il d'une voix sourde. Ce sont les autres qui m'ont surnommé Algéco.

— Pourquoi ?

— Parce que j'habite dans une baraque de chantier.

Mary réalisa soudain qu'elle avait vu ce nom sur des modules préfabriqués près des chantiers de construction.

— Ah, voilà pourquoi... Ça ne doit pas être très confortable.

— C'est mieux que d'être dehors, dit sobrement Algéco.

— Vous n'avez pas d'autre domicile ?

Le misérable secoua la tête négativement.

— Vous travaillez ?

— Oui.

— Où ça ?

— Chez Pusquellec.

— Dans l'élevage de poulets ?

— Ça dépend. Où il y a besoin. Parfois aux poulets, parfois à la porcherie.

— Et vous braconnez aussi ?

Il lui lança un regard noir :

— J'ai mon permis de chasse !

— Ça n'empêche pas de braconner, fit-elle remarquer.

— J'ai jamais été pris !

Il l'avait dit d'un ton farouche, semblant la défier de prouver le contraire.

— Vous connaissiez les deux gardes qui ont disparu ?

Il hocha la tête affirmativement.

— Vous n'avez pas une idée de ce qui a pu leur arriver ?

Nouveau secouement de tête, mais négatif cette fois, et plus véhément.

— Que pensiez-vous du garde Jean-Louis Devet ?

La bouche d'Algéco se pinça :

— La même chose que tout le monde !

— C'est-à-dire ?

Il cracha haineusement :

— C'était une sale peau de vache !

— Et Roger Pelem ?

Algéco haussa ses maigres épaules :

— Il était bien obligé de suivre Devet qui était son chef...

Mary reporta son attention vers la porte du moulin qui s'ouvrait. Frankie apparut, le bras droit en écharpe et aussitôt les deux gendarmes, qu'il n'avait pas vus, lui mirent le grappin dessus.

Frankie eut un geste de protestation qui lui arracha une grimace et Mary se précipita :

— Doucement, messieurs, recommanda-t-elle aux gendarmes, nous avons affaire à un grand blessé.

— Encore cette salope ? gronda Frankie en la considérant féroce. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Nous avons des questions à vous poser, monsieur Gaudu. Or, comme vous ne répondez pas aux convocations qu'on vous adresse, nous sommes bien obligés de venir vous chercher là où vous êtes.

— Qui vous a dit que j'étais ici ?

— Je n'ai pas à répondre à cette question, fit-elle très sèche.

Et elle commanda aux gendarmes :

— Embarquez-le, nous poursuivrons cette intéressante conversation dans vos locaux.

— Et l'autre ? demanda Leboeuf.

— Le Quillio ? J'ai également quelques questions à lui poser. Il va nous suivre bien gentiment jusqu'à la gendarmerie.

Elle regarda Algéco qui gardait les yeux baissés :

— N'est-ce pas, monsieur Le Quillio ? On ne devait pas lui dire souvent « Monsieur », à Jean-Pierre Le Quillio, dit Algéco. Il hocha la tête affirmativement et Mary fit signe au gendarme de lui enlever les menottes.

Algéco sortit de la camionnette un peu ahuri, en frottant son avant-bras qui avait été emprisonné dans le bracelet d'acier et Mary le suivit.

Elle posa sa main sur la poignée d'ouverture de la portière :

— Je vais avec vous, dit-elle. Du moins si vous voulez bien me conduire.

Algéco grogna quelque chose qui pouvait être un acquiescement.

Alors elle s'installa sur un siège passablement défoncé. L'habitacle « chlingotait » le putois, le tableau de bord était couvert de tant de poussière qu'on l'aurait cru en velours. Elle s'étonna :

— Cette bagnole a passé le contrôle technique ?

— Évidemment ! fit Algéco. Si vous croyez que les bleus m'auraient laissé rouler autrement...

Il lui jeta un regard plein de rancune, comme s'il la soupçonnait de faire partie de la famille de ses persécuteurs.

— Ils sont toujours après nous !

Il lança le moteur qui faisait un bruit effroyable et suivit la camionnette des gendarmes.

— Elle marche bien ! dit-il d'un air convaincu.

— Quand vous dites « ils sont toujours après nous », de qui voulez-vous parler ?

— Des gendarmes, tiens, des bleus !

— C'est comme ça que vous les appelez, les bleus ?

Il hocha la tête affirmativement. Penché sur son volant, il regardait fixement la route devant son capot.

— D'accord, reprit-elle patiemment, les gendarmes sont après vous, mais qui sont les autres ?

Algéco eut l'air embarrassé :

— Ben, les autres, quoi... Les collègues...

— Ah, les collègues... Les frères Legroin, je suppose, et puis Frankie... Je me trompe ?

Le regard toujours fixé sur la route, Algéco secoua la tête : non, elle ne se trompait pas.

— Et qui y a-t-il encore ?

— Eh ben... Vous les avez bien vus, au *Saloon*.

— Ceux qui me sont tombés dessus ?

Algéco, gêné, baissa la tête sans répondre.

— Bon, dit-elle, on va voir ça à la gendarmerie.

Chapitre XXXIV

Bien que Mary Lester l'eût incité à entrer dans la cour de la caserne, Algéco préféra se garer sur une petite place de l'autre côté de la rue.

Puis il suivit Mary, la tête basse, et son malaise parut s'accroître quand il pénétra dans le bâtiment abritant la brigade.

Mary demanda au gendarme de permanence de tenir le jeune homme à disposition dans un local isolé.

— En cellule de dégrisement ? demanda le gendarme.

— Si vous voulez. L'essentiel est qu'il soit là quand on aura besoin de lui. Où est Gaudu ?

— Dans le bureau du chef Lebœuf. Ah, capitaine, l'adjudant-chef a demandé à ce que vous passiez le voir dès votre arrivée.

— J'y cours, dit-elle. Où le trouve-t-on ?

Le jeune gendarme lui indiqua la direction du couloir : « au numéro 7 ».

L'adjudant-chef devait guetter sa venue car il se tenait derrière sa porte entrouverte.

— Capitaine...

Il paraissait une nouvelle fois dans l'embarras, mais Mary Lester, elle, ne l'était pas.

— Oui ? fit-elle, très à l'aise.

— Je voudrais que vous m'expliquiez...

— Que je vous explique quoi, adjudant-chef ?

— Tout ! Le pourquoi du comment...

— Mais encore ? Vous pouvez préciser ?

— Préciser ce que je ne comprends pas ? C'est simple, je ne comprends plus rien ! Hier vous laissiez entendre *urbi et orbi* qu'il était urgent d'arrêter Gaudu tout en me confiant qu'il serait préférable de le laisser filer... Et aujourd'hui, sans crier gare, vous l'arrêtez ! Pour tout vous dire je ne m'y retrouve pas très bien.

— Permettez ? dit Mary en s'asseyant. Hier c'était hier, et aujourd'hui...

— C'est aujourd'hui, compléta l'adjudant-chef.

Il ironisa :

— Rassurez-vous, je ne m'étonne pas qu'en vingt-quatre heures on ait changé de jour, capitaine, mais en revanche, ce qui me surprend, c'est votre changement de stratégie.

— Je n'ai pas changé de stratégie, Hanson. J'ai le même objectif : savoir où sont passés les deux garde-chasse disparus et, pour y arriver, je m'efforce de semer la zizanie dans le clan d'en face. Car il s'agit bien d'un clan. Le premier coin enfoncé dans ce bloc est le soupçon qui traîne sur la tête de Conomor d'avoir donné Frankie pour l'affaire des coups de téléphone. On peut présumer que le clan va faire bloc contre Conomor, qu'en pensez-vous ?

— C'est possible, fit le gendarme, évasif.

Cette approche psychologique du sujet qui le préoccupait lui paraissait pour le moins nébuleuse.

Mary poursuivit :

— Aujourd'hui nous avons cueilli Frankie comme une fleur alors que la veille tout le monde pensait que c'était mission impossible. Voilà qui va redorer le blason de la gendarmerie, ou je ne m'y connais pas ! À ce propos, vous voudrez bien féliciter le chef Leboeuf qui m'a aidée à mener cette affaire délicate avec doigté.

— Je n'y manquerai pas, dit l'adjudant-chef, surpris. Il en sera très touché.

— Il le mérite, dit Mary sobrement. Maintenant, Frankie ne peut guère soupçonner Conomor de nous avoir informés qu'il se rendait chez le rebouteux, IL NE LE SAVAIT PAS !

— Mais alors, comment êtes-vous arrivée là-bas ?

— Officiellement ?

— Comment ça, officiellement ?

— Pour Gaudu, si vous voulez. C'est la grosse question qui les taraude tous : qui a trahi ?

Le gendarme posa la question :

— Et c'est qui ?

Mary posa son index sur ses lèvres et dit à mi-voix :

— Personne ! Tous autant qu'ils sont, et Gaudu en tête, sont en train de patauger, de se soupçonner les uns les autres... Ça va fissurer le bloc encore un peu plus. À l'heure qu'il est, Conomor est inquiet : quand Gaudu va-t-il venir lui demander des comptes ? Gaudu est inquiet : qui a pu le trahir et signaler aux gendarmes qu'il était chez le

rebouteux ? Les gnomes sont inquiets pour la même raison, et madame Legroin s'attend à ce que nous allions en force perquisitionner sa ferme. Diviser pour régner, adjudant-chef, vous connaissez l'adage ?

— Ouais, dit l'adjudant-chef, mais à l'heure qu'il est, tout ce qu'il pouvait y avoir de compromettant à *Kerlouet* est soigneusement planqué dans les bois, dans des caches que nous ne trouverons jamais !

— Aussi n'irons-nous pas perquisitionner *Kerlouet*.

Le gendarme prit un air ahuri :

— Mais vous aviez dit...

— Oui j'avais dit, mais mon but était de les inquiéter, pas de déclencher une émeute dans laquelle nous n'aurions sûrement pas le beau rôle.

— Ah, vous avez enfin compris ça ?

— Oui, adjudant-chef. Mais admettez qu'il fallait vraiment le voir pour le croire. La gendarmerie reculer devant des nains armés de lance-pierres, c'est *la Guerre des Boutons* !

Le gendarme n'aimait visiblement pas qu'on lui rappelle cet épisode peu glorieux. Il changea de sujet :

— Tout ça ne me dit pas comment vous êtes arrivée chez le rebouteux au moment précis où Gaudu y était.

— C'est pourtant simple, il suffit de savoir compter jusqu'à six...

— Jusqu'à six ?

L'adjudant-chef n'y était pas, alors elle énuméra en comptant sur ses doigts :

— Un, en voulant me brutaliser, Frankie se déboîte l'épaule. Deux, Miliner me dit que, pour ce genre de blessure, ici on va plus volontiers chez le rebouteux qu'à l'hôpital. Trois, la nuit dernière une bande de braconniers tire un grand cerf au bord du lac. Quatre, je suis juste en face et j'entends un cri de douleur, mais pas un cri de cerf, un cri d'homme. Cinq, les garde-chasse m'apprennent que le grand cerf a eu la vie sauve car le tireur l'a manqué. Comme, suite à ce cri, j'ai entendu siffler dans les bois, et qu'il n'y a que les frères Legroin pour siffler de la sorte, j'en déduis que le tireur est Frankie Gaudu. Or, les garde-chasse me confirment que Frankie est un excellent tireur qui ne manquerait certainement pas un cerf à la distance d'où il a tiré. J'en déduis donc qu'il y a quelque chose qui a troublé Frankie et l'a fait manquer son coup. Les garde-chasse retrouvent la balle qui a été tirée

dans un tronc, il s'agit d'un projectile de guerre de calibre 7 mm 62 tiré par un fusil Mauser, une arme de grande précision utilisée par les snipers allemands lors de la dernière guerre. Une arme puissante, précise jusqu'à 1000 mètres me dit Robert Lemoine, le garde chef. Puissante, précise, mais cela implique qu'elle produit beaucoup de recul.

— Ça ne vous dit rien, adjudant-chef ?

La lumière se fit soudain devant les yeux du gendarme.

— Gaudu s'est démolì l'épaule en tirant !

— Voi-là ! dit-elle en articulant bien les deux syllabes. Et s'il a manqué sa cible, c'est probablement parce que son épaule était encore douloureuse et qu'il a mal épaulé son arme.

— Et il s'est donc redéboîté l'épaule !

— Vous y êtes. Et ça nous mène au point six. S'étant blessé de nouveau, où Gaudu devait-il échouer ?

— Chez le rebouteux ! dit Hanson.

Il regarda Mary avec admiration :

— Eh bien dites donc, vous...

Elle coupa court aux compliments :

— Mais mon cher Hanson, ceci reste strictement entre vous et moi ! Pour tout le monde, Frankie a été donné !

— Donné ?

— Oui, je ne suis pas sûre qu'il apprécierait la beauté de ma démonstration comme vous avez eu l'indulgence de le faire. S'il se croit trahi par un de ses copains, ce sera beaucoup plus payant.

— Je vois, dit Hanson.

Mary se leva :

— Maintenant, si vous le permettez, on va interroger Frankie, mais seulement à propos des coups de téléphone. Pas d'allusion à ce coup de feu dans la nuit. Laissons cette part d'enquête aux gardes fédéraux. D'ailleurs, le grand cerf n'est pas mort !

— D'accord, dit l'adjudant-chef.

— Vous me laissez mener cet interrogatoire ?

— Bien entendu. Mais...

— Mais quoi ?

— Le caillassage de mes voitures, de mes hommes...

— Ça, c'est votre rayon, vous pourrez lui en toucher deux mots si vous le souhaitez.

— Et comment, que je le souhaite, fit Hanson, rancunier.



Dans le bureau du chef, Gaudu et Lebœuf se regardaient en chiens de faïence.

Gaudu avait manifesté le désir de fumer, mais Lebœuf s'était fait un plaisir de lui rappeler les nouvelles règles en vigueur dans les lieux publics.

Contrarié, le voyou assis sur une chaise regardait la pointe de ses santiags d'un air sombre tandis que Lebœuf tambourinait du bout des doigts sur la table devant son ordinateur.

L'arrivée de l'adjudant-chef et de Mary interrompit la tension de ce tête-à-tête silencieux.

— Enfin nous allons pouvoir parler, monsieur Gaudu, dit Mary.

— Parler de quoi, grommela Gaudu entre ses dents. J'ai rien à vous dire, moi !

— Que vous croyez ! dit-elle en s'appuyant d'une fesse sur le bureau de Lebœuf.

L'adjudant-chef, lui, s'était posté devant la porte, les jambes légèrement écartées, les pouces dans le ceinturon.

— Vous avez procédé à l'interrogatoire d'identité, chef ? demanda-t-elle à Lebœuf.

— Affirmatif, dit Lebœuf. Nous sommes en présence de Frank-Emile Gaudu, né le 3 juillet 1968 à Mûr-de-Bretagne, fils de François-Louis Gaudu, décédé, et de Janine Legroin née le 6 mars 1948 à Laniscat.

Le sieur Gaudu a déclaré habiter au lieu-dit *Kerlouet* en la commune de Saint-Gelven où il exerce la profession de ferrailleur.

— Bien, dit Mary. Monsieur Gaudu, nous avons souhaité vous entendre à propos du harcèlement téléphonique dont est victime madame Aubenard, au *motel des Forges*. Qu'avez-vous à nous dire à ce propos ?

— Rien ! grogna Gaudu.

Mary se leva, fit trois pas dans le bureau et constata :

— Bon, ça part mal...

Elle revint vers Frankie :

— Ça part mal pour vous, Gaudu, car nous avons assez d'éléments pour prouver que c'est vous qui avez harcelé cette dame. Il y a, en particulier, des enregistrements qui sont entre les mains de la police scientifique. Si vous saviez ce que ces techniciens sont capables de tirer d'un simple enregistrement, vous commenceriez à vous faire du mouron. Des aveux spontanés, assortis d'excuses et de regrets feraient bon effet sur le tribunal. Alors ?

— J'ai rien à vous dire, cracha Gaudu.

— Notez, chef, dit Mary. Monsieur Gaudu n'a rien à nous dire.

Elle revint vers Frankie :

— Vous réfutez donc toute responsabilité dans cette affaire de coups de téléphone anonymes ?

— J'ai même pas le téléphone !

— Je le sais bien. Tous ces coups de fil ont été donnés depuis *Le Saloon*. Conomor nous l'a confirmé.

— Celui-là... gronda Gaudu.

— Celui-là quoi ?

Gaudu serra les mâchoires sans mot dire.

— Eh... fit Mary, ça ne peut être que lui ou vous. Avec ses antécédents, Conomor risque dix-huit mois de prison ferme et une très forte amende. Ça a beau être un bon copain...

Le chef Leboeuf osa intervenir :

— Remarquez, capitaine, avec ce qu'il a déjà sur les cornes, Frankie en risque tout autant.

Mary fit l'étonnée :

— Vous avez déjà été condamné, Gaudu ?

— Des conneries, marmonna Gaudu, des bagarres...

— Comme celle que vous avez provoquée au *Saloon* l'autre jour ?

— J'ai rien provoqué, fit-il avec hargne, c'est vous qui m'avez blessé ! Maintenant je ne peux plus travailler. Je veux porter plainte !

— Excellent ! dit-elle en se frottant les mains. Le chef Leboeuf va se faire un plaisir d'enregistrer votre plainte. Nous communiquerons l'info à la presse locale et demain tout le pays saura que Frankie la terreur des bals du samedi soir a porté plainte contre une jeune fille qui l'aurait mis hors de combat.

Et elle redit :

— Excellent ! Lebœuf, enregistrez donc la plainte de monsieur Gaudu, moi je vais prendre la déposition de son chauffeur, le sieur Le Quillio Jean-Pierre, dit Algéco, qui doit m'apprendre dans quelles circonstances monsieur Gaudu s'est blessé cette nuit.

Lebœuf ricanait :

— Je t'écoute, Frankie. Raconte-nous comment tu t'es fait démolir par une fille. Ah, j'en connais quelques-uns qui vont bien rigoler !

— Ta gueule, Lebœuf, gronda Gaudu furibard. J'ai rien à te dire !

Mary intervint :

— Mais si, vous avez une plainte à déposer, monsieur Gaudu ! N'hésitez pas, le chef Lebœuf se fera un plaisir de rendre ce service à un copain d'enfance.

— Un copain ? Un copain ? Le lèche-cul du vieux Botmel ! Voilà ce que c'est que votre Lebœuf.

— Non mais... dit Lebœuf rouge de colère en se dressant comme un coq. Je vais t'apprendre, moi...

— C'est ça, fais le malin, tape-moi dessus, je n'ai qu'un bras, tu peux en profiter... Ça te vengera des branlées que je t'ai mises à l'école !

— Des branlées, gronda Lebœuf, tu en as pris autant que moi, et tu avais tes deux bras, pauvre...

— Ça suffit ! dit énergiquement Hanson. Gaudu, vous la posez ou vous ne la posez pas votre plainte ?

— Ça servira à quoi ? demanda Gaudu. De toute façon, les flics ont toujours raison !

— Ça servira à te faire passer pour un con ! dit Lebœuf, rancunier.

— Et à divertir le tribunal, ajouta Mary. Les juges n'ont pas tous les jours l'occasion de rigoler.

L'adjudant-chef calma son monde :

— Ça va, Lebœuf, n'entrez pas dans son jeu, et vous non plus capitaine. Il revint vers Frankie :

— À moi maintenant. Monsieur Gaudu, avant-hier nous nous sommes rendus à votre domicile pour vous entendre. Or nous avons été fort mal accueillis par votre mère, et caillassés par vos frères.

L'évocation de cette scène mit un sourire sur les lèvres minces de Gaudu, sourire que l'adjudant-chef n'apprécia pas du tout.

— Ne riez pas trop tôt, monsieur Gaudu, vous ne vous en tirerez pas

comme ça.

— Vous m'avez vu là-bas pendant ces incidents ? demanda Gaudu en faisant le finaud. Non, vous ne m'avez pas vu, et pour une bonne raison, je n'y étais pas.

— Et où étiez-vous ?

— Ailleurs.

— Vous pouvez préciser ?

— Sûrement pas, j'étais chez une dame...

— Ah, dit Mary, je parie qu'elle est mariée et, qu'en parfait gentleman, monsieur Gaudu ne veut pas ruiner sa réputation !

— Parfaitement ! dit Gaudu.

— Voilà ce que c'est que d'inculper des gentlemen, dit Mary, leurs maîtresses ne peuvent jamais leur fournir d'alibi !

Gaudu ricana :

— Pas besoin d'alibi. Vous m'avez vu là-bas ? Non n'est-ce pas, et pourtant vous étiez en nombre... En plus je suis sûr que vous n'avez vu personne jeter un caillou !

Ce salaud a raison, pensa Mary, nous n'avons vu personne !

— Donc, vous n'avez rien à déclarer à ce sujet ? demanda Hanson.

— Comment pourrais-je déclarer quelque chose, je n'étais pas là. Je ne suis pas assez fou pour faire un faux témoignage tout de même.

— Bien, soupira l'adjudant-chef après un temps de silence, puisque monsieur Gaudu n'a rien à déclarer au sujet de ce caillassage, et puisqu'il renonce à porter plainte contre le capitaine Lester, il ne lui reste plus qu'à signer sa déposition.

Il se tourna vers Mary :

— Et ensuite, capitaine ?

— Ensuite, dit Mary avec un geste désinvolte de la main, qu'il fiche le camp. Notre travail est terminé, reste à transférer le dossier de ce monsieur à la justice, il sera convoqué au tribunal en temps utile.

— Et comment que j'veis rentrer chez moi ? demanda Gaudu.

— Tu ne veux pas qu'on te paye le taxi en plus ? ironisa Leboëuf.

— Vous m'avez amené, vous devez me ramener, nom de Dieu, j'connais mes droits tout de même !

— Vous n'avez qu'à attendre dans la cour, dit l'adjudant-chef, peut-être que, quand nous en aurons fini avec lui, votre Algéco voudra bien

vous raccompagner.

— Enfoirés ! grommela Gaudu en se levant.

Lebœuf s'approcha à le toucher, leurs visages étaient à dix centimètres l'un de l'autre.

— Répète ça, dit-il à Gaudu, répète ça et tu vas passer ta nuit au trou !

Mary crut un instant que les coups allaient voler, mais la présence de l'adjudant-chef, qui commençait à s'agacer, évita cette regrettable extrémité.

— Barrez-vous ! ordonna-t-il à Gaudu d'une voix dure.

Le ton n'admettait pas de réplique. Le cow-boy d'opérette fit retraite en traînant de la semelle et en essayant de rouler sa caisse, manière à lui d'affirmer ce qu'il pensait être de la dignité.

Chapitre XXXV

Gaudu sorti, Algéco fut introduit dans le bureau de Lebœuf et invité à poser son maigre postérieur sur la chaise qu'avait occupée son camarade, ce qu'il fit avec de grandes précautions, en jetant autour de lui des regards inquiets pour déceler le piège.

Il finit par s'asseoir du bout des fesses, semblant prêt à bondir à la première menace.

Mary laissa Lebœuf procéder à l'interrogatoire d'identité du témoin qui déclina ses nom et prénoms d'une voix morne :

— Le Quillio Jean-Pierre...

Puis elle sortit pour aller aux toilettes.

Lorsqu'elle revint, Lebœuf lut à voix haute ce qu'il avait enregistré :

— Nous sommes donc en présence de monsieur Le Quillio Jean-Pierre, né le 11 avril 1978 à Gouarec de Marie-Louise Le Quillio, ouvrière agricole décédée le 14 août 1982, et de père inconnu.

Mary fit la grimace. Apparemment, Le Quillio n'avait pas fait ses premiers pas dans la vie avec des bottes dorées. Elle revint se poser sur le coin du bureau de Lebœuf et demanda d'une voix douce :

— Vous étiez orphelin très jeune, monsieur Le Quillio.

Le Quillio hocha la tête affirmativement.

— Vous avez été recueilli par la DDASS ?

— Oui, dit Le Quillio, et après ils m'ont placé chez les Kerné.

— C'était qui, les Kerné ?

— Des fermiers... Ils n'avaient pas d'enfants.

— Vous avez été bien traité ?

Algéco regarda Mary, semblant se demander si être bien traité avait le même sens pour cette jeune gradée de la police bien sapée, bien nourrie, avec un bon boulot, et pour le misérable commis de ferme qu'il était.

— Fallait bosser, dit-il de cette même voix sourde.

— Vous voulez dire que vous travailliez aux champs ?

— Ben oui...

— Ça consiste en quoi, exactement ?

Algéco regarda de nouveau Mary, surpris par cette question. Comment pouvait-on ignorer en quoi consistait le travail de la terre ? Il énuméra d'une voix lente :

— Mener les vaches aux champs, les ramener, les traire, biner les betteraves, butter les patates... et tout et tout...

Un geste de ses grandes mains rouges laissait entrevoir l'immensité de la tâche.

Fallait lui faire un dessin ou quoi ?

— Vous avez tout de même été à l'école ?

— Oui, jusqu'à quatorze ans.

— Avec monsieur Botmel ?

Algéco hocha la tête.

— Ça se passait bien en classe ?

Il haussa ses maigres épaules d'un air évasif.

— Monsieur Botmel était gentil avec vous ?

— Il était sévère.

— Avec vous seulement ?

— Non, avec tout le monde.

— Et après ?

— Après quoi ?

— Quand vous avez quitté l'école.

— Je vous l'ai dit, j'avais quatorze ans et le père Kerné est mort, alors je suis resté avec la mère...

— Vous avez pris la place du patron, en quelque sorte.

— Fallait bien... La mère ne pouvait pas faire toute seule. Et puis elle est morte aussi, alors y avait plus personne.

Il avait dit cela avec un geste d'impuissance, une nouvelle fois il se retrouvait seul face aux aléas de la vie.

— Vous avez quitté la ferme ?

— Bien obligé, le proprio l'a reprise.

— Et c'était qui, le propriétaire ?

— Pusquellec.

— Le comte de Pusquellec ?

Algéco hocha la tête affirmativement.

— Il m'a dit que ce serait mieux pour moi de travailler aux ateliers d'élevage.

— C'est ce que vous avez fait ?

— Oui.

— Et c'est mieux que le travail de ferme ?

— Ben oui. Quand on a fait ses heures, c'est fini. Et puis au moins on a une paye au bout du mois.

— Si je vous comprends bien, vous habitez un baraquement de chantier près des bâtiments d'élevage ?

— Oui, Pusquellec me le laisse pour rien, vu qu'il ne s'en sert plus.

— Le brave homme ! dit Mary entre ses dents. Et vous vous en accommodez ?

— Ben oui. Comme ça j'ai pas de loyer à payer.

— Et ça doit être pratique, dit-elle, quand il y a un problème, vous êtes sur place.

Algéco approuva de la tête.

— Vous êtes souvent dérangé la nuit ?

Nouveau mouvement de tête, négatif cette fois.

Puis il parla :

— Des fois le chien gueule, c'est qu'il y a un renard qui rôde. Alors je regarde, et si je le vois, j'y fous un coup de fusil.

Et il ajouta fièrement :

— Pusquellec me donne un billet de vingt euros chaque fois que je flingue un renard.

— Il n'y a pas d'autres alarmes ?

Algéco regarda Mary d'un air soupçonneux. Que voulait-elle dire ? Elle précisa :

— Il n'y a pas d'autres visites la nuit ?

Il secoua la tête négativement puis, comme si quelque chose lui revenait, il ajouta :

— D'autres fois le courant saute, alors les ventilateurs s'arrêtent, il faut les remettre en marche sans quoi les volailles crèveraient, asphyxiées.

— C'est déjà arrivé ?

— Oui, avant que je sois là.

— Mais, si vous dormez, comment savez-vous que le courant s'arrête ?

— Il y a une alarme qui se met à sonner. Elle marche sur batterie.

— Vous savez réparer le courant ?

— Il suffit, le plus souvent, de remettre le disjoncteur. C'est l'orage qui fait sauter tout ça de temps en temps.

— Et si la panne est plus grave ?

— Je dois appeler le chef.

— Quel chef ?

— Le chef d'exploitation, René Bothoa. C'est lui le responsable de tous les élevages. Il habite une petite ferme à Saint-Gelven.

Et, après réflexion, il ajouta :

— Mais ce n'est jamais arrivé.

— Vous n'avez jamais eu à l'appeler ?

Nouvelle dénégation de la tête.

— Vous avez le téléphone ?

— Chez moi ? Non. Mais il y en a un dans le poulailler.

— Et vous êtes seul à vous occuper de ce poulailler ?

— Oui. Je suis responsable.

Il avait dit le mot avec une sorte de fierté.

— Vous y arrivez ?

Algéco hocha la tête avec conviction.

— Vous n'avez personne pour vous aider ?

— Quand il faut ramasser les volailles pour l'abattoir, les petits viennent donner un coup de main. Pareil quand il faut nettoyer le fumier.

— Les petits, ce sont les frères Legroin ?

Nouveau hochement de tête.

— Le comte de Pusquellec ne répugne pas à les employer ?

— Non, pourquoi ?

— Il doit bien savoir que ce sont des braconniers et comme c'est un grand amateur de chasse à courre, je suppose qu'il ne porte pas les braconniers dans son cœur.

Algéco eut un geste de protestation :

— Ils n'ont jamais été pris !

— Et vous non plus.

— Moi j'braconne pas, j'ai mon permis.

— Ah oui, fit Mary en réprimant un sourire, j'oubliais. Et les frères Legroin, ils ont le permis de chasse, eux aussi ?

— Ils n'en ont pas besoin, ils ne chassent pas !

— D'accord ! dit Mary.

Algéco ajouta :

— D'ailleurs, il s'en fout, Pusquellec, de savoir qui fait le boulot. Tout ce qu'il veut, c'est qu'il soit fait.

— Et qui paye ces travailleurs intérimaires ?

— Bothoa.

— Le chef d'exploitation.

— Exactement !

Mary fit quelques pas dans la pièce, regarda l'adjudant-chef toujours posté devant sa porte, toujours muet, qui répondit à sa mimique de perplexité par une autre mimique qui signifiait : « Je vous l'avais bien dit ! » puis elle revint vers Algéco.

— Où étiez-vous la nuit dernière, Jean-Pierre ?

Algéco tressaillit, soit la question l'avait surpris, soit il avait été troublé par le fait de se faire appeler par son prénom dans un local de gendarmerie.

— La nuit dernière ? répéta-t-il.

— Oui, vous m'avez bien entendue !

— Ben... J'étais chez moi !

— Et que faisiez-vous ?

— Ben, je dormais !

— Vous vivez seul ?

— Ben... oui.

— Donc personne ne peut témoigner de votre présence à votre domicile ?

— Ben... non !

— Dommage !

— Pourquoi ? Les autres nuits non plus personne peut témoigner...

— Les autres nuits on s'en fiche, dit Mary, mais vous savez ce qui s'est passé la nuit dernière ?

— Non, affirma Algéco, franc comme un âne qui recule.

— Vous ne savez pas qu'un dix cors a été tiré au bord du lac ?

— N... Non !

Mary se leva, se pencha sur lui :

— Ah... là je ne te crois pas, Jean-Pierre, je ne peux pas te croire !

Algéco se tortilla sur sa chaise en bredouillant :

— Je... Je vous...

Mary le coupa :

— Allons, ne jure pas ou tu iras en enfer !

Elle braqua son index vers le malheureux ouvrier agricole :

— Je vais te dire, où tu étais, moi. Tu étais sur les bords du lac avec les frères Legroin, « les petits » comme tu dis, et Frankie Gaudu.

La voix de Mary s'était faite plus sèche, plus impérieuse, et elle avait repris le tutoiement, ce qui n'augurait rien de bon.

Algéco sentit le changement de ton et il se recula comme s'il craignait de recevoir une baffe. Mary le rassura :

— Détends-toi ! Ici on ne bat pas les gens.

Il la regarda d'un air de penser : « Je n'en crois rien ! »

— Tu étais là quand Frankie a tiré sur le grand cerf, poursuivit-elle, mais comme il avait encore mal à l'épaule, il a été gêné et il l'a manqué. Seulement, le recul de l'arme lui a de nouveau déboîté l'épaule. Alors tu l'as ramené chez lui, à *Kerlouet* et, dès que ça a été possible, il t'a demandé de le conduire chez le rebouteux.

— C'est... c'est... c'est pas vrai ! bredouilla de plus belle le malheureux Algéco.

— Alors, comment se fait-il qu'on t'ait retrouvé chez le rebouteux avec Frankie ?

— C'est... C'est les petits qui m'ont prévenu que Frankie était tombé dans l'escalier et qu'il s'était refait mal à l'épaule !

— Les petits... C'est donc comme ça qu'on appelle les frères Legroin ?

Algéco hocha la tête affirmativement. Il précisa :

— C'est la mère qui les appelle comme ça.

— La mère Legroin ?

Nouvel acquiescement de la tête.

— Je croyais que les frères Legroin ne parlaient pas, qu'ils ne savaient que siffler !

— Ouais, mais depuis le temps que je les connais, j'sais bien ce qu'ils veulent dire !

— Voilà qui est intéressant, dit Mary. Quand on aura besoin d'un interprète, on fera appel à tes talents de traducteur.

Algéco la regarda avec rancune. Il n'était pas sûr d'être prêt à lui rendre ce service.

— Et lequel des frères est venu ?

— Julien.

— Julien ! répéta Mary. Tu es sûr ?

— Sûr de sûr ! affirma Algéco.

— Pourtant on m'a dit qu'on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre.

— Oui, mais moi je les connais bien ! redit Algéco.

— Bon à savoir, fit Mary, songeuse. Et comment est-il venu, ce Julien ?

— Sur sa moto !

— Pourquoi n'a-t-il pas conduit Frankie lui-même ?

— Parce qu'il n'a pas le permis, tiens !

— Il ne sait pas conduire ?

— Je n'ai pas dit qu'il ne savait pas conduire, j'ai dit qu'il n'avait pas le permis, c'est pas pareil ! Les bleus l'auraient gaulé tout de suite.

— Donc, si je comprends bien, Julien Legroin vient chez toi, te demande de venir à *Kerlouet* chercher Frankie pour l'amener chez le rebouteux, et toi tu fonces !

— C'est normal, non ? Faut bien se rendre service !

— Bien sûr ! Tu es un bon camarade, Jean-Pierre. Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Ce que je vais faire ?

— Oui, quand tu seras sorti d'ici, car on ne va pas te garder...

La nouvelle parut lui faire plaisir.

— Ben, je vais rentrer chez moi.

— Direct ?

— Peut-être que j'irai boire un coup avant au *Saloon*.

— Je m'en doutais. Tu t'arranges bien avec Conomor ?

— Avec Manu ? Ouais...

— Dehors, il y a quelqu'un qui t'attend.

— Moi ?

Algéco avait l'air plus ahuri que jamais. On ne devait pas l'attendre souvent.

— Oui !

— Qui ça ?

— Frank Gaudu. Il ne veut pas rentrer chez lui à pied, alors il attend son chauffeur.

— Bon... dit Algéco, légèrement embarrassé. Alors...

— Alors tu ne passeras pas par *Le Saloon* ?

— Ben j'chais pas, ce sera comme Frankie voudra.

Lebœuf lui tendit sa déposition qu'il signa gauchement mais avec application.

Mary lui montra la porte d'un signe de tête :

— Tu peux y aller, Jean-Pierre.

Algéco sortit en marchant en crabe, comme s'il s'attendait, à la sournoise, à prendre un coup de latte dans le train.

Lorsqu'il fut sorti, Mary s'en fut à la fenêtre et vit une silhouette le rejoindre. C'était Frank Gaudu.

— Voilà, ils partent ensemble, dit-elle. Pauvre Algéco... Il n'a pas eu la part belle dans la vie !

— Non, dit Lebœuf, surtout qu'il était tombé chez les Kerné...

— Vous les avez connus, ces Kerné ? demanda Mary.

— Oui, le vieux était un paysan à l'ancienne mode, dur au mal et sa femme était âpre au gain, méfiante, pas commode. Le pauvre gars a dû recevoir plus de taloches et de coups de pied au cul que de marques de tendresse.

— Il semble s'être trouvé une famille de substitution chez les Legroin, dit Mary.

L'adjudant-chef laissa tomber :

— Il n'aurait pas pu trouver pire...

Mary fit la moue :

— C'est un point de vue, il sait se contenter de peu, ce pauvre Algéco, quelques marques de considération, d'affection peut-être... Il me fait penser à un chien perdu, prêt à s'attacher au premier maître qui passe. Frank Gaudu semble être son mentor.

Elle leva la tête :

— Qu'en pensez-vous, adjudant-chef ?

— On peut voir ça comme ça. Je dirais plutôt son mauvais génie.

— Ouais... À propos, avez-vous connu les garde-chasse qui ont disparu, adjudant-chef ?

— Moi, non. Mais Lebœuf était là à cette époque.

— Vous vous en souvenez, Lebœuf ?

— Affirmatif ! dit martialement le chef.

— Il était comment, ce Jean-Louis Devet ?

Lebœuf réfléchit et articula :

— Grand, maigre...

— Je ne vous demande pas un signalement, chef, mais plutôt une indication sur la manière dont il était perçu par la population.

— Comme tout ce qui porte un uniforme, dit le Lebœuf, il était mal blairé.

— Je n'ai pourtant pas eu l'impression que les gardes que j'ai rencontrés étaient mal blairés, comme vous dites.

L'adjudant-chef Hanson intervint :

— Devet passait pour être d'une grande intransigeance...

— En clair, c'était une sale peau de vache, pour reprendre les termes d'Algéco.

— On peut le dire comme ça, concéda l'adjudant-chef.

— Et les autres, ils sont plus coulants ?

— Ils sont moins « service-service ». Devet, lui, était jour et nuit sur le terrain.

— Il était estimé de ses collègues ?

— Estimé ? Je dirais plutôt redouté, dit Hanson.

— Où devait-il aller la nuit où il a disparu ?

Les deux gendarmes se regardèrent, embarrassés. Hanson finit par dire :

— On ne sait pas.

Mary resta muette un instant :

— Comment ça, il ne disait pas à ses collègues où il comptait opérer ?

— Non, dit Hanson. Il avait un goût du secret qui frôlait la paranoïa.

— Il ne sortait pas seul, pourtant.

— Non, les gardes patrouillent toujours au moins à deux. Ce soir-là, c'est Roger Pelem qui devait l'accompagner.

L'adjudant-chef corrigea Leboeuf :

— Qui l'a accompagné !

Le chef acquiesça.

— Pratiquement, ça s'est passé comment ? demanda Mary.

— Eh bien... C'était une sortie de nuit, Devet a dîné chez lui et il était convenu que Roger Pelem passerait le prendre.

— Avec la voiture de service ?

— Non, justement, dit Leboeuf, Devet trouvait que la Land Rover était trop reconnaissable. Il avait demandé à Roger Pelem de venir avec sa voiture personnelle.

— Comment l'avez-vous su ? demanda Mary.

Leboeuf écarquilla les yeux :

— Su quoi ?

— Que Devet avait demandé à Pelem de prendre sa voiture personnelle ?

Le chef regarda son supérieur, interdit.

— Eh bien...

— Personne n'a pu vous le dire, remarqua Mary, puisque les deux seuls hommes qui le savaient ont disparu.

Soudain Leboeuf eut une lumière :

— Si, quelqu'un l'a dit !

— Qui donc ?

— Sa femme !

— Il lui a donc dit aussi où il comptait aller patrouiller ?

— Non, fit Leboeuf formel, ça, elle ne le savait pas.

— Vous êtes sûr ?

— Pensez si on lui a posé la question ! En tout cas, c'est bien la voiture de Pelem qu'on a retrouvée cramée à Saint-Brieuc.

— Où peut-on la voir, cette femme ?

— Elle est infirmière à l'hôpital de Pontivy.

— Vous avez son adresse ?

— Il y a une adresse au dossier, dit Leboeuf, mais depuis deux ans elle a eu le temps d'en changer. Elle avait une maison à Caurel.

— À Caurel ?

Mary avait posé cette question d'une manière qui surprit Leboeuf.

— Oui, pourquoi ?

— Donc le soir de la disparition des deux gardes, c'est à Caurel que Pelem est allé chercher Devet.

— Tout à fait.

Le chef Leboeuf regarda l'adjudant-chef d'un air inquiet. Qu'avait-il donc dit qui paraissait tant intéresser le capitaine Lester ?

— Vous souhaitez voir madame Devet ?

— Bien sûr !

— Pour l'interroger ?

Elle faillit lui répondre que ce n'était sûrement pas uniquement pour prendre le thé.

Elle confirma :

— Pour l'interroger.

Leboeuf parut mal à l'aise :

— Elle n'y est pour rien...

— Dans la disparition des deux gardes ? J'en suis persuadée, assura Mary.

— Mais alors...

Leboeuf était complètement décontenancé. Cette femme n'était-elle pas une victime ? C'était son mari qui avait disparu ! L'adjudant-chef Hanson, le front barré de rides qui trahissaient sa perplexité, se demandait où le capitaine Lester voulait en venir.

— Alors ? Ça ne m'empêche pas de l'interroger, chef !

Chapitre XXXVI

En quittant la gendarmerie pour rejoindre le *motel des Forges*, Mary s'arrêta à Caurel, devant la maison de monsieur Botmel.

Le vieil homme avait quitté son jardin et elle dut sonner à la porte. Ce fut sa femme qui vint ouvrir. Elle examina Mary d'un air intrigué par-dessus ses lunettes de lecture.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je voudrais voir monsieur Botmel si c'est possible.

Sans demander à quel propos cette jeune femme souhaitait voir son mari, elle se retourna et cria d'une voix aiguë :

— Emile, on te demande.

Monsieur Botmel apparut, en bras de chemise, un journal à la main.

— Ah, c'est vous ? dit-il en reconnaissant Mary.

— Oui, excusez-moi de revenir vous déranger, mais j'avais quelques autres précisions à vous demander.

— Oh, me déranger... fit le vieil instituteur d'un ton bonhomme, il en faudrait plus !

Il ouvrit une porte et l'invita :

— Venez donc par là.

Puis il dit, à l'intention de sa femme :

— C'est la dame dont je t'ai parlé, tu sais, la dame de la police.

Il avait élevé le ton et Mary comprit que la femme était dure d'oreille.

— Ah... fit-elle d'un air entendu avant de retourner à sa cuisine d'où sourdait une bonne odeur de soupe aux légumes.

Botmel la fit entrer dans une salle à manger salon et lui proposa de s'asseoir dans un fauteuil où deux comme elle auraient tenu à l'aise. Elle s'y posa prudemment du bout des fesses.

Le maître des lieux, quant à lui, se laissa aller dans l'autre fauteuil d'un air béat, puis la curiosité reprit le dessus :

— Alors, cette enquête ?

— J'ai fait quelques petits pas en avant, dit-elle, je crois avoir trouvé le corbeau.

— Ah, et c'était...

— Frank Gaudu, votre ancien élève.

Monsieur Botmel ne parut pas surpris.

— Pff... Ça ne m'étonne pas !

— Il téléphonait depuis *Le Saloon*...

— Tiens donc ! De chez ce voyou de Conomor ? On a bien raison de dire que qui se ressemble s'assemble.

Il ne termina pas sa phrase mais ajouta :

— Ce bistrot est un repaire de brigands ! Je me demande ce qu'on attend pour le fermer.

— C'est ce qu'on appelle un abcès de fixation, dit Mary. Au moins, on sait où se retrouvent les trafiquants de tout poil.

— Ça, il n'en manque pas au mètre carré ! s'exclama l'instituteur.

Puis il s'inquiéta :

— Pensez-vous que Frank Gaudu va être condamné ?

— Il y a de fortes chances !

— Qu'est-ce qu'il risque ?

Mary éluda :

— Je ne sais pas. Toujours est-il qu'il devra répondre de ses pratiques délictueuses. Le dossier va être transmis à la justice, qui statuera.

Elle ne le dit pas, mais elle savait bien que les accusations portées contre Gaudu n'étaient pas très étayées, et qu'un bon avocat sortirait son client de là sans trop de dommages. Mais voilà, Gaudu aurait-il un bon avocat ?

Elle ajouta :

— Je me fiche qu'on colle ou qu'on ne colle pas ce type en prison. Le plus important – par-delà la peine qui pourrait lui être infligée – c'est que les persécutions contre madame Aubenard vont enfin cesser.

— Vous croyez ? demanda Botmel.

— Je l'espère. Vous m'avez dit que ce Gaudu n'était pas complètement idiot, alors j'espère qu'il aura compris l'avertissement.

— Je ne sais pas quel but il poursuit, fit Botmel, mais si l'affaire est d'importance à ses yeux, il ne lâchera sûrement pas le morceau. C'est un type entêté, vindicatif, et il a tellement été habitué à agir en toute impunité qu'il se pense intouchable.

— C'est bien simple, dit Mary, son but, c'est de déguster Lanveaux et sa compagne, de les faire fuir afin de s'approprier le *domaine des Forges*. Vous ne le savez peut-être pas, mais Gaudu était l'un des héritiers de cette propriété.

— Je sais, dit Botmel, n'oubliez pas que j'ai été secrétaire de mairie pendant plus de vingt ans. Comme ses cousins, Gaudu a vendu sa part à Olivier Lanveaux. Mais qu'espère-t-il maintenant ?

— Je suppose qu'il pensait que ce champ de ruines couvertes de ronces ne valait rien, dit Mary. Mais lorsqu'il a vu ce que Lanveaux avait entrepris de réaliser, il s'est senti floué et il voudrait bien n'avoir jamais signé cet acte. Cependant, la transaction a été enregistrée chez un notaire et il est trop tard pour revenir là-dessus. Alors il essaye l'intimidation.

— Si c'est ça, je ne le vois pas lâcher le morceau de sitôt, fit l'ancien instituteur avec une grimace. Vis-à-vis de sa petite bande ce serait perdre la face.

Il eut un rire sans joie :

— Je ne le vois pas non plus tenir un hôtel avec sa fratrie.

— Il n'a qu'à continuer, il finira bien par se retrouver derrière les barreaux pour un bon bout de temps, dit Mary. Leboeuf le tient dans son collimateur, et j'aime mieux vous dire qu'il n'a pas l'intention de le lâcher.

— Ça va faire du beau, soupira l'ancien instituteur. Enfin, on verra bien !

Puis il demanda :

— J'ai entendu dire qu'un cerf avait été tiré la nuit dernière au bord du lac ?

— Exact. Et là encore, on retrouve ce satané Gaudu.

— Les gardes l'ont arrêté ?

— Non. D'ailleurs, il a manqué sa cible, le grand cerf est sauf !

— Donc on ne peut rien lui reprocher pour cette fois ?

— Non, mais il y a autre chose, monsieur Botmel. Vous avez entendu parler de la disparition des garde-chasse, voici deux ans ?

— Bien sûr ! Ça a mis tout le pays en émoi. D'autant qu'un d'entre eux habitait ici, à Caurel.

— Jean-Louis Devet.

— Exactement.

— Vous le connaissiez ?

— Forcément, à l'époque j'étais encore secrétaire de mairie, je connaissais tout le monde.

— Comment ce Devet était-il perçu par la population ?

— Il n'était guère apprécié, dit Botmel.

— Parce qu'il faisait trop bien son service ?

— Pas seulement. C'était un type rigide, sans souplesse, cassant, peu liant, peu sympathique.

Mary ironisa :

— Ben dites donc, le voilà habillé pour l'hiver !

— Là où il est, et qu'il y reste, ça ne peut plus lui faire ni chaud ni froid.

— Parce que vous pensez que...

— Qu'il est mort ? compléta Botmel sans manifester la moindre émotion, évidemment ! S'il n'était pas mort, il aurait bien trouvé le moyen de revenir emm... le monde.

— À ce point-là ?

— À ce point-là, oui. Tenez, je me souviens de la fois où il a voulu faire saisir la voiture d'un habitant de la commune qui avait écrasé un lapin et qui l'avait ramassé. Devet avait qualifié ce délit – car pour lui c'était un délit – de chasse en temps prohibé avec une arme prohibée. L'arme, pour lui, c'était la voiture ! L'homme qui avait commis cette infraction – sans doute eût-il mieux valu qu'il laisse le cadavre du lapin se faire broyer sur la route – était un jeune père de famille qui avait besoin de sa voiture pour aller travailler. Je suis donc intervenu pour plaider sa cause et j'ai eu mille misères à faire entendre raison à ce maudit Devet ! Il a d'ailleurs fallu que le maire lui-même m'appuie et, avec le soutien du député, ils ont réussi à classer l'affaire. Mais il a fallu que ce soit le supérieur de Devet qui la prenne, cette décision. Devet lui-même n'en démordait pas.

— C'est Robert Lemoine qui l'a remplacé ?

— Oui.

— Il m'a paru beaucoup plus souple, observa Mary.

Botmel acquiesça :

— C'est le jour et la nuit !

La formule lui arracha un petit rire :

— C'est le cas de le dire.

Et, devant l'air surpris de Mary, il précisa :

— Lemoine opère de jour, Devet, lui, c'était la nuit.

— C'était sûrement plus efficace, reconnut Mary, mais également bien plus dangereux.

— Les faits l'ont prouvé, dit Botmel.

— Vous n'avez pas le sentiment que Devet a été regretté ?

— Que non ! Il n'y a pas de doute à ce propos.

— Et son adjoint ?

— Pelem ?

— Roger Pelem, oui.

— Il était plus jeune, beaucoup moins à cheval sur le règlement, beaucoup plus sympathique aussi.

— Que pensez-vous qu'il leur est arrivé ?

Monsieur Botmel eut un mouvement d'épaule qui exprimait son ignorance.

— Ils auront surpris des braconniers de gros gibier sur le fait et ils se seront fait descendre.

— Vous pensez vraiment que ces braconniers puissent aller jusqu'à tirer sur des gardes ?

— Ça ne serait pas la première fois. Tenez, en 1996, dans le Var, deux gardes ont été froidement assassinés ! Et il y en a eu d'autres encore.

— Oui, mais là, ils ont disparu. Plus une trace... On ne disparaît pas comme ça, tout de même !

— Oh que si ! Pendant la guerre, il ne faisait pas bon s'aventurer dans nos bois. Surtout pour ceux qui portaient l'uniforme vert-de-gris. Il y en a quelques-uns qui se sont évanouis dans la nature, dont on n'a jamais retrouvé le corps.

— Par contre, on a retrouvé leurs armes, dit Mary. Le grand cerf a été tiré par un Mauser, une arme allemande qui, selon les gardes, daterait de la dernière guerre.

— C'est bien possible. La Résistance avait des caches dans les bois, je ne suis pas sûr que toutes les armes datant de cette époque aient été rendues aux autorités.

— Les gardes sont à peu près certains que, derrière ce Mauser, il y avait Frank Gaudu.

— Ce n'est pas impossible, dit prudemment monsieur Botmel.

Cependant, si ça avait été Gaudu, à l'heure qu'il est votre grand cerf serait mort. Frank passe pour être un excellent tireur...

— Oui, mais Gaudu était blessé, fit remarquer Mary. Il s'était récemment déboîté l'épaule (elle ne lui raconta pas dans quelles circonstances) et ça l'a probablement gêné au moment d'épauler son arme.

Monsieur Botmel prit un air entendu :

— Vous m'en direz tant !

— D'ailleurs, après le coup de feu, j'ai entendu un véritable concert de sifflets dans les bois. J'en ai déduit que les frères Legroin devaient être de la partie.

— Parce que vous avez assisté à cette scène ?

— J'ai surtout entendu ce qui se passait. Il y avait de la brume sur la surface de l'eau et je n'ai fait qu'apercevoir la flamme du coup de feu. Ça s'est passé juste en face du *motel des Forges*.

— Ah... fit Botmel.

— Est-ce que vous pensez que Gaudu aurait pu être impliqué dans la disparition des gardes ?

L'ancien instituteur parut soudain fort embarrassé :

— C'est l'hypothèse sur laquelle les gendarmes ont travaillé, reconnut-il. Maintenant, ils n'ont jamais été en mesure d'apporter quelque preuve que ce soit.

— Y a-t-il d'autres bandes organisées qui braconnent autour du lac ?

— Ça se peut...

Le vieil instituteur souleva à nouveau ses épaules :

— On dit tant de choses... Mais il ne suffit pas de dire, il faut encore prouver. Cependant, ça m'étonnerait, Gaudu et ses frères ne sont pas hommes à laisser des étrangers empiéter sur leur territoire.

— Eh oui, apporter des preuves, reconnut Mary, c'est bien là toute la difficulté de l'exercice ! Je suppose que vous connaissiez bien la veuve de Devet ?

— Maryvonne ? bien sûr ! Une jeune femme charmante...

— Jeune ?

— Oui, pourquoi ?

— Son mari avait 45 ans...

— Et elle dix de moins.

Il sourit en regardant Mary :

— Je sais bien que pour une jeune fille comme vous, une femme de 35 ans est bonne à mettre au rancart, mais pour un vieux homme comme moi c'est une jeunesse !

— La jeune fille vous remercie, dit Mary en riant de bon cœur.

Botmel se rendit soudain compte que le mot qu'il avait employé aurait pu vexer sa visiteuse.

Il mit sa main devant sa bouche et bredouilla :

— Ne... Ne le prenez pas en mauvaise part !

— Laissez tomber, monsieur Botmel, laissez tomber ! Jeune fille c'est joli, et c'est plutôt flatteur. Mais dites-moi, la disparition de son mari a dû éprouver cette dame.

— L'embarrasser, surtout, mademoiselle.

— Comment ça, l'embarrasser ?

— Eh bien oui. Devet n'est pas officiellement mort. Il a disparu, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

— Vous voulez parler du point de vue succession ?

— Exactement. Maryvonne ne voulait plus rester seule dans cette maison. Elle ne pouvait pourtant pas la vendre... J'ai essayé de débrouiller la situation mais ce n'était pas facile. Finalement le nouveau secrétaire de mairie a dû trouver une solution. La maison vient d'être vendue.

— Et madame Devet ?

— Elle habite désormais Pontivy. C'est plus près de son travail, et puis je crois qu'elle n'avait pas de bons souvenirs de sa vie dans cette maison. Elle travaillait tout le jour à l'hôpital, et son mari sortait en patrouille presque toutes les nuits.

Le vieux instituteur se pencha vers Mary :

— Et puis, de vous à moi, Devet était un sale type. Cette pauvre Maryvonne était maltraitée.

— Vous voulez dire qu'il la frappait ?

Botmel hocha la tête affirmativement, sans répondre.

— Donc, finalement elle a dû être soulagée d'en être débarrassée ?

— Mais elle n'en était pas débarrassée, je vous le répète, Devet n'était que disparu. À tout instant elle pouvait s'attendre à le voir réparaître. En a-t-elle vécu des cauchemars dans cette maison vide !

— Je vois, dit Mary. Au fait, je voulais aussi vous parler d'un autre

de vos anciens élèves, Jean-Pierre Le Quillio.

Monsieur Botmel leva les bras avec accablement :

— Décidément, vous choisissez toujours les meilleurs !

— Je ne choisis pas, dit Mary, ils apparaissent comme ça au fil de mes recherches. Ce Le Quillio...

— Ce Le Quillio est un pauvre bougre.

Mary abonda dans son sens :

— Pour tout vous dire, il m'a fait pitié...

L'instituteur hocha la tête :

— Il y a bien de quoi ! Jean-Pierre Le Quillio, qui n'a jamais connu son père, a également perdu sa mère de bonne heure. La DDASS l'a placé dans une ferme.

— Chez les Kerné, compléta Mary.

— Oui. Ce couple de paysans voyait en cet orphelin d'abord une source de revenus puisqu'ils étaient défrayés par la DDASS, et ensuite une main-d'œuvre gratuite.

— Et sa scolarité ?

— Chaotique, dirais-je. Jean-Pierre n'était pas très doué pour les études et en plus, l'école finie, il lui était impossible de faire un devoir ou d'apprendre une leçon. Dès qu'il rentrait à la ferme, de dures tâches l'attendaient.

Il soupira :

— J'ai tout de même réussi à lui apprendre à lire, à écrire et à compter. Quand le vieux Kerné est mort, Le Quillio est resté définitivement à la ferme.

— C'est ce qu'il m'a dit, fit Mary. Et ensuite, quand la vieille dame – la mère, comme il dit – a disparu à son tour, il s'est fait embaucher par Pusquellec comme commis d'élevage. Monsieur le comte, dans sa grande bonté, le loge dans un baraquement de chantier, ce qui lui a valu le surnom d'Algéco. Ainsi Pusquellec peut l'avoir sous la main, taillable et corvéable à merci, à toute heure du jour et de la nuit.

— Pauvre bougre ! dit monsieur Botmel. Ah, il y en a qui ne sont pas vernis !

— Il semble se raccrocher à Frankie Gaudu comme au grand frère qu'il n'a pas eu.

— C'est un peu ça, reconnut Botmel. Frankie, et surtout les gnomes, comme vous dites, qui complètent la fratrie. Je crois bien qu'il les

considère comme sa vraie famille. Quant à la mère Legroin, elle l'accueille bien volontiers.

— Que pouvez-vous me dire de cette femme ?

L'instituteur réfléchit :

— Que voulez-vous que j'en dise ?

— Je ne sais pas, vous la connaissez mieux que moi et elle m'intrigue, voyez-vous.

— C'est un personnage complexe, dit le vieil instituteur. Elle a un cœur gros comme ça.

Il montrait ses deux poings assemblés collés l'un à l'autre.

— Mais quand on touche à ses rejetons, c'est une tigresse.

Mary hocha la tête :

— J'ai pu m'en apercevoir !

C'était la première fois qu'elle entendait un témoignage un tant soit peu positif sur Janine Legroin.

Et elle raconta à l'instituteur l'expédition peu glorieuse des gendarmes à *Kerlouet* et leur repli stratégique et précipité devant la bordée de pierres qui les avait accueillis.

— Je vois d'ici mon Leboeuf, fit Botmel en riant, la fumée devait lui sortir par les naseaux !

Elle rit à son tour :

— Comme vous le connaissez bien !

Il demanda :

— Et les gendarmes ? Quelle suite vont-ils donner à cette corrida ?

— Je n'en sais rien, dit Mary, mais je pense qu'ils ne sont pas pressés de retourner s'y frotter. Ils sont forts, les nabots ! Ils ont réussi à endommager deux véhicules de la gendarmerie sans que l'on voie un seul d'entre eux lancer une pierre.

— Ce ne sont même pas des primaires, assura l'instituteur, ce sont des primitifs, de redoutables primitifs. Cependant, ils détiennent une forme d'intelligence d'autant plus redoutable qu'elle n'épouse aucun des schémas d'un cerveau dit normal. Comme tous les primitifs, ils connaissent les moindres recoins de leur territoire. Ils seront toujours là où vous ne les attendez pas et leurs réactions sont toujours surprenantes... Quant à leur méthode de communication on devrait l'enseigner à l'école de guerre car je ne connais pas un bureau du chiffre qui pourrait en venir à bout.

— Pour l’enseigner, il faudrait d’abord connaître leurs codes. Dites-moi, monsieur Botmel, qui a bien pu leur apprendre à communiquer de cette manière ?

— Ce n’est pas moi, dit l’instituteur en riant. Moi, j’en suis toujours resté à la méthode Boscher.

Mary sourit : « Elle a fait ses preuves en effet ».

Botmel rit de nouveau :

— Pas sur les Legroin, en tout cas !

Elle redevint grave :

— Tout comme moi, vous avez votre petite idée, monsieur Botmel.

L’instituteur éluda :

— Nous avons tous nos petites idées et certains rapprochements semblent si évidents...

Mary compléta :

— Tellement évidents que vous préférez ne pas en parler.

— Je ne peux parler que de ce dont je suis sûr, mademoiselle.

— Bien entendu...

Mary se leva :

— J’ai assez abusé de votre temps, monsieur Botmel, je vous remercie.

— Revenez quand vous voudrez, dit le vieil instituteur, les distractions sont rares, votre visite me changera agréablement des âneries de la télévision.

Chapitre XXXVII

La nuit tombait lorsque Mary regagna le *motel des Forges*. Lilian avait ouvert son ordinateur posé sur la table du motel, et il travaillait sur les plans du domaine, tandis que, par-dessus son épaule, Olivier Lanveaux s'émerveillait de voir son rêve prendre corps, virtuellement, sur le petit écran. Mary rejoignit Claire dans la cuisine où – à son habitude – Joseph Poher lapait sa soupe avec des bruits peu ragoûtants.

Claire manifesta son plaisir de voir Mary arriver en l'embrassant chaleureusement :

— Alors, la journée a été fructueuse ?

— Bof, soupira Mary, pas tellement. Nous avons arrêté Frank Gaudu...

— Ce n'est pas trop tôt ! fit Claire. Vous avez enfin trouvé un motif ?

— Nous voulions simplement entendre son témoignage, nous lui avons laissé une convocation à laquelle il ne s'était pas rendu, il a bien fallu le contraindre par corps, comme on dit chez nous.

— Ça n'a pas été trop...

— Difficile ? demanda Mary. Non. D'ailleurs Gaudu était blessé, il aurait été bien incapable de fuir.

Dans le dos de Mary, Joseph Poher avait cessé de laper. Au mur il y avait un miroir dans lequel Mary le voyait qui la regardait attentivement, ses yeux noirs brillant au travers de la broussaille de ses sourcils. Claire Aubenard, qui ne s'était aperçue de rien, poursuivait la conversation :

— Ah bon, il s'est blessé ?

— Oui, mais rien de grave.

— Il est toujours à la gendarmerie ?

— Non. Dès qu'il a signé sa déposition, il s'en est retourné librement.

Elle vit, dans le miroir, Joseph Poher replier son couteau et le mettre en poche. Sans mot dire, il ouvrit la porte qui donnait sur la cour et s'enfonça dans la nuit, son chien sur les talons.

Mary attendit que Poher s'éloigne, puis elle ouvrit doucement la porte qu'il avait refermée et fit signe à Claire de venir la rejoindre. Elle éteignit la lumière de la cuisine à la grande stupéfaction de son hôtesse.

— Que faites-vous ?

Mary posa son index sur ses lèvres.

— Chutt ! Regardez...

Comme les autres jours, arrivé près de sa maison, le bonhomme se déboutonna en lisière du bois et, après avoir jeté derrière lui un regard soupçonneux, on l'entendit siffler.

— Eh bien ! dit Claire, n'a-t-il pas le droit de faire pipi avant d'aller chez lui, ce pauvre homme ?

— Que si, dit Mary. Mais écoutez donc...

Un autre sifflement sortait du bois et, pendant quelques instants, la paix du soir ne fut troublée que par cet échange de trilles bizarres. Puis Joseph Poher se reboutonna et rentra chez lui. Quelques instants plus tard une pétarade assourdie se fit entendre.

— Voilà... dit Mary.

— Voilà quoi ?

Claire Aubenard regardait Mary comme si elle avait perdu la raison.

— À *Kerlouet* ils n'ont peut-être pas le téléphone, mais ils sauront dans le détail, et avant tout le monde, ce qui s'est dit au motel ce soir.

Elle ferma la porte, ralluma la lumière et s'assit sur une chaise :

— Voyez-vous, Claire, vous m'aviez dit un jour que, lorsque vous portiez plainte à la gendarmerie, les menaces redoublaient. Comme vous, j'en avais déduit qu'il y avait une taupe chez les gendarmes et je m'en suis même ouverte à l'adjudant-chef Hanson qui, comme je m'y attendais, a repoussé cette éventualité avec vigueur et indignation. En fait, la taupe n'était pas à la gendarmerie, elle était ici.

— Ici ? se récria Claire. Mais ça ne se peut pas ! Il n'y a qu'Olivier et moi...

— Et Poher, compléta Mary.

Claire en resta un instant interdite :

— Vous pensez que ce serait Joseph ?

— Je fais plus que le penser, ma chère amie. Je suis en mesure de le prouver.

— Mais Joseph ne parle pas !

— Non, il siffle !

Claire allait de stupéfaction en stupéfaction. Une nouvelle fois, elle en resta sans voix.

— Vous l’avez entendu, dit Mary. Mine de rien, il a écouté ce que je disais et il est sorti aussitôt. Là il s’est mis face au bois et vous l’avez entendu siffler.

— Oui...

— Et un autre sifflet lui a répondu.

Claire ne répondit pas. Le front plissé, elle réfléchissait.

— Et ne me dites pas, poursuivit Mary, qu’il n’y avait qu’un sifflet. Vous avez l’oreille assez musicienne pour savoir qu’il y avait deux instruments dans l’orchestre. En fait, il s’agissait d’une véritable conversation entre Poher et son interlocuteur qui était dans le bois.

— Vous savez qui c’est ?

— Un des gnomes, évidemment ! assura Mary. Qui d’autre qu’eux s’exprime en sifflant ? D’ailleurs, vous avez entendu, juste après que Poher soit rentré chez lui, une moto a démarré. C’était le télégraphiste qui portait les nouvelles à la ferme !

Claire resta un instant songeuse, avant de s’indigner :

— Mais pourquoi ? Nous avons toujours été gentils avec ce pauvre homme.

— Il y a probablement une raison que je ne tarderai pas à découvrir, assura Mary. En attendant, bouche cousue !

Son indignation monta d’un ton :

— Comment, vous pensez que nous allons garder ce sale type ?

— Tout doux, dit Mary, ne nous emballons pas ! Avant de traiter Joseph Poher de sale type, il faudrait savoir ce qui le motive.

— Ce qui le motive... On ne trahit pas les gens comme ça !

Claire était carrément remontée.

— Quand Olivier va apprendre ça, il va le foutre à la porte sans ménagements !

Sous le coup de l’indignation, elle se laissait aller à des écarts de langage.

À ce moment, la tête d’Olivier apparut dans l’embrasure de la porte. Il entra, suivi de Lilian.

— On parle de moi ici ?

— Olivier, figure-toi que...

— Chut ! fit Mary si impérieusement que Claire s'arrêta au milieu de sa phrase.

Et, comme Olivier et Claire la regardaient sans comprendre, elle proposa à Olivier :

— Je crois qu'il vaudrait mieux que ce soit moi qui présente la situation. Car elle est un peu complexe, cette situation. Je crois qu'il serait préférable qu'on reprenne les choses à la base. Je suggère donc qu'on passe à côté, qu'on se serve un petit apéritif, et ensuite je vous dirai ce que j'ai découvert.

Claire eut un mouvement d'impuissance et accepta :

— Si vous voulez...

— C'est une bonne idée, fit Olivier en bâillant.

De tout ce qui précédait, il semblait n'avoir retenu que le mot « apéritif ».

— Un petit bourgeois, ça vous irait ?

Comme tout le monde opinait, il sortit une bouteille du meuble qui lui servait de cave et la déboucha. Pendant ce temps, Mary armée d'un couteau bien affûté découpait un saucisson sec en fines rondelles. Puis on s'installa devant le feu.

Olivier fit le service et se carra dans son fauteuil.

— Santé !

Il leva son verre, but une gorgée et parut satisfait :

— Pas mauvais du tout, ce petit pinard.

Puis il revint vers Mary :

— Eh bien, ma chère, qu'avez-vous donc de si important à nous raconter ?

Il avait repris son ton le plus mondain.

— L'autre soir, dit-elle, j'ai dit, devant Joseph Poher, qu'une camionnette de la gendarmerie allait être stationnée devant *Le Saloon* et que j'y prendrai la garde pour photographier tous les gens qui y entreraient et en sortiraient. Vous vous en souvenez ?

— Oui, dit Olivier tandis que les autres hochaient la tête.

— Dès qu'il a entendu ça, Joseph Poher est sorti pour rentrer chez lui. Je l'ai suivi discrètement, et, avant de pousser sa porte, il s'est arrêté devant le bois pour satisfaire un besoin naturel. Rien d'anormal me direz-vous, il le fait tous les soirs. Mais là où ça se corse, c'est qu'il

s'est mis à siffler bizarrement comme il sait le faire et que, dans le bois, un autre sifflet lui a répondu. Ceci a duré quelques instants, puis Poher est rentré chez lui. Alors j'ai entendu une moto démarrer dans le bois. Et le lendemain... Le lendemain, la voiture de gendarmerie était criblée de quatre balles de 22 long rifle tirées juste derrière la tête de la personne censée se trouver au volant. Ça ne vous dit rien ?

Lilian fut le premier à réagir :

— Tu penses que ça aurait une corrélation avec cette séance de sifflements ?

— Et comment que ça en a une, de corrélation, comme tu dis ! Voyez-vous, lorsque Claire m'a dit que chaque fois qu'elle portait plainte à la gendarmerie les persécutions suivaient immédiatement cette plainte, j'ai d'abord imaginé que l'un des gendarmes renseignait son persécuteur. J'ai même soupçonné le chef Lebœuf, qui est originaire du pays, d'être la taupe. Or, le chef Lebœuf, s'il n'est pas le Phénix de la gendarmerie nationale, est un type parfaitement intègre et incapable d'un tel comportement. Donc, si les fuites ne provenaient pas de la gendarmerie, elles provenaient obligatoirement d'ici. Il n'y avait donc plus que deux suspects, Olivier ou Joseph Poher. Évidemment, ça ne pouvait pas être Olivier, restait donc le père Poher. Je ne voyais cependant pas comment il aurait pu transmettre ces renseignements. C'est Claire qui m'a mis la puce à l'oreille en me parlant de Poher et de son chien « qui lui obéit au sifflet, exactement comme s'il lui parlait ».

Elle sourit :

— Je vous cite, Claire. J'ai donc tendu un piège à Poher en parlant devant lui de cette camionnette placée devant *Le Saloon*. Il est tombé dedans à pieds joints. Et ce soir, nous venons d'avoir la confirmation que tout ce qui se dit dans cette maison est transmis par Poher aux habitants de *Kerlouet*, et en particulier au sieur Gaudu dont il est établi maintenant qu'il est bien l'auteur de ces coups de téléphone anonymes.

— Mais avec qui correspond-il par ce moyen ? demanda Lilian.

Mary répondit par une autre question :

— Je l'ai dit à Claire. Qui, dans la région, communique en sifflant ?

Et comme personne ne répondait, elle précisa :

— La famille Legroin, les gnomes...

— Le salaud, gronda Olivier, le vieux salaud, quand je pense à tout ce que j'ai fait pour lui ! Mais je vais te le virer à coups de pied dans le cul !

Il était vraiment très en colère.

— Si vous voulez m'en croire, mon cher Olivier, vous n'en ferez rien !

— Comment, je n'en ferai rien, je suis tout de même ici chez moi et je ne vois pas qui pourrait m'empêcher de...

Mary le coupa :

— Le bon sens, Olivier, le simple bon sens !

Elle reprit sur le ton ironique :

— Sur un coup de sang vous n'allez tout de même pas vous priver de l'aide d'un si bon maçon.

Elle ne dit pas à voix haute ce qu'elle pensait tout bas : « Surtout que vous le payez trois francs six sous ! » Ce n'était pas la peine d'ajouter de l'huile sur le feu.

— Et il faudrait que je continue à lui faire bonne figure ? grommela Olivier.

— Et comment, dit Mary. N'oubliez pas qu'il vous a sauvé...

— Comment ça, sauvé ?

— Vous ne vous souvenez pas ? Le soir de notre arrivée... N'est-ce pas lui qui est allé vous sortir du poulailler où on vous avait enfermé ?

Le rappel de cet épisode peu glorieux fit monter le rouge aux pommettes d'Olivier. Mary insista :

— D'ailleurs, vous ne nous avez jamais raconté ce qui s'était passé ce jour-là. Maintenant qu'on met tout sur la table, vous pourriez peut-être nous en dire un peu plus long à ce propos ?

— Pourquoi pas ? fit Olivier, embarrassé. Voilà, j'avais entendu siffler bizarrement dans le bois et je suis allé voir ce qui se passait. Je n'ai rien vu, mais je me suis retrouvé avec un sac sur la tête, ceinturé par trois ou quatre paires de bras et embarqué dans une voiture qui m'a emmené je ne sais où. Et puis j'ai été jeté dans une sorte de cul de basse-fosse dans laquelle se ramassent toutes les déjections d'un poulailler. Évidemment, je ne savais pas où j'étais, mais à la nuit tombée on m'a remis le sac sur la tête et on m'a lâché dans les bois. Là j'ai retrouvé Joseph qui me cherchait et qui m'a ramené à la maison.

— Vous n'avez pas été maltraité ?

— Si ça, ce n'est pas être maltraité ! s'indigna-t-il.

— D'accord, d'accord ! dit Mary. La question était mal formulée. Est-ce qu'on vous a frappé ?

— Non.

— Et vous n'avez vu personne ?

— Non !

Décidément, pensa Mary, les gnomes avaient un talent tout particulier pour se rendre invisibles.

— Et la voiture...

— Quelle voiture ?

— Celle qui vous a transporté...

— Je vous ai dit que j'avais un sac sur la tête, une saloperie de sac de jute qui avait dû contenir des patates pourries ! J'ai failli crever asphyxié !

— Et malgré tout vous n'avez pas voulu porter plainte !

— Porter plainte ? Contre qui ?

— Mais contre X. Ça se fait, vous savez !

Olivier Lanveaux eut une mimique exaspérée :

— De quoi aurais-je eu l'air ? Tout le monde aurait rigolé dans mon dos ! Et puis, je vous l'ai dit, je n'avais vu personne !

Mary le sentait à cran, elle devinait qu'il regrettait d'avoir reparlé de cette histoire. Il jeta avec rancœur :

— Déjà qu'avec ces fichus coups de téléphone les gendarmes ne sont pas particulièrement performants...

— Ne médisez pas des gendarmes, Olivier, ces coups de téléphone ont cessé !

— Grâce à vous, pas grâce à eux !

— Tss... fit-elle, ils m'ont quand même donné un sacré coup de main. Sans les gendarmes, je ne sais pas si je serais arrivée à un tel résultat. Quant à Poher...

Elle se tut un instant et ajouta :

— Pour cette séquestration, je vois à peu près comment ça a pu se passer... Gaudu, car, n'en doutez pas, c'est lui qui est derrière toute cette affaire, a décidé, après les coups de fil d'intimidation et pour vous faire quitter *Les Forges*, de passer à la vitesse supérieure. Avec l'aide des gnomes il vous a attiré dans un guet-apens, saisi dans le bois et enfermé dans un poulailler, je pense même savoir lequel, afin de vous faire peur. Pour eux, ce n'était qu'une grosse blague, mais pour qui connaît la loi cette grosse blague a un nom : enlèvement et séquestration. Aux Assises, car c'est aux Assises que ça se juge, ça se

paye au prix fort : vingt ans de réclusion. Joseph, averti par les gnomes et par le moyen que l'on connaît, a compris que Frankie était allé trop loin. Il vous a donc fait libérer et vous a ramené à la maison en espérant que vous ne porteriez pas plainte. Si j'avais été dans votre cas, Olivier, et rien que pour avoir été libéré de ce lieu dégoûtant, j'aurais de l'indulgence pour Joseph. Mais il y a autre chose...

Les trois autres la regardaient avec attention, en oubliant même de se servir en rondelles de saucisson.

— Autre chose, et d'une autre importance, Olivier, maintenant que vous connaissez le secret de Poher, c'est que vous allez pouvoir intoxiquer l'adversaire.

— Comment ça ? demanda Olivier.

Mary le gourmanda :

— Mais enfin, réfléchissez ! Vous allez pouvoir passer toutes les informations qui vous arrangent à Gaudu sans qu'il n'en sache rien, et ça, mon ami, ça vaut de l'or !

— C'est de la manipulation ! s'indigna Olivier.

Mary approuva :

— Parfaitement !

— Je n'approuve pas ces méthodes !

Elle tapa du poing sur la table, à la grande stupéfaction de ses interlocuteurs et martela d'une voix ferme :

— Et moi, ce que je réproouve, c'est la violence, l'intimidation, l'enlèvement, la séquestration, l'humiliation, le meurtre... Et s'il faut, pour faire cesser tout ça, intoxiquer l'adversaire, ça ne m'empêchera pas de dormir.

— Le meurtre ? De quoi parlez-vous ?

— De ces deux garde-chasse qui ont disparu. Vous les avez déjà oubliés ?

— Ils ont disparu, dit Olivier avec la plus parfaite mauvaise foi. Mais qui vous dit qu'ils sont morts ?

— Et qui vous dit qu'ils sont vivants ? répliqua-t-elle du tac au tac.

Olivier se faisait l'avocat du diable :

— Dans ce pays, il y a tous les ans des centaines de personnes qui disparaissent sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues. J'ai lu ça dans je ne sais quel journal.

— Exact, dit Mary. Il y a par an environ 45 000 disparitions en

France, dont 34 000 par fugues.

— Eh bien, triompha Olivier à l'énoncé de ces chiffres effarants, pourquoi Devet, qui ne s'entendait pas avec sa femme, qui était détesté par tous les gens de la région, qu'ils soient chasseurs ou pas, n'aurait-il pas envisagé de changer d'air ? Ça n'en aurait fait qu'un de plus !

— Tiens donc ! Et il serait parti en abandonnant sa femme, sa maison, son poste, ces bois qui étaient devenus son domaine, qui semblaient être toute sa vie, au point qu'il y passait ses nuits... Vous rigolez !

— Son domaine, les bois ? C'est vite dit ! Ces bois sont le domaine non pas de Pusquellec, qui en possède une bonne partie, non pas des Domaines qui ont le reste, mais des frères Legroin, de Frank Gaudu et de sa bande. Tout ce qu'il pouvait arrêter ce connard de Devet, c'étaient des écraseurs de lapins. Pour le reste...

Il eut un geste du bras qui indiquait que le reste et rien c'était kif-kif bourricot.

— Au moins avait-il du courage, dit Mary. Partir patrouiller en pleine nuit dans les bois, je ne l'aurais pas fait !

Après un silence elle ajouta :

— Et vous non plus !

— Pff ! fit Olivier, je ne suis pas garde-chasse, moi, pourquoi voudriez-vous que j'aille patrouiller dans les bois la nuit ?

— Je n'y vois aucune raison en effet, concéda-t-elle. Mais, en admettant que votre hypothèse soit bonne, en admettant que Devet, pour les raisons que vous avez exposées plus quelques autres, ait résolu de disparaître, qu'est devenu le garde Roger Pelem, avec lequel il est parti en patrouille cette nuit-là ? Il se serait, lui aussi évanoui dans la nature ? Avouez que la coïncidence serait forte !

— On en a connu d'autres, de coïncidences, insista Olivier qui ne voulait pas désarmer.

Claire vint au secours de Mary :

— Ce n'est pas possible, Olivier. Mary a raison. Ces deux gardes sont morts !

Olivier restait sous le coup de sa rancœur ; il était vexé d'avoir été dupe de ce Joseph Poher qu'il avait toujours tenu pour un rustre et qui s'était joué de lui.

L'homme de théâtre n'avait pas discerné, sous la vêtue de l'homme des bois, un comédien remarquable qui l'avait complètement roulé

dans la farine.

— Tant qu'on n'a pas retrouvé leurs corps, maugréa-t-il, ils sont vivants au regard de la loi.

Mary aurait pu lui faire remarquer que ce n'était pas tout à fait vrai, mais les procédures étaient si complexes en cette matière qu'elle s'abstint d'intervenir.

Olivier finit son verre de vin et refit les pleins d'autorité.

— Finalement, dit-il, tout le monde manipule tout le monde, non ?

— Plus ou moins, concéda Mary.

— Tenez, dit-il en montrant Mary de l'index : vous-même, vous êtes manipulée...

— Par qui ? demanda-t-elle.

— Mais par les gendarmes ! Ils vous lancent sur la piste de deux types qui n'ont pas fait surface depuis deux ans, alors qu'eux n'ont rien trouvé ! C'est tout bénéfice pour eux, si vous faites aboutir l'enquête, ils en tireront gloire, si vous ne trouvez rien...

— Ça me retombera sur le nez, compléta-t-elle.

— Voilà, vous avez compris, triompha-t-il.

Elle remit gentiment les choses à leur place :

— Depuis longtemps, mon cher Olivier. J'ai compris ça depuis longtemps ! Exactement depuis le jour de ma rencontre avec le commandant Durand.

— Ah, fit-il décontenancé.

Elle le regarda en riant :

— *Timeo Danaos et dona ferentes...*

Tous les trois maintenant la regardaient comme si elle délirait. Olivier demanda :

— D'où sortez-vous cette citation ? De vos humanités ?

Elle rit de plus belle :

— Non, de la lecture d'Astérix...

— D'Astérix ?

— De l'Antiquité, si vous préférez. Vous avez sûrement entendu parler du cheval de Troie ?

— Le cheval de Troie ?

— Oui, cette gigantesque construction de bois, évoquant un cheval,

abandonnée sous les murailles de Troie par des Grecs incapables de réduire la place... Vous souvenez-vous de ce qui se passa ensuite ?

— Oui, dit Lilian, les Troyens firent entrer ce cheval dans la ville et, à la nuit tombée, des guerriers grecs qui s'y étaient dissimulés massacrèrent la garnison et livrèrent la ville aux assaillants qui avaient fait une fausse sortie.

— Voilà, dit Mary satisfaite, et ils entrèrent le cheval contre l'avis d'un sage, Laocoon, qui prononça cette phrase historique.

— Traduction ? demanda Olivier.

— Ça veut dire « je me méfie des Grecs, même quand ils offrent des présents ».

Le visage d'Olivier Lanveaux exprimait la plus totale incompréhension.

— Et que viennent faire les Grecs là-dedans ?

— Rien. J'adapte le dicton à ma situation présente : je me méfie des gendarmes, surtout quand ils sont très gentils avec moi.

Comme ses trois interlocuteurs interdits restaient silencieux, elle les regarda tour à tour et demanda :

— Et maintenant, mon cher Olivier, qui manipule qui, selon vous ?

Chapitre XXXVIII

Le commandant Durand continuait pourtant à être très gentil avec Mary Lester. Très très gentil, mais un tantinet goguenard.

Il était venu faire une visite impromptue – mais peut-être pas si impromptue que ça après tout – à la gendarmerie de Gouarec, probablement pour voir comment se comportait le phénomène Lester avec l'os qu'il lui avait donné à ronger. Faut-il le dire, il n'était pas peu fier de son stratagème.

Lorsque Mary arriva, le commandant Durand se trouvait avec Lebœuf et l'adjudant-chef Hanson dans le bureau de ce dernier. Il interpella Mary avec une cordialité forcée :

— Eh bien, capitaine, vous n'avez pas encore retrouvé nos deux disparus ?

— Heureusement, commandant, dit-elle en entrant dans son jeu.

Il ne s'était pas attendu à cette réponse qui le prenait au dépourvu.

— Heureusement ? Pourquoi heureusement ?

Mary, elle, était très à l'aise, à l'inverse de l'adjudant-chef qu'on sentait dans ses petits souliers et surtout de Lebœuf que la présence du commandant rendait fébrile et qui tâchait de se faire tout petit dans son coin.

Elle répondit en souriant :

— Parce que si, en quarante-huit heures, j'avais résolu un mystère sur lequel vos services se cassent les dents depuis deux ans, ce serait inquiétant.

— Inquiétant dites-vous ? Mais nous en serions ravis ! N'est-ce pas, messieurs ?

Les deux gendarmes n'arboraient pas précisément la tête de gens ravis. Mary précisa :

— Si tel était le cas, vous passeriez, avec quelque raison, pour des incapables et les médias ne manqueraient pas de vous tailler des croupières. J'imagine déjà le titre qu'en ferait le *Canard Enchaîné*...

Le commandant Durand ne devait pas aimer entendre parler de ce volatile mal embouché. Son front se plissa, son ton se fit plus sec.

— Donc, rien de nouveau ?

— Hélas, commandant ! Vous en auriez été le premier informé. Nous avons tout de même obtenu un résultat appréciable : l'identification du corbeau qui persécutait madame Aubenard.

Cet oiseau de malheur inquiétait moins le commandant Durand que le palmipède évoqué précédemment. Il redevint goguenard :

— Vous avez abattu le corbeau ? C'est bien, ça !

Elle sentit toute l'ironie du propos mais ne la releva pas.

— Surtout pour madame Aubenard, oui. Croyez bien qu'elle apprécie de n'être plus importunée par ces menaces téléphoniques. Pour le reste, j'explore d'autres pistes.

Le commandant Durand s'étonna :

— D'autres pistes ?

— Oui, je voudrais interroger madame Devet.

Durand s'étonna :

— La veuve du garde ?

— Elle-même.

— Mais pourquoi ?

— Parce que personne ne l'a fait.

Le commandant Durand regarda l'adjudant-chef qui, jusque-là, n'avait pas pipé mot. Hanson n'en lâcha pas une broque de plus. Serrant les mâchoires, il se contenta de lever les yeux au ciel.

— Qu'espérez-vous trouver de ce côté ?

— Je ne sais pas, commandant. Tant que je n'ai pas rencontré cette dame, je ne peux pas me prononcer.

Durand se retourna d'un mouvement brusque vers le chef Leboeuf qui, sentant l'œil acéré de la hiérarchie se poser sur lui, rectifia instinctivement la position.

— Qu'en pensez-vous, Leboeuf ?

— De... De quoi, mon commandant ?

Le pauvre Leboeuf faisait irrésistiblement penser au cancre qui tâche de se faire oublier dans le fond de la classe mais que le maître interroge au débotté et qui se demande : « Pourquoi est-ce toujours sur moi que ça tombe ? »

— Vous étiez là lors de cette double disparition ?

— Affirmatif, mon commandant.

— Madame Devet n'aurait pas été interrogée ?

— Je ne sais pas mon commandant, l'adjudant-chef Boisson, qui commandait la brigade à cette époque ne m'en a pas parlé.

Il ajouta timidement :

— Je me souviens qu'on lui a demandé quand les deux hommes étaient partis... Elle nous a raconté sa soirée, avec l'arrivée de Pelem qui était en retard, ce qui a fait râler Devet.

— C'est tout ?

— Oui, puisque ensuite personne ne les a revus.

Le commandant Durand revint vers Mary :

— Vous voyez, elle ne pourrait pas ajouter grand chose... Lebœuf, pour l'adjudant-chef Boisson, la piste des braconniers semblait la plus plausible ?

— Il disait même qu'il n'y en avait pas d'autre, mon commandant.

— Ce qui sous-entend la piste du clan Gaudu / Legroin, dit Mary.

— Quand il y a braconnage, dit Lebœuf, on est bien obligés de penser à eux.

Mary demanda :

— Il n'y a pas d'autres équipes qui sévissent sur le secteur ?

Le chef Lebœuf hocha négativement la tête.

— Des équipes, non. Des cas isolés de paysans qui posent des collets, je ne dis pas, ça s'est toujours fait dans nos campagnes, mais pas des équipes organisées comme celle de Gaudu.

— On en revient toujours au même point, fit Mary dépitée. Il semble acquis que l'on connaisse les coupables, mais il n'y a pas la moindre preuve contre eux.

— Il n'y a surtout pas de corps, dit Durand. C'est essentiel le corps dans un crime, capitaine. Trouvez les corps et vous aurez fait un grand pas en avant.

Il serra la main aux deux gendarmes, puis à Mary et répéta :

— Trouvez les corps !

Puis il sortit en coup de vent et on entendit le moteur de sa voiture ronfler et le gravillon de la cour crisser sous ses pneus. Le commandant Durand était un conducteur énergique.

Il y eut un assez long silence, le temps que le bruit du moteur ait disparu, puis Mary s'exclama, dépitée :

— Il est bien bon, lui ! Qu'est-ce qu'il attend ? Que je prenne une pelle et que j'aille creuser dans les bois à la recherche de ses

macchabées ?

— Qu'allez-vous faire ? demanda l'adjudant-chef Hanson qui retenait un sourire en la voyant s'énerver.

— Et vous ? répliqua-t-elle plutôt rogue.

— Moi, j'ai d'autres chats à fouetter. La disparition des deux garde-chasse n'est qu'un des dossiers que j'ai sur mon bureau.

Manière de dire : « Vous, vous n'avez que celui-là ! »

Mary le regarda en hochant la tête d'un air de dire : « Bien reçu ! »

Puis elle quitta la gendarmerie sans mot dire.



Elle monta dans sa Twingo et fit route vers la *Maison de la Chasse* pour questionner les gardes. Coup de chance, c'était Adrien qui était de permanence. Le jeune garde qui avait retrouvé la balle dans le tronc du châtaignier l'accueillit avec un grand sourire.

— Vous êtes seul ? demanda-t-elle.

— Oui, les autres sont en patrouille avec le chef et c'est moi qui m'y colle pour répondre au téléphone.

Le ton de sa voix laissait entendre qu'il aurait préféré être ailleurs.

— Vous aimez mieux aller sur le terrain ?

— Oui. Mais on ne choisit pas, c'est à chacun son tour.

— Et avec le chef Devet, c'était aussi à chacun son tour ?

— En principe oui.

— Pourquoi en principe ?

— Parce que pour les patrouilles nocturnes, le chef Devet faisait presque toujours équipe avec Roger Pelem.

— Ah bon ? fit Mary, surprise. Pourquoi ?

Adrien eut une moue d'ignorance :

— Je n'en sais rien.

— Il avait plus confiance en Pelem qu'en vous ?

— Il ne nous l'a pas dit.

Après un temps d'hésitation il ajouta :

— Vous savez, avec le chef Devet, on ne discutait pas.

— On m’a dit, en effet, qu’il était assez raide.

Est-ce le mot « raide » qui fit venir un sourire aux lèvres du garde ?

— On peut le dire comme ça...

— Et Pelem, ça lui plaisait d’être, en quelque sorte, le chouchou du chef ?

— Le chouchou ? fit Adrien en ouvrant de grands yeux, si vous croyez que c’est une sinécure d’aller la nuit dans les bois au risque de se faire trouser la paillasse, vous vous trompez ! Non, ce n’était pas un cadeau que d’être invité à accompagner le chef Devet dans ses sorties nocturnes. Depuis que Robert a pris le commandement du groupe, on s’épargne ces corvées et personne ne s’en plaint.

— Vous ne faites plus de sorties nocturnes ?

— Pas de la même manière.

— Vous pouvez préciser ?

— On fait des rondes en voiture, on planque aussi parfois, mais toujours à trois, voire à quatre, et on ne sort pas de la voiture.

— L’efficacité doit s’en ressentir.

— Peut-être, concéda Adrien, mais les directives venues d’en haut nous incitent à la prudence. J’aime mon métier, nous aimons tous notre métier d’ailleurs, mais nous estimons que notre peau vaut plus que celle d’un cerf. Et celle de mon copain Roger Pelem aussi.

— Vous aviez de bons rapports avec Pelem ?

— C’était mon meilleur ami, dit Adrien avec émotion. Si ce cinglé de Devet ne l’avait pas entraîné dans ses folles tournées, il serait toujours là.

— Vous considérez donc que Devet est responsable de sa disparition ?

— De leur disparition, dit Adrien.

Il se tut un instant, le temps de ravalier son émotion, puis il demanda à Mary :

— Avez-vous lu Moby Dick ?

— Bien sûr, dit-elle, surprise, pourquoi ?

— Pour que vous compreniez mieux : Devet était une sorte de capitaine Achab hanté par une idée fixe. Pour lui ce n’était pas la poursuite de la baleine blanche, mais celle du braconnier fantôme qui tirait cerfs et sangliers sous son nez. Sur la fin, ça confinait à la folie, il

guettait, observait, écoutait, cherchait à savoir où les braconniers allaient opérer. Pour être sûr qu'il n'y aurait pas de fuites, il ne disait jamais dans quels bois il avait l'intention de se rendre. Ou alors, il donnait de fausses indications. Résultat, on n'a jamais su dans quel endroit ils ont été tués.

— Car vous pensez qu'ils ont été tués ?

— Pff... fit Adrien. Qu'est-ce que vous croyez ? Qu'ils se sont pacés et qu'ils sont partis vivre sous d'autres cieux ? Pelem aurait pu partir, je ne dis pas, il en avait vraiment marre de la vie que lui faisait mener le chef, mais lui, Devet, il n'aurait jamais quitté ses bois, il n'aurait jamais lâché sa traque. C'était sa vie, vous comprenez, sa vie !

— Et ça a été sa mort, dit Mary.

— Ouais, et celle de mon copain !

Il y avait beaucoup d'amertume dans la voix du garde Adrien.

— Savez-vous ce qu'est devenue madame Devet ?

— Maryvonne ?

— Vous la connaissiez donc si bien ?

— Comme ça... Devet n'aimait pas qu'on l'approche. Mais elle était très sympathique, très ouverte et nous nous sommes souvent demandé comment elle avait pu épouser un type comme Devet. Maryvonne était jeune, gaie, elle aimait rire, s'amuser... Lui était vieux, taciturne, maussade, méfiant...

— Il n'était pas si vieux que ça, objecta Mary, il n'avait que quarante-cinq ans.

— Oui, mais il semblait être vieux de naissance. On ne pouvait pas imaginer deux êtres aussi différents l'un de l'autre que Devet et sa femme.

Il marmonna :

— Quel gâchis !

— Il paraît même qu'il la frappait, avança Mary.

— Qui vous a dit ça ? fit Adrien sur le qui-vive.

— Je l'ai appris de deux sources différentes. Et comme je vais aller tout à l'heure à l'hôpital de Pontivy, il est probable qu'il y aura une troisième source. Les collègues de Maryvonne Devet n'auront pas été sans remarquer les traces de coups. D'ailleurs, il est probable que Maryvonne elle-même m'en parlera.

— Eh oui, il la frappait ! reconnut Adrien d'une voix sourde. Ce maudit salaud avait la femme la plus merveilleuse qui se puisse

imaginer, et il la frappait !

— Oh, dit Mary, vous n'étiez pas un peu amoureux d'elle ?

— Moi ? Non ! dit Adrien trop véhémentement.

— Vous non, mais Pelem oui !

— Je n'ai pas dit ça ! fit Adrien avec force.

— Vous ne l'avez pas dit, reconnut-elle, mais moi je suis flic. Et je sais additionner deux et deux. Devet soupçonnait Pelem de courtiser Maryvonne. Pas vrai ?

Adrien haussa les épaules :

— N'importe quoi ! fit-il sans conviction. C'est juste...

— Juste quoi ?

— Un jour, Pelem s'est interposé entre Devet et sa femme.

— Alors qu'il voulait la frapper ?

— Oui. Il était passé prendre le chef chez lui comme il le faisait habituellement, et il est tombé en pleine scène de ménage. Maryvonne venait de recevoir une gifle grand format et Devet s'apprêtait à lui en remettre une autre. Alors Roger s'est mis entre les deux si bien que c'est sur lui que Devet a failli frapper. Seulement Roger était plus costaud que lui, il l'a saisi au poignet et lui a tordu le bras. Là-dessus Maryvonne s'est enfuie et Devet s'est calmé. Ils sont partis en patrouille et l'affaire en est restée là.

— C'est Pelem qui vous a raconté cette histoire ?

— Oui.

— Et c'est donc pour cela que Devet emmenait Pelem avec lui chaque fois qu'il sortait la nuit. Ainsi il était sûr que Pelem ne serait pas en train de tourner autour de sa femme...

— Mais, s'enflamma Adrien, Roger ne tournait pas...

Il s'arrêta net puis reprit, sans terminer la phrase précédente :

— Devet choisissait Pelem parce qu'il était costaud !

— Tss ! Fît Mary, ce que vous pouvez être naïf, mon pauvre Adrien !

Et elle se dit : « À moins que ce pauvre garçon ne veuille s'en persuader ? »

Elle secoua la tête tandis que le jeune garde la fixait avec rancune.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que Pelem aurait pu envisager de partir vivre sous d'autres cieux. Qu'entendiez-vous par là ?

— Pff, rien, des conneries...

— Mais non, vous n'êtes pas homme à parler pour ne rien dire, et encore moins pour dire des conneries.

Adrien se murant dans son silence, elle insista :

— Au moins, laissez-moi en juger !

Le garde semblait peser le pour et le contre : devait-il parler ? Ferait-il mieux de se taire ? Bah, maintenant que Roger était mort, s'il disait ce qu'il savait à cette fliquette, à qui cela pourrait-il faire tort ? Il se décida en baissant les yeux :

— Pelem n'avait qu'un frère pour toute famille. Or ce frère a rencontré une Néo-Zélandaise pendant son service militaire. Il s'est marié avec elle et il est parti vivre en Nouvelle-Zélande. Souvent Roger me disait que son frère le poussait à le rejoindre, qu'il se faisait fort de lui trouver une situation comme garde dans un des nombreux parcs naturels qu'il y a là-bas. Je savais aussi combien son frère lui manquait. Maintenant...

— Est-ce que ce frère s'est manifesté à la suite de la disparition de Roger ?

— Non. Pourquoi ?

— Je suppose qu'il a été avisé de la disparition de son frère ?

— Oui.

— Par qui ?

— Par l'administration, probablement.

— Et il n'a pas bougé ?

— Pas à ma connaissance.

Adrien regarda Mary et demanda :

— Vous trouvez ça anormal ?

Elle éluda :

— Je ne sais pas, c'est si loin la Nouvelle-Zélande !

Mais en elle-même elle pensait : « Oh oui, c'est anormal ! Voilà un type qui n'a qu'un frère auquel il est particulièrement attaché. Attaché au point de le presser de venir le rejoindre au bout du monde. On l'avise de la disparition de son unique parent et il ne s'en inquiète pas plus que ça ? C'est pour le moins étrange... »

Adrien demanda :

— Qu'auriez-vous fait à sa place ?

Mary eut une moue perplexe :

— Je ne sais pas !

Et elle se dit encore : « À sa place ? J'aurais pris le premier avion et je serais venue voir de quoi il retournait. Je serais venue voir les collègues de mon frère, je serais venue vous voir, vous qui étiez son meilleur ami... J'aurais remué ciel et terre pour savoir ce qu'était devenu mon petit frère. Or, il n'a même pas daigné se déplacer. Bizarre ! »

Elle demanda à Adrien :

— Connaissez-vous le prénom de ce frère ?

— Albert. Roger m'en parlait souvent. Albert était l'aîné, c'est lui qui a poussé Roger à intégrer le corps des gardes de l'ONCFS. C'est là que je l'ai connu, nous avons fait nos classes ensemble.

Il se tut. Cette conversation semblait lui avoir rappelé d'amers souvenirs. Mary respecta son silence, puis demanda :

— Avez-vous revu Maryvonne Devet depuis le drame ?

Adrien secoua la tête négativement.

— Elle est partie habiter à Pontivy et plus personne ne l'a revue ici.

— Sans doute ne tenait-elle pas à vivre dans une maison où elle n'avait que des souvenirs douloureux.

Adrien hocha la tête :

— Ça se peut bien !

— À propos, demanda Mary, vous n'auriez pas une photo d'elle ?

— Oh non ! dit Adrien, comme si la question l'avait choqué.

Puis, après réflexion, il dit :

— Il y a une photo de groupe, prise pour une fête de fin d'année. Elle est épinglée dans le bureau du chef.

Il se leva pour aller la chercher et revint tenant une épreuve en 10/18 qu'il tendit à Mary.

— Tenez, nous y sommes tous les quatre : le chef Devet, Roger, Adrien et moi.

Il ajouta :

— Plus Maryvonne...

Les trois hommes étaient en tenue de service, Maryvonne, entre Roger Pelem et Adrien souriait largement. Le chef Devet, long et maigre, arborait la mine austère d'un ordonnateur des pompes funèbres aux funérailles de l'évêque.

Mary examina attentivement la photo et, hochant la tête, confia à Adrien.

— Le lieutenant qui fait équipe avec moi, et qui s'exprime dans un vocabulaire pour le moins pittoresque, aurait dit en voyant la trombine de Devet, « il n'a pas l'air baisant ».

La tournure de phrase fit sourire Adrien :

— Il ne l'était pas, en effet.

Elle montra la photo :

— Je peux vous l'emprunter juste le temps d'en faire deux copies ?

— Bien sûr, dit Adrien. Mais surtout, ramenez-la.

Elle lui adressa un clin d'œil complice :

— Comptez sur moi !

Le jeune garde hocha la tête sans mot dire tandis qu'elle sortait.

Chapitre XXXIX

Comme Mary atteignait la Twingo, son portable sonna. Elle consulta le cadran et vit que c'était un appel de Jean-Pierre Fortin.

— Allô, Mary ?

Sa voix puissante faisait vibrer l'écouteur. Elle l'éloigna de son oreille et régla le son sur un mode plus faible.

— Salut le grand. Des nouvelles ?

— Ouais, j'ai eu les résultats des tests ADN que tu avais demandés.

— Alors ? fit-elle, intéressée.

Fortin s'amusa à la taquiner.

— Où est-ce que je dois te les envoyer ?

— Jipi, arrête de faire le zouave, ouvre l'enveloppe, si ce n'est déjà fait, et lis-moi ce qui est écrit !

— Ça presse tant que ça ? demanda Fortin. Je croyais que les gaziers que tu recherches avaient disparu depuis deux ans. Tu ne dois plus être à vingt-quatre heures près...

— Tu me les lis, ces tests ?

Il sentit que la pression commençait à monter.

— Bon, bon... ne t'énerve pas...

Elle s'était assise dans la voiture et pianotait nerveusement sur le volant de bois verni.

— Voilà, dit la voix lente de Fortin. Il y avait quatre échantillons que tu avais numérotés A, B, C et D. Alors, il y a un lien de parenté étroite entre l'échantillon A et l'échantillon D.

— Je l'aurais juré, grommela-t-elle en prenant fébrilement des notes.

— Une filiation directe, dit le labo.

— Et ensuite ?

— Une autre filiation directe entre B et C.

Elle grogna de satisfaction et Fortin rajouta :

— Ce n'est pas tout. Il y a également des liens de concordance entre A et B, mais de manière moins directe.

— Super, mon Jipi ! cria-t-elle.

— Tu vas t'y retrouver avec tout ça ? demanda le grand. Moi j'aurais l'impression de jouer à la bataille navale. Tu sais, AB, sous-marin coulé...

— C'est encore mieux que ça, dit-elle. Maintenant, garde les originaux de ces analyses soigneusement et fais-moi parvenir des photocopies au *motel des Forges* à Saint-Gwénécan. Tu trouveras le code postal dans l'annuaire.

— Ah, dit Fortin, il y a aussi les renseignements sur la Société des Grands Travaux de Marseille. Putaing, Albert en a fait quinze pages : historique, chiffre d'affaires, succursales dans le monde, perspectives...

— Il y a peut-être un numéro de téléphone également.

— Oui, il y en a même plusieurs.

— Donne-moi celui du siège et expédie-moi le dossier avec le reste.

Elle nota soigneusement le numéro que Fortin lui énonçait, le répéta et lui dit :

— Merci le grand, il faut que je file !

— Où vas-tu ? s'inquiéta Fortin.

— Quelques personnes à interroger.

— Tu as besoin de moi ?

— Pour le moment non, mais reste en alerte.

— D'accord, dit Fortin. Garde-toi bien, Mary Lester !



Sa course suivante la mena jusqu'à Pontivy. En arrivant en ville, elle s'arrêta dans une maison de presse où elle fit tirer deux agrandissements de la photo empruntée au garde. Puis elle réclama une paire de ciseaux et découpa le visage de Maryvonne Devet.

Ensuite elle fila à l'hôpital et demanda à l'accueil où elle pourrait trouver l'infirmière en question. La réceptionniste consulta son écran et, après avoir pianoté pendant quelques instants, l'informa qu'il n'y avait pas de dame Devet parmi le personnel de l'hôpital.

— Vous êtes sûre ? demanda Mary soudain décontenancée.

— Absolument ! J'ai toute la liste du personnel par ordre

alphabétique, il n'y a pas de Devet.

Puis, devant l'air déçu de Mary, elle demanda :

— Vous êtes sûre qu'elle travaille ici ?

— En tout cas elle y était voici deux ans.

— Eh bien ça explique tout, dit la réceptionniste, je ne suis là que depuis six mois.

Une lueur d'espoir naquit dans les yeux de Mary.

— Y a-t-il quelqu'un qui pourrait me renseigner ? Quelqu'un qui serait là depuis plus longtemps que vous ?

— Peut-être qu'Éliane Stéphan... C'est la surveillante du service traumatologie, elle est là depuis très longtemps.

— Où peut-on la trouver ?

— En traumatologie, deuxième étage...

— Merci madame, fit Mary en se précipitant dans l'escalier.

En suivant les flèches, elle se trouva dans un long couloir tapissé d'un sol de plastique qui brillait sous les néons. La chef de service était dans une sorte de cage vitrée dont les murs portaient des étagères encombrées de fioles de médicaments et de boîtes de pilules.

— Vous êtes la responsable du service ? demanda Mary.

— En effet, je suis la surveillante.

À son revers, en guise de badge, elle portait un morceau de sparadrap sur lequel était écrit son nom au stylo à bille : Eliane Stéphan.

— Qui cherchez-vous ?

— Maryvonne Devet.

— Maryvonne ? Mais elle ne travaille plus ici !

— Allons bon ! Savez-vous où elle est ?

— Elle s'est fait muter à l'hôpital de Saint-Brieuc.

— Il y a longtemps ?

— Un peu plus d'un an.

— Vous pensez qu'elle y est toujours ?

— Aux dernières nouvelles, oui.

— Bien, je vous remercie.

La surveillante s'inquiéta :

— Il est arrivé quelque chose ?

— Rien de grave, la rassura Mary. Une histoire de témoignage dans un accident de voiture. Je n'avais que cette adresse pour la retrouver.

L'infirmière s'inquiéta :

— Elle n'est pas blessée ?

— Non. J'ai parlé de témoignage. Au revoir madame.

Elle descendit rapidement l'escalier et remonta dans la Twingo. Après avoir réglé son GPS sur l'hôpital de Saint-Brieuc, elle se laissa guider. Une petite heure après elle se garait sur le parking dudit hôpital.

Une nouvelle réceptionniste, après avoir tapoté sur son clavier d'ordinateur l'avisait que madame Devet était en vacances jusqu'à la fin du mois.

— Pouvez-vous me donner son adresse ? demanda Mary.

La réceptionniste parut choquée :

— Son adresse personnelle ? Certainement pas. Je n'y suis pas autorisée, mademoiselle !

Mary sortit sa carte de police et la présenta sans mot dire :

Elle vit une lueur de panique passer dans les yeux de la réceptionniste.

— Que se passe-t-il ?

Mary la rassura :

— Rien, un simple témoignage à propos d'un accrochage de voitures sur un parking. Il me faut juste une signature, mais si madame Devet doit s'absenter jusqu'à la fin du mois, ça va faire traîner le dossier.

La réceptionniste prit un post-it jaune et inscrivit l'adresse de l'infirmière.

Mary lut : 12 rue des Charmes à Saint-Brieuc.

— Elle n'est peut-être pas encore partie, dit-elle. Vous avez son téléphone ?

Sans mot dire mais le visage réprobateur, la femme reprit le papier et y ajouta une série de chiffres.

— Je vous remercie, dit Mary.

Arrivée sur le parking elle forma le numéro que lui avait donné la réceptionniste mais une voix d'automate l'informa qu'il n'y avait pas d'abonné au numéro demandé.

Elle retourna à la réception et demanda à la dame de vérifier si c'était bien le bon numéro, ce qu'elle fit sans enthousiasme aucun.

— Pas d'erreur, dit-elle. Elle n'est pas chez elle ?

— Ça ne répond pas, dit Mary.

— Alors c'est qu'elle est déjà partie, fit l'autre avec assurance.

— C'est probable, dit Mary. Dans quel service travaille-t-elle ?

— En pneumologie.

— Tiens, pensa Mary, elle a changé de spécialité.

— Troisième étage, ajouta son interlocutrice avant de se retourner vers de nouveaux arrivants.

Cette fois Mary emprunta l'ascenseur.

— Elle pourra dire qu'elle m'a fait courir celle-là, maugréa-t-elle. En plus je déteste cette atmosphère d'hôpital. Ah, je suis servie !

La surveillante était, elle aussi, dans sa cabine vitrée et elle étudiait avec attention des courbes de température.

Mary sortit une nouvelle fois sa carte.

— Capitaine Lester, police... Il se trouve que madame Devet est témoin dans une affaire d'accident et je dois recueillir son témoignage.

— C'est pas de chance, elle vient de partir en vacances.

— C'est ce qu'on m'a dit à la réception. Il y a longtemps ?

— Elle était encore de service cette nuit. Elle a dû quitter l'hôpital en début de matinée.

— J'ai téléphoné chez elle, il semble qu'elle n'y soit pas.

— Elle est peut-être déjà partie ?

— Peut-être. Savez-vous où elle devait aller ?

— Au soleil, je crois...

— Ah... fit Mary contrariée. Je l'ai donc manquée de peu. Bon, tant pis, j'attendrai son retour. Merci, madame.

Elle retourna à sa voiture et entra l'adresse de l'infirmière dans son GPS. Tant qu'à être venue à Saint-Brieuc, ça ne coûterait pas plus cher de passer au domicile de Maryvonne Devet.

Le 12 de la rue des Charmes était un immeuble de quatre étages, avec balcons, mais avec un digicode dont Mary ignorait bien évidemment le chiffre.

Heureusement une vieille dame s'appêtait à y entrer en traînant

derrière elle son caddie à roulettes.

Mary s'empressa d'aller vers elle et lui tint la porte pendant qu'elle entraînait, ce qui lui valut les remerciements de la dame qui lui demanda tout de même si elle habitait là.

— Non, dit Mary, j'étais venue voir une amie, madame Maryvonne Devet. Vous la connaissez ?

— Bien sûr, dit la vieille dame, c'est ma voisine de palier ! Une bien bonne personne, dommage qu'elle ait déménagé.

— Elle a déménagé ? s'étonna Mary.

— Oui, la semaine dernière.

Elle se retourna vers Mary et la regarda avec soupçon :

— Elle ne vous l'avait pas dit ?

— Non. Je ne l'ai pas vue depuis plus d'un an, j'étais en voyage et je pensais lui faire la surprise de ma visite.

— Eh bien c'est loupé ! dit la vieille en entrant dans l'ascenseur.

Mary regarda sur les boîtes aux lettres. Le nom de madame Devet y figurait toujours et il était même précisé 2^e étage droite.

Elle emprunta l'escalier et se retrouva devant la porte de l'infirmière. À tout hasard elle appuya sur la poignée et la porte s'ouvrit sans autre forme de procès.

L'appartement était rigoureusement vide, mais le ménage n'avait pas été fait. On voyait au mur la trace des tableaux qui avaient été décrochés et au sol les moutons qui s'étaient probablement accumulés sous les lits. Quelques papiers traînaient, qu'elle examina. L'un d'entre eux portait l'en-tête d'une entreprise de déménagements, Déménag'Ouest. Elle le ramassa soigneusement puis elle descendit, chercha une éventuelle gardienne qu'elle ne trouva d'ailleurs pas et ressortit, plus perplexe que jamais.

Enfin, elle prit le parti de se rendre au siège de la société de déménagements. Eux au moins connaîtraient la nouvelle adresse de l'infirmière.

Cette fois, elle ne finassa pas. Elle présenta directement sa carte à la préposée au secrétariat de Déménag'Ouest.

— Police...

— Oui, dit une frêle jeune fille qui se tenait derrière le comptoir et qui semblait très impressionnée.

— Vous avez récemment procédé au déménagement de madame Devet, qui était domiciliée 12, rue des Charmes...

La jeune fille l'écoutait si attentivement qu'on eût dit que sa vie en dépendait.

Elle tripota son clavier et dit :

— Oui...

— Je voudrais connaître la nouvelle adresse de cette personne.

— Mais je ne l'ai pas... dit la jeune fille.

— Comment vous ne l'avez pas ? Vous savez bien tout de même où elle a fait transporter ses meubles ?

— Oui...

— Alors ?

— À la salle des ventes.

— Pardon ? fit Mary. Et elle devait avoir l'air très fâchée car la fille eut un mouvement de recul, comme si elle craignait de recevoir une baffe.

— Elle a demandé qu'on envoie le tout à la salle des ventes.

— Et elle est où, cette salle des ventes ?

— Rue... Rue Gouet...

— C'est loin ?

— N... Non...

— Merci ! dit Mary, et elle se sauva.

De nouveau elle tapa l'adresse de la salle des ventes sur son précieux GPS et elle y fut en cinq minutes.

La salle des ventes occupait une ancienne salle de spectacle dont on avait enlevé les sièges pour les remplacer par des vieux meubles.

Sur un pupitre posé sur la scène, un vieil homme compulsait un registre épais. Il regarda Mary d'un air courroucé et annonça d'un ton définitif :

— C'est fermé !

Mary brandit sa carte :

— Pas pour moi !

Le carton barré de tricolore faisait gros effet sur les gens simples. Le bonhomme en perdit le souffle. Puis il se reprit et demanda d'une voix faible :

— C'est pour quoi ?

Il poussa son registre devant Mary :

— Je suis en règle !

— Je n'en doute pas, dit Mary. Et je suis sûre que vous notez soigneusement toutes les transactions qui se font dans cet établissement.

Le bonhomme hochait la tête comme un santon articulé, mais il n'articulait pas. Sa bouche s'arrondissait comme celle d'un poisson d'aquarium à l'heure de la distribution de daphnies.

— La société Déménag'Ouest a déposé chez vous le mobilier d'une certaine Maryvonne Devet.

— Oui...

— Qu'est-il devenu ?

— Eh bien, conformément aux vœux de madame Devet, il a été vendu aux enchères vendredi dernier.

— C'est expéditif, fit remarquer Mary.

— Madame Devet n'avait pas fixé de limites plancher, alors tout est parti. À vil prix, mais tout est parti.

Il montra son registre :

— Tenez, c'est noté !

— Mille deux cent soixante-quinze euros, lut Mary, ça ne fait pas lourd !

— La cliente était pressée et quand on est pressé...

— On laisse des plumes, c'est sûr. Où avez-vous adressé le chèque ?

— Le chèque ?

Le vieil homme la regardait d'un air stupide.

— Oui, ces mille deux cent soixante-quinze euros, vous les avez bien adressés quelque part ?

— Ah mais non madame !

— Alors vous avez une adresse ?

— Ben non !

— Mais comment allez vous régler cette dame alors ?

— Mais c'est déjà fait ! Elle a attendu la fin de la vente et elle a insisté pour que madame le commissaire priseur lui fasse son chèque immédiatement.

— Ça se fait couramment ?

— Quoi ?

- De se faire payer tout de suite.
- Non, d'ordinaire on adresse le chèque dans la semaine qui suit la vente. Mais je vous l'ai dit, elle a insisté, et madame Leduc a cédé.
- Madame Leduc, c'est le commissaire priseur ?
- Oui.
- Donc vous n'avez pas l'adresse de madame Devet ?
- Si, l'ancienne...
- L'ancienne je m'en fiche ! dit Mary. Ah là là !
- Le bonhomme la regardait curieusement. Il demanda.
- C'étaient des meubles volés ?
- Mais non ! dit-elle l'esprit ailleurs.
- Elle retourna à pas lents vers sa voiture. Mais où était donc passée cette satanée Maryvonne Devet ?
- Soudain une idée lui vint. Elle tourna les talons et entra dans la salle de ventes.
- Monsieur...
- Le bonhomme leva vers elle des yeux effarés qui disaient : « Encore vous ? »
- Oui...
- Elle s'approcha et lui présenta la photo :
- C'était bien cette dame ?
- L'homme examina la photo et souffla :
- Oui... C'est bien elle ! Elle n'est plus coiffée comme ça, mais c'est bien elle !
- Vous n'avez pas vu sa voiture, par hasard ?
- Ah non !
- Dommage... Et personne ne l'aurait vue ?
- Sa voiture ?
- Oui !
- Sûrement pas !
- Pourquoi sûrement pas ?
- Parce qu'elle était venue en taxi !
- Mary se tapa sur le front :
- En taxi, mais bien sûr...

Elle prit la main au bonhomme effaré et la serra avec effusion :

— Merci monsieur, merci !

Et elle partit à cent à l'heure sous le regard du bonhomme qui répéta machinalement :

— Ben ça alors, ben ça...

Mary se précipita à la gare de Saint-Brieuc. C'était là qu'elle avait le plus de chances de trouver un bon nombre de taxis.

En effet, il y en avait une file d'une bonne douzaine en attente d'un train.

Elle commença par le premier de la file et toqua au carreau en présentant sa carte :

— Police !

Puis elle montra la photo :

— Avez-vous transporté cette personne ?

Le chauffeur secoua la tête sans mot dire.

Elle poursuivit cette quête déprimante jusqu'à la sixième voiture qui était conduite par une femme.

— Connaissez-vous cette femme ?

La conductrice pouvait avoir une cinquantaine d'années. Elle examina soigneusement le portrait et hocha la tête.

— Oui.

— Est-ce vous qui l'avez conduite à la salle des ventes la semaine dernière ?

— En effet.

— Et ensuite, ou l'avez-vous ramenée ?

La femme montra la façade d'un hôtel de l'autre côté de la rue :

— Là.

— Vous la connaissez ?

— Oui. Elle est infirmière et elle a soigné mon mari quand il s'est cassé le poignet. Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Rien, dit Mary, je cherche à la joindre pour un témoignage dans un accident de voiture. Vous pensez qu'elle est encore là ?

— Il y a des chances, elle m'a dit qu'elle partait en vacances et qu'elle ferait appel à moi pour prendre ses bagages.

— Je vous remercie, dit Mary, je vous remercie beaucoup.

Un train venait d'arriver, les voyageurs sortaient de la gare et la file des taxis commença d'avancer.

Mary regarda la façade de l'hôtel et se dirigea vers la double porte vitrée.

Chapitre XL

Un gros monsieur chauve s'affairait à la réception de *l'hôtel des Voyageurs*. Mary lui demanda si madame Devet était dans sa chambre, en priant le ciel pour qu'elle y fût car elle commençait à en avoir assez de cavalier de la sorte.

L'homme regarda son tableau de clés et dit :

— Sa clé n'est pas là... Chambre 31. Qui dois-je annoncer ?

Mary sortit sa carte et la présenta :

— Personne !

Le sourire commercial s'effaça instantanément du visage du réceptionniste qui leva les mains et fit signe qu'il avait compris. La police, dans un hôtel, ce n'est jamais bien vu. Mary emprunta l'escalier qu'elle monta quatre à quatre.

Arrivée au troisième étage elle trouva sans peine la chambre 31 et elle frappa.

La porte s'ouvrit et elle se trouva en présence de la jeune femme qu'elle avait vue sur la photo, mais qui avait maintenant des cheveux courts et décolorés.

— Madame Devet ?

— Oui...

C'était un « oui » plein d'interrogation.

— Mary Lester. Puis-je entrer ?

Maryvonne Devet eut un mouvement imperceptible d'hésitation :

— On se connaît ?

— Pas encore...

— C'est pour quoi ?

— C'est personnel, je ne peux pas vous entretenir dans ce couloir.

La jeune femme ouvrit plus largement sa porte et s'effaça :

— Dans ce cas...

— Merci, dit Mary en s'avancant dans la chambre qui était aussi impersonnelle qu'une chambre d'hôtel peut l'être.

Maryvonne Devet avait une voix douce qui allait bien avec son

visage ouvert, ses cheveux blonds coupés court. Sur une table basse il y avait des magazines ouverts qu'elle devait être en train de consulter lorsqu'elle avait été dérangée. L'œil de Mary se posa sur les revues et les prospectus.

— Vous partez en voyage ?

— Oui, je suis en vacances. Mais...

— Vous vous demandez ce qui m'amène ?

Maryvonne Devet hocha la tête affirmativement.

— Je suis de la police, madame Devet.

La jeune femme parut frappée de stupeur. Elle pâlit, recula, et se laissa tomber dans le fauteuil près de la table basse.

— La police... balbutia-t-elle. On l'a retrouvé ?

— Qui ça ?

— Mon mari ! Pourquoi seriez-vous là autrement ?

Mary prit une chaise et demanda :

— Je peux m'asseoir ?

Maryvonne Devet hocha la tête et Mary se posa avec satisfaction.

— Vous m'avez fait courir, madame Devet ! Où partez-vous en vacances ? En Nouvelle-Zélande ?

La femme parut sur le point de s'évanouir, puis elle se reprit :

— Non, en Hollande, à Amsterdam.

— Ah... Vous passez par Amsterdam... L'an dernier je suis allée en Australie mais je suis passée par Orly.

La jeune femme la regardait maintenant avec terreur :

— Que me voulez-vous ?

— Oh, dit Mary, c'est une enquête de routine, à propos de la disparition de votre mari et d'un autre garde-chasse voici deux ans.

Mary n'aimait pas du tout le rôle qu'elle était amenée à jouer. Elle regarda sa montre, essayant de dédramatiser :

— Dix-sept heures déjà ! Vous pensez qu'on pourrait avoir un thé ?

Sans attendre la réponse de Maryvonne Devet, elle décrocha le téléphone et commanda deux thés avec des viennoiseries à la réception.

— À cette heure-ci j'aime bien prendre un thé, pas vous ?

Maryvonne Devet, déroutée par les manières de Mary, ne répondit

pas.

Elle s'exclama :

— Pourquoi revenir sur cette affaire, j'ai tout dit aux gendarmes.

— Tout, vraiment ?

— Je vous assure...

— Oui, j'ai lu le rapport, dit Mary. En fait, tout, ce n'est pas grand-chose. J'aimerais bien que vous me parliez du reste.

Elle prit un air complice :

— Parce que, ce n'est pas pour dire, mais les gendarmes et les histoires de femmes... Ils sont un peu balourds parfois, non ?

Et elle pensait : « Et ça t'arrange bien qu'ils aient été balourds, ma pauvre petite ».

On frappa à la porte et Mary se leva pour ouvrir. Une jeune fille portant un plateau entra et le déposa sur la table basse.

Mary la devança pour enlever les magazines qui l'encombraient et elle les posa sur le lit.

— Voilà... merci mademoiselle.

Elle fit le service tout naturellement en s'inquiétant :

— Il est assez fort comme ça ?

Madame Devet ne se préoccupait pas de la couleur de son thé. Elle paraissait à la torture et Mary était de moins en moins à l'aise. Elle but une gorgée de thé, se brûla et fit la grimace.

— C'est chaud !

Elle prit une réduction de croissant et y mordit à belles dents.

— Humm... Ça fait du bien, j'avais un petit creux.

Maryvonne Devet la regardait avec l'air de quelqu'un qui a plein de questions qui tournent dans sa tête et bien peu de réponses.

Mary avait fait un sort à son croissant. Elle montra le plateau à Maryvonne Devet :

— Vous ne mangez pas ?

La jeune femme secoua la tête négativement.

— Vous avez tort, dit Mary, les croissants sont excellents. Tiens, je vais prendre un petit pain au chocolat maintenant.

Elle se servit et poursuivit son interrogatoire :

— Vous avez déclaré que le garde Pelem était venu chercher votre

mari pour partir en patrouille, comme il le faisait habituellement.

Maryvonne Devet l'écoutait attentivement. Elle hocha la tête, et fit faiblement :

— Oui...

— D'après vous les deux hommes seraient partis dans la voiture de Roger Pelem et, à partir de là, personne ne les a revus.

— C'est exactement ça, dit Maryvonne Devet d'une voix blanche, je ne vois pas ce que je pourrais ajouter.

— Vous connaissiez bien Roger Pelem ?

— Oui, comme les autres gardes.

— Peut-être même un peu mieux que les autres gardes, non ?

Maryvonne acquiesça :

— Oui, c'est toujours lui qui accompagnait mon mari lorsqu'il partait en patrouille de nuit.

— Y avait-il une raison à ça ?

— S'il y en avait une, il ne m'en a jamais fait part.

— C'est également Pelem qui s'est interposé lorsque votre mari a voulu vous frapper !

Cette phrase surprit tant Maryvonne Devet qu'elle fit un mouvement, comme pour se lever, mais ses forces parurent la trahir et elle retomba dans le fauteuil.

— Qui vous l'a dit ?

— Que votre mari vous frappait ? Mais tout le monde le savait, ma pauvre amie ! Les autres garde-chasse, l'instituteur, vos collègues à l'hôpital... Tout le monde.

Maryvonne Devet se cacha le visage dans les mains :

— Quelle honte !

— Oh, dit Mary en soufflant sur son thé pour le refroidir, ne renversez pas les rôles, c'est à celui qui frappe que revient la honte, pas à la victime.

Maryvonne Devet la regarda avec curiosité :

— Vous êtes vraiment de la police ?

— Ah... dit Mary en s'efforçant de paraître désinvolte, la question de confiance !

Elle sortit sa carte et la présenta grande ouverte :

- Voyez vous-même, capitaine Lester, police nationale.
 - Capitaine... souffla Maryvonne.
 - Eh oui ! C'est comme ça dans la police maintenant, il y a des femmes capitaines.
 - C'est que vous n'en avez pas l'air.
 - Je prends ça pour un compliment, assura Mary en mordant son pain au chocolat.
 - Et puis, vous n'en avez pas les manières non plus.
 - Un autre compliment, merci ! Pour autant, je suis aussi attachée que le reste de la profession à découvrir la vérité.
 - La vérité ? Mais je l'ai dite, la vérité !
- Il y avait du désespoir dans la voix de la jeune femme.

— Soyons sérieuses, dit Mary d'un ton complice, il y a la vérité officielle, celle que les gendarmes ont prise pour argent comptant lors de l'enquête, en bref celle qui est enregistrée au procès-verbal officiel. Et puis il y a l'autre vérité, la vraie, celle que vous allez me donner maintenant.

- Mais... fit Maryvonne Devet.
- Ne vous fatiguez pas à mentir, dit Mary, je la connais, cette vérité ! J'ai là un document qui explique tout !
- Un document ? répéta Maryvonne Devet.
- Oui, un document qui était sous les yeux de tout le monde, mais que personne n'a su déchiffrer.

Elle sortit l'agrandissement de la photo que lui avait confiée Adrien, la posa sur la table et la tapota de l'index.

- Vous la connaissez ?
- C'est une photo qu'on a prise au jour de l'an, voici trois ans.
- Alors, dit Mary, que voit-on sur cette photo ?

Elle n'attendit pas de réponse à sa question, elle la fit elle-même :

— Quatre hommes et une femme. Ou, pour être plus précis, quatre garde-chasse et la femme du garde chef, vous. Tiens, à l'époque vous étiez brune, avec des cheveux longs. Suivez bien, tout est dans le regard. Trois hommes sourient : Adrien qui vous regarde d'un air amusé, mais il ne regarde pas que vous, il regarde aussi son copain Roger. Roger, lui, ne regarde que vous d'un air tendre, et vous, des étoiles plein les yeux, vous ne regardez que Roger. Le monde n'existe plus, il n'y a que Roger et Maryvonne sur cette photo ! Le troisième

garde...

— Gilbert, souffla la jeune femme.

— Merci, Gilbert, donc, regarde l'objectif sans se soucier de rien. Et le plus âgé, Jean-Louis, ne rigole pas du tout. Il vous épie du coin de l'œil, d'un air sévère.

— C'est toujours comme ça qu'il me regardait, dit Maryvonne Devet. Mais à quoi ça vous mène ces... ces... interprétations d'une photo prise un jour de fête ? Jean-Louis et Roger Pelem ont été tués par des braconniers !

— C'est ce que tout le monde croit, mais, comme me l'a demandé le commandant Durand, montrez-moi les corps. Montrez-les moi et peut-être que j'accepterai cette version. En attendant...

Elle fit un geste du bras pour montrer le peu de cas qu'elle faisait de cette hypothèse.

Maryvonne Devet se défendit :

— Si les corps ont été enterrés dans la forêt, on ne les retrouvera jamais !

— Et s'ils n'ont pas été enterrés ?

Maryvonne la regarda :

— Mais puisque les gendarmes l'ont dit...

— Les gendarmes, bougonna Mary, les gendarmes n'y étaient pas, ma chère, car s'ils y avaient été, le problème aurait été résolu depuis longtemps et on n'aurait pas fait appel à moi. Elle se leva, fit trois pas vers la fenêtre, puis revint à sa chaise.

— Ils l'ont suggéré. Ce n'est pas une vérité, ce n'est qu'une hypothèse.

— Alors, où sont-ils ? demanda Maryvonne comme on lance un défi.

— Ah... fit Mary, c'est que je comptais un peu sur vous pour me le dire, mais...

— Je n'en sais pas plus que ce que j'ai déjà déclaré ! affirma la jeune femme en se tordant les mains.

Mary fit comme si elle n'avait rien entendu. Elle poursuivait son idée. Elle assura :

— S'ils n'ont pas été enterrés on les retrouvera ! Tenez, selon moi, vous avez à moitié raison : votre peu regretté époux dort quelque part sous la bruyère ou sous la lande. Mais Roger Pelem...

— Quoi, Roger Pelem ?

Cette fois Maryvonne Devet était en alerte rouge.

— Je suis persuadée que si je lance une recherche via Interpol du côté de la Nouvelle-Zélande, on ne tardera pas à retrouver la trace de Roger Pelem !

— Non ! dit Maryvonne Devet, non...

— Non quoi ?

— Je vous en supplie, ne faites pas ça !

— Alors, racontez-moi tout !

Maryvonne éclata en sanglots et, tout d'un coup, Mary se détesta pour ce qu'elle faisait subir à cette pauvre femme. Mais il fallait pourtant qu'elle sache !

— Écoutez, dit-elle, je vais vous raconter, moi, ce qui s'est passé.

Elle tendit un mouchoir de papier à la jeune femme et lui conseilla d'aller se rafraîchir dans la salle de bains, ce que Maryvonne fit immédiatement. Elle se leva en tremblant et traversa la pièce. Mary entendit couler l'eau puis, avec un air de lassitude infinie sur le visage, Maryvonne revint s'asseoir.

Mary lui tapota le dos de la main :

— Voilà, ça va mieux ?

Maryvonne hocha la tête et Mary ordonna :

— Alors, écoutez mon histoire...

« Il était une fois une jeune et jolie femme qui était mariée avec un vieil homme sinistre, pas drôle et brutal. Ce barbon peu avenant – appelons-le Jean-Louis – commandait à une équipe de trois garde-chasse bien plus jeunes que lui. Il advint que la jeune femme de Jean-Louis s'éprit d'un des jeunes subordonnés de son mari – appelons le Roger – et que Roger ne fut pas insensible aux charmes de la jeune femme. Le vieux garde s'en rendit compte et, pour que Roger ne vienne pas courtoiser sa femme pendant ses tournées nocturnes, il lui intima l'ordre de l'accompagner dans ses patrouilles de surveillance. Ainsi, il était tranquille. Et, par perversité, il se mit à maltraiter la jeune femme devant son bien-aimé. Le jeune homme s'interposa, évidemment, mais il n'était pas toujours là... Ça ne pouvait pas durer. Roger projeta donc de s'enfuir au loin, à l'autre bout du monde, en Nouvelle-Zélande où son frère et seul parent s'était établi. Il proposa à la jeune femme de s'enfuir avec lui. Mais voilà, on ne sait comment, Jean-Louis eut vent du complot. Les coups recommencèrent à pleuvoir de plus belle sur la jeune femme. Entre ces deux hommes qui partageaient ensemble des nuits entières en forêt, la haine fut bientôt à son

paroxysme. Comme ils étaient armés tous les deux, ce fut à celui qui tirerait le premier. Le hasard, ou la chance, voulut que ce fût le plus jeune qui fasse la peau au vieux... »

Maryvonne Devet, un mouchoir pressé sur sa bouche, écoutait Mary avec une fascination horrifiée.

« Donc, ce soir-là, poursuivit Mary, les deux hommes partent dans la voiture de Roger Pelem. Au plus profond d'un bois, ils se battent, comme je l'ai dit, le vieux est tué et le jeune prend le parti de l'enterrer dans un endroit où on ne le retrouvera jamais. Il connaît suffisamment la forêt pour ça. Puis il rentre chez lui, prend ses papiers, son argent, quelques menues affaires, et se rend à Saint-Brieuc. Là, il incendie sa voiture dans un quartier chaud où ce genre d'incident est fréquent, et il prend le train pour Amsterdam. Pourquoi Amsterdam ? Parce que, depuis l'aéroport de Schiphol, les portes du monde lui sont ouvertes. Comme, avec l'aide de son frère, il a fait toutes les démarches pour pouvoir s'installer en Nouvelle-Zélande, il prend l'avion pour Auckland... Et le voilà disparu pour de bon. Par la suite il téléphone à son amie et la convainc de venir le rejoindre. Seulement, il ne faut pas se précipiter. Il faut vendre la maison (ce qui, pour des raisons juridiques, prendra le plus de temps) et ensuite disparaître progressivement pour que personne ne s'en étonne. »

Elle demanda à Maryvonne :

— Voilà, chère amie, que pensez-vous de mon histoire ? Ce n'est pas de chance, vous en étiez à la dernière phase, maison puis appartement liquidés, meubles vendus, vous partez pendant vos congés et vous ne reviendrez plus. C'était ça le programme, non ?

Maryvonne, accablée, baissait la tête. Finalement elle lâcha d'une voix funèbre :

— Ce n'est pas Roger qui a tué mon mari, dit-elle, c'est moi.

— Comment ça ?

— Ça ne s'est pas passé comme vous le pensez...

Elle parlait d'une voix lente, morne, résignée, les yeux dans le vague.

Elle expliqua :

— Roger est venu chercher Jean-Louis, comme convenu mais entre-temps, cette brute avait commencé à me frapper.

— Pourquoi ?

— Tous les prétextes lui étaient bons. J'avais passé l'aspirateur au premier étage de la maison, et je ne l'avais pas rangé. Il m'a

empoignée par les cheveux, m'a tirée à l'étage et m'a jetée à terre pour que je ramasse ce maudit aspirateur. Je ne sais pas ce qui m'a prise, je ne m'étais jamais rebellée, mais quand il m'a dit que ce soir-là il allait s'occuper de mon chéri – c'est comme ça qu'il appelait Roger – je suis devenue folle de rage. Je me suis relevée et je l'ai bousculé avec une force dont je ne me serais jamais sentie capable. Il s'est pris les pieds dans le fil de l'aspirateur, est parti en arrière et a dévalé l'escalier. Il est tombé la nuque sur le carrelage et il n'a plus bougé. Il s'était brisé le cou, il était mort.

Lorsque Roger est arrivé, il m'a trouvée au pied de l'escalier, complètement prostrée. Il m'a dit de ne pas m'en faire, qu'il allait faire disparaître le corps et que lui aussi allait disparaître et qu'il me dirait quand je pourrais le rejoindre.

— Mais, objecta Mary, pourquoi n'avoir pas prévenu la police ? C'était un accident, presque de la légitime défense. Vous étiez vraiment dans le cas d'avoir les circonstances atténuantes et de subir, au pire, une peine de principe.

— C'est ce que j'ai dit à Roger, mais il a pensé que, comme notre projet de fuir ensemble était déjà bien avancé, on pourrait soupçonner la préméditation. D'ailleurs, ajouta-t-elle, nous n'étions plus en état de réfléchir lucidement. En tout cas, ma version est passée comme une lettre à la poste auprès des gendarmes.

Elle soupira :

— Si vous n'étiez pas intervenue...

Et, avec un pâle sourire :

— C'est pas de chance, après deux ans, échouer à quarante-huit heures près... C'est pas de chance !

Mary ne disait rien.

— Et maintenant, demanda Maryvonne Devet, je suppose que je dois vous suivre.

Elle avait retrouvé une sorte de calme fatalisme.

Mary se redressa :

— Pas tout de suite. Quand deviez-vous partir ?

— Dans deux jours. Je prenais le train pour Amsterdam et de là l'avion pour Auckland.

— Gardez cette chambre et restez à disposition, ordonna-t-elle. Je vous recontacterai demain.

— Pourquoi attendre demain ? demanda tristement Maryvonne. S'il faut y aller, autant y aller tout de suite.

— Oh, ça va. Vous avez attendu deux ans, vous pouvez bien attendre encore deux jours !

— Mais qu'est-ce que ça changera ?

— Vous me racontez votre histoire, dit Mary, qu'est-ce qui me prouve qu'elle est vraie ?

— Mais... Je ne serais pas allée inventer...

— Vous ne seriez pas la première femme amoureuse qui s'accuserait pour innocenter son amant !

— Oh... Vous le pensez vraiment ?

— Je pense... Je pense qu'il faut que je vérifie, là !

Maryvonne Devet fit un pâle sourire :

— Et qui vous dit que je vais rester vous attendre ici ? Qui vous dit que dès que vous aurez tourné les talons je ne vais pas me sauver ?

— Je ne vous crois pas si sotté, dit Mary. Où que vous alliez, la police vous rattraperait, et en essayant de vous soustraire à la justice, vous ne feriez qu'aggraver votre cas. De surcroît, je serais amenée à demander l'extradition de Roger Pelem et, pour lui, ce serait vraiment grave. Alors vous allez me promettre de ne pas bouger, de faire comme si je n'étais pas venue. Je mène mon enquête et je vous recontacte dès que possible.

Elle lui prit les mains et les serra chaleureusement :

— Allons, ne baissez pas les bras, espérez !

Maryvonne la regarda avec un gros soupir et un air de se demander : espérer quoi ?

Chapitre XLI

Lorsqu'elle arriva au motel, il faisait nuit. Comme si c'était devenu une habitude, Claire avait préparé à dîner pour quatre, enfin cinq puisque Joseph Poher prenait son repas dans la cuisine.

Quand Poher vit Mary arriver, il plongeait la tête dans son assiette. Visiblement elle n'avait pas la cote auprès du factotum du « maître des Forges » (ainsi appelait-elle Olivier Lanveaux avec un brin de dérision).

Mary fit la bise à Claire, salua courtoisement le maçon intérimaire qui l'ignora superbement, sans faire la moindre allusion à ses activités de la journée. Elle se borna à dire qu'elle allait jouer un peu sur le piano et Claire l'y encouragea, laissant sa porte entrouverte pour profiter de la musique.

Voyant qu'il ne pourrait rien glaner comme information, Poher s'en retourna dans ses appartements. Lorsqu'elle vit la porte se fermer sur lui, Mary baissa le couvercle du piano et se rendit dans le salon où Lilian et Olivier poursuivaient leur discussion sur le prochain aménagement du domaine.

— Je vois que vous n'avez pas viré votre maçon, Olivier, dit-elle, c'est bien, vous avez agi sagement.

— Ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué, lança Olivier avec rancune. Je dois dire que j'ai eu un certain mérite à lui faire bon visage.

Lilian demanda :

— Et toi, Mary, as-tu passé une bonne journée ?

— Oui, agitée, mais bonne.

— Comment ça, agitée ?

— Je cherchais des informations pour mon enquête et j'ai dû courir à droite et à gauche.

Elle restait volontairement dans le vague.

— Il y a des témoins qui ont changé de domicile, d'autres qui ont carrément disparu... Forcément, après deux ans !

— Je vous l'avais dit, fit Olivier, les pandores vous ont chargée d'une mission impossible.

— Je le crains, reconnu-elle.

— Que fais-tu demain ? demanda Lilian.

— La même chose qu'aujourd'hui, probablement. Ce matin le commandant Durand est venu à la brigade et il s'est carrément payé ma fiole. Je ne l'ai pas montré, mais je n'ai pas aimé ses manières. J'espère qu'il ne va pas s'amuser à ce petit jeu tous les jours !

Après le dîner, Mary et Lilian rentrèrent se coucher comme un brave petit couple de vacanciers.

Ils parlèrent essentiellement du projet en cours et du planning des travaux à venir.

— Demain, dit Lilian, je vais avec Olivier voir une longère en ruines qui est à vendre. Il y aurait, paraît-il, de très belles pierres à récupérer.

— Encore, fit Mary, l'esprit ailleurs. Qu'est-ce que vous allez faire avec toutes ces caillasses ?

— Tu verras... Tu ne veux pas venir avec nous ?

— Je ne peux pas, mon vieux, je travaille !

— Ah oui, fit-il, j'oubliais...

Elle eut envie de lui dire : « C'est tout l'effet que ça te fait ? » mais elle se tut. Elle se sentait un peu lasse et si elle avait remis la discussion sur son métier, inévitablement il y aurait eu un nouvel accrochage et elle n'en avait pas envie.

Elle eut un sommeil agité. Elle aurait dû se sentir transcendée par la résolution du mystère des garde-chasse disparus, mais Maryvonne Devet lui posait un problème de conscience. Cette femme était une victime et l'homme qu'elle avait tué accidentellement – si du moins la version qu'elle avait donnée des faits était la vérité, et Mary ne la croyait pas de taille à l'avoir inventée – était un salopard dont la disparition n'avait navré personne. Fallait-il pour un désir de gloriole – car ce ne serait pas un mince plaisir de clouer le bec à ce commandant macho et arrogant – attirer une foule de désagréments à un couple sympathique qui partait refaire sa vie au bout du monde ? Qu'aurait la justice à y gagner, hors une débauche d'efforts et de dépenses dont elle pouvait fort bien faire l'économie ? N'avait-elle pas mieux à faire ? N'était-ce pas la Justice Immanente qui s'était abattue sur le chef des gardes ?

Si elle faisait éclater la vérité comme c'était son devoir, elle en tirerait toute la gloire et, du même coup, transformerait le peu d'estime que lui portaient les gendarmes en détestation.

L'avenir d'un jeune couple sympathique était entre ses mains. Elle

n'avait qu'à dire à Maryvonne Devet, « Allez, vous avez assez souffert, vivez ! » Voilà, ça c'était un vrai beau rôle, qui lui plaisait bien plus que l'autre : « Voyez, tout le monde s'est planté, mais moi, Mary Lester, j'ai encore tout deviné ! » Qu'y avait-il en face ? La vérité sur la disparition d'un être exécrationnel qui avait fait de sa vie et de celle de ses proches un enfer. Enseveli au milieu de ces bois qu'il aimait tant, son âme noire avait peut-être enfin trouvé la sérénité. De toute façon, quelle que soit la décision qu'elle prendrait, ça ne le ferait pas revenir à la vie, pour le plus grand soulagement de tous ceux qui l'avaient côtoyé.

Non, ce rôle-là, elle n'avait pas envie de le tenir. Quoi qu'il en soit, elle était aux prises avec un véritable dilemme et elle n'avait pas encore tranché.

Elle se leva à sept heures trente, mal contente, tourmentée par ses réflexions, et elle fit machinalement le café alors que Lilian dormait encore.

Puis elle forma le numéro que lui avait donné Fortin la veille.

— Allô, la Société des Grands Travaux de Marseille ? Je souhaiterais parler à la personne qui s'occupe de l'immobilier.

Dans l'appareil elle entendait la voix de la téléphoniste qui avait un « assent » comme dans Pagnol, dis !

— À qui que vous voulez parler ?

— À la personne qui s'occupe de l'immobilier dans votre société.

— Mais on ne fait pas dans l'immobilier, ici, on fait dans les grands travaux portuaires, les barrages, les ponts...

— J'entends bien, mais il n'en est pas moins possible que votre société, qui est assez importante, je crois...

— Peuchère, je pense, c'est la plus grosse de tout le Midi, et peut-être de la France.

« Et pourquoi pas du monde ? » se dit Mary. Ah ces Marseillais ! Elle expliqua :

— Donc votre société possède des immeubles...

— Peuchère oui ! Où est-ce qu'on travaillerait autrement ?

— Peut-être même des terrains ?...

— Et que oui, pour mettre le matériel, les bulldozers, les pelles mécaniques, les camions... C'est qu'il en faut de la place !

— Donc il doit bien y avoir quelqu'un qui s'occupe de ces affaires.

— Je vais voir...

Elle entendit des grésillements, puis une voix d'homme douce comme un velours, avec un autre accent, corse celui-là.

— Ange Magnani.

— Bonjour monsieur Magnani, capitaine Lester, police judiciaire.

— Police judiciaire ? demanda une voix légèrement inquiète. Qu'est-ce qu'on a fait pour que la police judiciaire nous recherche ?

— Je ne vous recherche pas, monsieur Magnani, je cherche un renseignement. Voilà, votre société a effectué des travaux sur un barrage en Bretagne.

— En Bretagne ? Je ne me souviens pas.

— C'était il y a longtemps.

— Ah...

— Si je ne me trompe, vous possédez toujours des bâtiments sur les bords du lac de Guerlédan.

— Guerlédan, mais c'est où, ce patelin ?

— En centre Bretagne.

— Jamais entendu parler de ça ! fit monsieur Magnani.

— Ces bâtiments ont abrité pendant quelques années un camp de vacances pour les enfants du personnel.

— Écoutez, je ne sais pas, mais je vais me renseigner. Je peux vous rappeler ?

— Bien sûr.

Elle lui donna son numéro de téléphone et il ajouta :

— Je fais des recherches et je vous rappelle dès que j'ai trouvé quelque chose à ce sujet.

— Merci, monsieur Magnani. Je compte sur vous !

— C'était qui ? demanda Lilian qui s'amenait en tenue de nuit, caleçon et tee-shirt, les yeux encore lourds de sommeil.

— Un des responsables de la société qui possède l'ancien centre de vacances sur les bords du lac. Tu sais, là où nous avons rencontré ce gardien si sympathique et son chien.

— Qu'est-ce que tu espères ? Que ses patrons vont l'engueuler parce qu'il fait trop bien son boulot ?

— Je me renseigne, dit-elle laconiquement.

Son portable se mit à sonner. Elle pensa que monsieur Magnani avait vivement mené son affaire, mais c'était la voix énergique du

commandant Durand.

— J'espère que je ne vous réveille pas, capitaine.

— Non monsieur. Je m'apprêtais à partir.

— Voilà une bonne nouvelle ! Je suis dans le bureau de l'adjudant-chef Hanson, nous vous attendons.

— J'arrive !

Elle replia son téléphone en maugréant : « Qu'est-ce qu'il me veut encore, celui-là ? »

Et Lilian demandait de nouveau :

— Qui c'était ?

— Le commandant de gendarmerie !

Elle l'entendit ricaner :

— Toujours tes mauvaises fréquentations !

Elle haussa les épaules et sortit en grondant entre ses dents : « Et toi, toujours tes questions à la c... ? »

Lorsqu'elle arriva dans la cour de la brigade, elle vit le commandant qui faisait les cent pas en regardant fréquemment sa montre d'un air agacé. Il eut un geste autoritaire de la main pour lui commander d'entrer, mais il ne l'attendit pas. « Ça va mal ! » se dit-elle en entrant dans la gendarmerie. Le regard par en dessous que lui lança le gendarme de permanence confirma ce diagnostic. La porte du bureau de l'adjudant-chef était entrouverte. Elle allait toquer du doigt contre le panneau mais elle s'ouvrit, actionnée par le commandant qui l'invita à entrer avec un commentaire qui se voulait ironique :

— On ne commence pas tôt dans la police, j'ai failli attendre !

— Non mais il arrive qu'on finisse tard, monsieur. Je suis désolée de vous avoir fait attendre, mais si vous m'aviez fixé un rendez-vous, soyez certain que j'aurais été à l'heure !

— Il n'est pas dans mes habitudes de donner des rendez-vous à mes hommes dans le cadre du service, dit le commandant d'un ton plus sec que le vent du nord. Mes visites sont subites et inopinées. Cette brigade est accessible au public à partir de huit heures et tout le monde doit être à son poste à l'heure !

Et toc ! Si ça n'était pas une engueulade de grande amplitude, c'était quoi ?

Elle regarda l'officier dans les yeux sous le regard effaré de l'adjudant-chef et elle articula :

— En quoi ceci me concerne-t-il, monsieur ? Je ne fais pas partie de vos hommes, comme vous dites. Mon patron est le commissaire divisionnaire Fabien, et c'est à lui que je rends compte.

Elle n'aurait pas dû lui répondre de la sorte devant un subordonné, ça ne plut pas à Durand qui aboya :

— Pour le moment, vous êtes sous mon autorité dans ma juridiction où je vous ai accueillie à la demande de votre commissaire. Ici c'est moi le patron ! Où étiez-vous hier ?

Elle regarda l'adjudant-chef qui esquissa un petit mouvement d'impuissance, puis elle revint au commandant :

— À quelle heure ?

Durand en resta sans voix.

— J'ai fait pas mal de choses hier, voyez-vous, alors, si c'est pour un alibi, j'aimerais que vous précisiez.

Il gronda :

— Qui vous parle d'alibi ?

— Votre ton me porte à croire que je suis là pour subir un interrogatoire.

— C'est une question ! dit Durand toujours très sèchement. Je vous demande d'y répondre.

— J'ai recherché madame Devet.

Elle regarda de nouveau l'adjudant-chef et ajouta :

— Mais j'étais seule, personne ne peut en témoigner.

Durand négligea l'ironie du propos.

— Madame Devet ! Comme si madame Devet pouvait apporter quelque élément intéressant le cadre de l'enquête qui vous a été confiée !

Mary regardait le commandant d'un air de dire « Non mais quel c... ! J'y crois pas ! »

— Puisqu'elle m'a été confiée, je pense avoir le droit d'en juger. Nous étions convenus...

Durand lui coupa la parole :

— Tout porte à croire que les deux hommes que nous recherchons ont été tués par des braconniers. Alors, trouvez-moi la piste des braconniers et laissez cette pauvre madame Devet tranquille !

Mary se dressa de toute sa taille :

— Pardon monsieur ?

Le commandant ironisa :

— Vous ne m'avez pas compris ?

— Pas bien je le crains. Pourriez-vous répéter votre dernière phrase ?

— Je vous la répète donc pour la dernière fois. Il martela : trouvez la piste des braconniers, et laissez cette pauvre madame Devet tranquille. Est-ce clair ?

— Parfaitement, monsieur !

Elle sortit un carnet de sa poche et se mit à écrire.

— Que faites-vous ? demanda-t-il.

— Je prends note afin de ne pas oublier vos ordres.

Elle regarda sa montre et ajouta :

— Je note l'heure à laquelle elle a été prononcée également.

Durand, furieux, se dressa de tout son haut :

— Assez de vos insolences, capitaine Lester !

Mary n'en fut pas impressionnée.

Elle sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Elle le sortit :

— Permettez ?

Et avant qu'elle n'ait obtenu une réponse, elle tira une chaise devant le bureau de l'adjudant-chef et prit note des renseignements que son correspondant lui fournissait. Le commandant la regardait faire, les yeux exorbités.

— Faut pas vous gêner !

Elle se leva, dit dans l'appareil :

— Un instant, monsieur Magnani, je suis dans un endroit où les ondes de téléphone passent mal. Ne quittez pas, je me déplace un peu.

Elle sortit et alla s'asseoir dans le hall.

Chapitre XLII

Le commandant était allé jusqu'au seuil de la porte sur ses pas. Il s'arrêta là et, les mains sur les hanches, fixa avec une stupéfaction mêlée d'incrédulité le capitaine Lester qui prenait sa communication sans plus se préoccuper de lui.

— Voilà, dit la voix sucrée du Corse, je suis avec mademoiselle Pâtisson qui est la secrétaire de direction de l'établissement depuis bien longtemps. Elle se souvient bien de cet établissement sur les bords du lac de Guerlédan. Je vous la passe.

— Merci, dit Mary.

Elle entendit un timbre féminin succéder à l'accent chantant de monsieur Magnani.

— Bonjour mademoiselle. Monsieur Magnani m'a dit que vous aviez connu l'époque de ce centre de vacances sur les bords du lac de Guerlédan.

— En effet, dit la voix de mademoiselle Pâtisson qui, elle aussi, fleurait bon la Provence. Ça aura duré quelques années, et puis le goût d'aller en Bretagne leur a passé, aux pitchouns ! Alors on a fermé le centre.

— Si mes renseignements sont bons, dit Mary, quand les travaux sur le barrage ont été terminés, tous les ouvriers ont été licenciés sauf un.

— C'est cela... Les techniciens sont passés sur d'autres chantiers et la main-d'œuvre recrutée sur place a été remerciée. Il n'en est resté qu'un, m'ôssieur Carbon. Le pôvre, il avait perdu une jambe dans un accident de chantier et, à titre de dédommagement, la maison lui a confié le gardiennage de l'ancienne colonie de vacances. Ce n'est pas qu'il y avait grand-chose à garder, mais c'était plutôt pour qu'il atteigne l'âge de la retraite sans avoir de soucis financiers.

— Mais il est en retraite maintenant, dit Mary.

— Oui, depuis dix ans au moins !

— Et vous me dites qu'il n'y a rien d'entreposé dans vos locaux ?

— Non, c'est totalement vide. Lorsque la colonie a été supprimée, tout le mobilier a été liquidé. D'ailleurs, je me demande pourquoi nous avons gardé ces locaux, on n'y pensait plus, probablement. Ils doivent être bien dégradés à cette heure ?

— Ce n'est pas sûr. Mais il se pourrait qu'ils servent à entreposer des marchandises volées.

— Boudiou ! s'exclama la demoiselle, des marchandises volées ?

— Ce n'est pas une certitude, mais une enquête nous a menés jusqu'à ces locaux et...

— Et nous pourrions être inquiétés ?

— Eh bien, vous serez nécessairement interrogés puisque vous en êtes les propriétaires.

— C'est très embêtant ! Qu'est-ce qu'on doit faire ?

— Pour le moment, rien. Comme je vous l'ai dit, ce n'est qu'une piste, peut-être n'y a-t-il rien de fondé.

— Bonne Mère, dit la secrétaire, si je m'attendais à entendre parler de ce chantier après toutes ces années... Ouh là là...

Visiblement, elle se faisait un monde de cette nouvelle. Mary vint à son secours :

— Ce que je peux vous proposer, si vous le souhaitez, c'est d'y faire une inspection avec les services de police. Je vous tiendrai au courant de nos observations.

— Eh bien oui, ça c'est une bonne idée !

— Parfait, pour la bonne règle, pourriez-vous nous faxer une autorisation de visiter ces locaux sans tarder ?

— Sans aucun problème ! Je m'en occupe immédiatement. Quel est votre numéro de fax ?

Mary s'approcha du gendarme de permanence et lui demanda le numéro en question et qu'elle répéta à la demoiselle Pâtisson.

— Vous mentionnerez « à l'attention du capitaine Lester ». Le numéro de fax est celui de la gendarmerie de Gouarec, dans les Côtes d'Armor.

Puis, après avoir remercié, elle coupa la communication et dit au jeune gendarme :

— Vous allez recevoir un fax qui intéresse mon enquête. Je le prendrai en sortant du bureau de l'adjudant-chef.

— Entendu, capitaine, dit le gendarme.

Et il ajouta *mezzo voce* avec un clin d'œil complice et un signe du pouce en direction du bureau de l'adjudant-chef :

— Bon courage...

— Merci, lui répondit-elle sur le même ton.

Et elle retourna gaillardement vers le bureau de Hanson.

Toujours aimable, le commandant l'interpella :

— Alors, c'en est fini de vos apartés sentimentaux ?

Mary fronça les sourcils. Le commandant Durand commençait à la hérissier singulièrement. Fortin aurait exprimé la chose dans un vocabulaire infiniment plus pittoresque, mais Fortin n'était pas là et c'était bien dommage. D'ailleurs, elle comptait bien remédier à cette absence sans tarder.

— De quoi parlez-vous, monsieur ?

— Il paraît que vous êtes descendue au *motel des Forges* en galante compagnie.

Elle le considéra froidement :

— En quoi ceci vous concerne-t-il, monsieur ? Ma vie privée ne devrait pas susciter tant d'attentions de votre part, il me semble.

Durand, comprenant qu'il était allé un peu loin, en resta coi. Si cette péronnelle se mettait à lui coller un motif pour atteinte à la vie privée ou harcèlement, il était mal.

— Vous m'avez recommandé de m'occuper des braconniers, c'est ce que j'ai fait.

Elle se tourna vers Hanson :

— Adjudant-chef, connaissez-vous Marcel Carbon ?

— Le gardien de l'ancienne colo ? Bien sûr.

— Gardien de rien du tout, articula Mary.

L'adjudant-chef tiqua :

— Pardon ? Carbon garde ces locaux depuis des années et heureusement qu'il est là, sans quoi tout aurait déjà été saccagé.

Mary répéta :

— J'ai dit gardien de rien du tout ! La Société des Grands Travaux de Marseille que je viens d'avoir au téléphone à l'instant m'a affirmé que Carbon n'était plus le gardien de ces locaux depuis plus de dix ans.

— Comment ? fit Hanson.

— Pendant les travaux Carbon a été grièvement blessé et mutilé sur le chantier. À ce titre, ils ont créé un poste plus ou moins fictif de gardien de ces locaux désaffectés pour lui permettre d'atteindre sa retraite. Mais le bonhomme est en retraite depuis plus de dix ans et il n'a plus rien à faire sur ce site qui, officiellement, a été vidé de tout

son contenu. Carbon continue donc de garder des locaux vides bénévolement. Ça ne vous épate pas un peu ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda le commandant un peu vexé d'être laissé à l'écart de la conversation.

— Je suppose, dit l'adjudant-chef d'une voix mal assurée, que Carbon continue d'habiter le local qui avait été mis à sa disposition pour n'avoir pas de loyer à payer.

Il leva des yeux malheureux sur le commandant.

— Il n'y a pas grand mal, mon commandant.

Mary le reprit :

— Il n'y a pas grand mal si cette occupation illégale ne cache pas une activité que la loi réprime.

— Quelle activité ?

— Ce ne sont pas les hypothèses qui manquent...

Durand haussa rageusement les épaules.

— Vous débordez, Lester ! S'il y a, de la part de cet ancien gardien, un comportement anormal, c'est à nos services de s'en occuper.

Il martela :

— Vous êtes chargée d'enquêter sur la disparition de deux garde-chasse, pas de l'occupation illégale ou non d'un site à l'abandon ! Combien de fois faudra-t-il vous le dire ?

— Il faudrait tout de même voir...

— La gendarmerie s'en occupera en temps utile si le propriétaire porte plainte. C'est vu ?

Mary fit retraite :

— Parfaitement, commandant !

Et en elle-même elle se disait : « Avec de telles méthodes, tu n'es pas près d'en entendre parler, de tes garde-chasse ! »

Car elle se permettait de tutoyer ce grossier personnage quand elle se parlait à elle-même.

— Autre chose, commandant ? demanda-t-elle.

Il eut un geste méprisant du dos de la main, comme s'il s'était agi de chasser un moucheron importun.

— Ça va, vous pouvez disposer.

Elle sortit, raide comme un piquet.

Chapitre XLIII

— Elle est vexée comme un pou ! se réjouit le commandant Durand en se frottant les mains dès qu'elle fut sortie. Non mais, il était temps que quelqu'un la mouche, celle-là ! Que pensez-vous de cette histoire de local occupé illégalement, Hanson ?

— Il n'y a jamais eu de problème de ce côté-là, commandant. Comme je vous l'ai dit, la société propriétaire n'a pas porté plainte, et il n'y a pas eu de trouble porté à l'ordre public, ce qui aurait probablement été le cas si Marcel Carbon n'avait pas surveillé ces installations. Cependant, à l'occasion, j'en toucherai deux mots à Carbon.

— Bien, mais maintenant que cette maudite Lester a mis la puce à l'oreille aux responsables du siège, il est possible qu'ils réagissent en demandant à Carbon de quitter les lieux.

— Si je peux me permettre, ce ne serait pas une bonne chose, commandant. Je connais assez d'excités qui viendraient faire leurs rave-parties dans les locaux et alors, je ne vous dis pas les réactions que ça susciterait !

— Ouais, c'est tout à fait ce qui est à redouter, dit Durand soucieux. Que va faire Lester, à votre avis ?

— Bien malin qui pourrait le savoir, commandant.

À ce qu'on m'a dit, cette greluche est totalement imprévisible.

— D'ici à ce qu'elle nous trouve nos deux disparus...

L'adjudant-chef eut un sourire en coin.

— Je n'y crois pas, commandant, il faudrait que quelqu'un cause. Or si nous, qui avons des oreilles un peu partout, ne recevons aucun écho depuis deux ans, il y a bien peu de chance qu'elle, qui n'est pas d'ici, recueille des confidences.

Il réfléchit et ajouta :

— Ce genre de confidence s'entend surtout dans les bistrots, un soir de beuverie, quelqu'un qui veut faire le malin et qui laisse échapper un mot de trop... Jusqu'à présent, rien n'est remonté à la surface et après deux ans... Je tends de plus en plus à penser que l'équipe de Gaudu n'est pas dans ce coup-là. Quelles que fussent les précautions prises par Devet pour dissimuler ses secteurs de surveillance, les frères Legroin s'arrangeaient toujours pour savoir où il allait. C'est d'ailleurs

ce qui faisait enrager Devet. Rien de plus facile, dès lors, que d'éviter les lieux où Devet planquait.

— Vous pensez à une autre bande ? demanda le commandant.

— Oui, des gitans peut-être, des types qui ne font que passer et qu'on ne reverra pas de sitôt.

Sa moue dubitative témoignait de sa perplexité.

— Si je comprends bien, c'est râpé pour trouver la clé de l'énigme, dit Durand.

— Je le crains. Quant à savoir ce que va faire Lester maintenant... Pour tout vous dire, commandant, je n'aime pas l'avoir dans les pattes.

— Bah, dit Durand, dans huit jours, dans quinze jours, son patron va la rappeler et la capitaine Lester retournera à Quimper sans avoir eu le loisir de nous faire passer pour des incapables.

La capitaine Lester n'avait pas eu, et pour cause, le loisir d'entendre ces considérations peu flatteuses à son égard. Lorsqu'elle était sortie, le gendarme de l'accueil lui avait tendu le fax qu'elle attendait, elle l'avait lu avec satisfaction.

Après avoir remercié le jeune homme comme il convenait, elle avait rejoint sa voiture.

Son premier soin fut d'appeler Maryvonne Devet à son hôtel pour s'assurer de sa présence, et aussi pour lui demander de ne pas sortir, car il fallait qu'elle la voie sans délai.

Ensuite elle contacta Fortin et lui donna rendez-vous à l'auberge, près de *l'abbaye de Bon-Repos* en début d'après-midi.

À présent, elle filait vers Saint-Brieuc. À onze heures, elle poussait la porte de l'hôtel.

Sans même se préoccuper du gardien, elle monta quatre à quatre jusqu'à la chambre de Maryvonne Devet. La jeune femme, qui avait la mine défaite de quelqu'un qui n'a pas dormi de la nuit, l'accueillit avec un pâle sourire.

— Vous avez fait vite... Vous étiez si pressée de me passer les menottes ?

— Qui parle de vous passer les menottes ?

— Eh bien alors, qu'êtes-vous venue faire ici ?

— Prendre un petit café avec vous, si vous le voulez bien.

Sans demander la permission et sans se préoccuper de la stupéfaction de Maryvonne Devet, elle appela la réception :

— Deux cafés et deux croissants s'il vous plaît !

La jeune femme tenta de protester :

— Pas pour moi... Mais Mary passa outre et confirma la commande.

Sitôt qu'elle eut raccroché elle assura Maryvonne Devet « qu'elle en aurait besoin ». Puis elle s'enquit de son départ :

— À quelle heure est votre train ?

— À seize heures pour Paris, de là j'ai ma correspondance pour Amsterdam à 21 heures. Et demain...

— Demain, départ pour Auckland... compléta Mary.

Elle répéta, songeuse :

— Singapour, Sydney, Auckland...

Maryvonne se mit à pleurer.

— Ce n'est pas bien de me faire mal comme ça. Arrêtez-moi, et qu'on n'en parle plus ! Auckland, c'est fini puisque vous allez me mettre en prison !

— Calmez-vous, ordonna Mary. Vous n'avez pas bien dormi cette nuit, je crois.

— Je n'ai pas fermé l'œil...

— Moi non plus ! Voilà, Maryvonne, vous m'avez posé un problème de conscience que je n'avais pas encore résolu à l'aube.

— Et maintenant ? demanda la jeune femme d'une voix où perçait une lueur d'espoir.

— Maintenant, quelqu'un l'a résolu pour moi.

— Vous avez bien de la chance !

— Non, c'est vous qui avez de la chance !

Elle se tut, les yeux dans le vague, puis dit, comme si elle se parlait à elle-même :

— Voyez-vous, j'étais tiraillée entre deux possibilités : je pouvais vous inculper et tirer gloire de la résolution d'une enquête où tout le monde avait échoué. Légalement, c'est ce que j'aurais dû faire.

— Ou ? demanda Maryvonne en s'épongeant les yeux.

— J'étais également tentée d'abonder dans le sens des gendarmes, c'est-à-dire de continuer à rechercher d'hypothétiques braconniers qui auraient tué les deux hommes. Notez bien que si les gendarmes avaient arrêté un innocent, j'aurais bien été obligée de leur dire la vérité, mais cette piste de braconniers fantômes ne les mènera

évidemment nulle part. Ce matin, je me suis fait remonter les bretelles par mon chef. Savez-vous ce qu'il m'a dit ?

Maryvonne secoua la tête négativement.

— Il m'a dit textuellement : « Trouvez-moi la piste des braconniers et laissez donc cette pauvre madame Devet tranquille. » Voilà, je n'ai plus d'états d'âme : puisque c'est mon chef qui me l'ordonne, je laisse madame Devet tranquille.

On frappa à la porte. Mary s'en fut ouvrir et prit le plateau des mains de la jeune serveuse.

— Merci...

Elle vint le poser sur la table basse et dit à Maryvonne qui la regardait la bouche ouverte, n'en croyant pas sa bonne fortune :

— Je vous avais bien dit que vous auriez besoin d'un café !

— Mais... Mais alors... Qu'est-ce que je dois faire ? balbutia Maryvonne Devet.

Elle pleurait et riait en même temps.

— D'abord boire votre café, ensuite vous préparer pour ne pas manquer votre train.

Mary prit sa tasse et fit mine de trinquer. Puis elle dévora son croissant car le début de matinée avait été éprouvant.

— Je n'ai rien à signer ? demanda Maryvonne Devet.

— À part le chèque pour régler votre chambre, rien ! dit Mary. Officiellement, on ne se connaît pas, vous ne m'avez jamais vue, je ne vous ai jamais vue non plus. Officiellement toujours, je vous ai cherchée, mais je ne vous ai pas trouvée.

Elle se leva :

— Il faut que j'y aille.

Elle cligna de l'œil :

— Il me reste des braconniers à trouver !

Maryvonne se leva à son tour. Elle se tenait plus droite, elle paraissait maintenant déchargée d'un lourd fardeau.

— Comment pourrais-je vous remercier ?

Mary lui prit les deux mains, les serra, puis elle l'embrassa sur les deux joues.

— Soyez heureuse !

Chapitre XLIV

En rejoignant *l'abbaye de Bon-Repos*, Mary aperçut la voiture de Miliner devant sa maison.

Elle s'arrêta et toqua au carreau.

— Ah, c'est vous ? dit le garde champêtre avec une grimace.

Il n'avait pas l'air plus enchanté que ça de recevoir la visite du capitaine Lester.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il était tout sauf aimable.

— Entrer, Miliner.

Il la considéra et s'effaça en haussant les épaules :

— Eh bien, entrez !

Sur un petit feu de braises, suspendue à une crémaillère couleur de suie, une cocotte rebondie aux flancs noircis par le feu répandait un fumet délectable.

— Ça sent bien bon chez vous, dit-elle. Qu'est-ce que vous mijotez ?

— Eh bien, mon repas !

— Mais encore ?

— Un civet de lapin si vous voulez tout savoir ! Et ne me demandez pas si c'est un lapin de choux, car c'est un garenne.

— Ne montez pas sur vos grands chevaux, Miliner, je ne vais pas vous demander comment vous l'avez eu, ce lapin.

— C'est tout simple, avec sa nombreuse famille, il venait régulièrement s'occuper des carottes de mon potager. Alors...

— Alors c'est de la légitime défense, conclut-elle.

— En quelque sorte, dit le garde champêtre.

Elle huma, ferma les yeux :

— Il y a du thym là-dedans ! dit-elle.

— Du thym, du laurier, des carottes, des oignons, des patates, quelques giroilles et des petites bardes de lard, énonça Miliner.

Elle s'extasia :

— Des girolles ?

— Les bois en sont pleins, dit Miliner. J'en fais même sécher. Comme ça j'en ai tout l'hiver.

Il montrait des guirlandes de petits champignons jaunes pendant entre les poutres.

— Ça ne vaut pas les fraîches, évidemment, mais c'est tout de même meilleur que les champignons de Paris.

— Ça, je veux bien vous croire. Vous ajoutez un peu de farine aussi ?

— Oui, pour épaissir la sauce.

Miliner semblait commencer à s'amuser du tour pris par la conversation.

— Voyez, je vous dis tout !

— Humm ! fit-elle, vous ne dites que ce que vous voulez bien dire, mais je sais tout de même que, par certains côtés, vous êtes un petit cachottier !

— Moi ? s'indigna Miliner, qu'est-ce que j'ai caché ?

— Vous ne m'avez pas parlé de votre fille, par exemple.

Le colosse accusa le coup. Il recula comme s'il venait d'être cueilli sournoisement par un uppercut au foie. Il devint soudain tout pâle.

— Ma... Ma fille...

— Oui, votre fille Sophie, qui vit chez sa mère Janine Legroin avec ses demi-frères, Frank, Hervé, Julien, Bernard et Edouard ! Ça vous dit quelque chose ?

Miliner ne répondit pas. Mary poursuivit :

— Je comprends mieux maintenant pourquoi vous protégez Frankie de cette manière.

— Qui vous a dit ça ? demanda Miliner.

— Rassurez-vous, dit Mary, je ne l'ai pas sucé de mon pouce et personne ne me l'a dit, mais maintenant la police a des moyens imparables d'établir les liens de parenté. Cela s'appelle l'empreinte ADN. Peut-être en avez-vous entendu parler ?

Une nouvelle fois Miliner resta muet. L'empreinte ADN ! Y avait-il songé ?

— Quelques prélèvements obligeamment fournis par les intéressés m'ont ainsi permis d'établir que Sophie Legroin est votre fille et que « les petits », comme on les appelle par ici, sont les fils de ce brave

Joseph Poher, la mère universelle de tout ce beau monde étant Janine Legroin. Dites-moi, quelle tour de Babel ! Comment avez-vous connu madame Legroin ?

Miliner la regarda avec attention et finit par lâcher, la bouche crispée :

— Je connaissais son mari depuis que j'étais enfant. Il m'a même envoyé un faire-part pour son mariage. Mais à l'époque je venais de m'engager dans la Légion. Je le revoyais lorsque je revenais en permission. Le petit Frank était né et Charlie arrosait l'événement plus que de raison. En a-t-on tiré des bordées ensemble ! Puis un jour, lors d'une nouvelle permission, j'ai appris que Charlie n'était plus là, qu'il s'était noyé...

— Ça vous a surpris ?

— Pas plus que ça. Charlie braconnait le brochet la nuit. C'était un bon gars, mais qui buvait trop. Alors c'est bien possible qu'il soit passé par-dessus le bord de son bachot. « Décidément, braconner est une affaire de famille chez les Gaudu », pensa Mary.

— Alors vous avez consolé sa veuve.

— Vous ne pouvez pas comprendre, fit Miliner en allant prendre sa gamelle qu'il déposa sur la table sur une ardoise épaisse qui faisait office de dessous-de-plat.

— Mais si, Miliner, je comprends. Vous étiez un jeune soldat, vous rentriez probablement d'une mission difficile et il y avait là une jeune veuve qui n'était pas trop bien vue dans le coin, si j'ai bien compris.

— Les gens sont méchants, dit Miliner, Janine avait épousé Charlie Gaudu, l'héritier d'une des plus belles fermes du canton.

— *Kerlouet...*

— Voilà... À l'époque ce n'était pas une ruine comme maintenant, mais une très belle exploitation. Certains, par jalousie, ont fait courir des bruits, disant que si Charlie s'était mis à boire c'était à cause de sa femme. Mais moi je peux vous dire que ce n'était pas vrai. Charlie buvait bien avant d'être marié. Et puis, quand il s'est noyé, on a dit que c'était elle qui l'avait poussé à l'eau. Il y a même eu une enquête de la gendarmerie. Mais Janine n'a pas été inquiétée. Après, elle s'est méfiée de tout le monde...

— Sauf de vous.

— Oui, parce que moi, je n'avais pas participé à la campagne de ragots contre elle. Moi je venais de loin, d'Afrique... Comme je connaissais Charlie, je lui ai rendu une visite de politesse.

Drôle de visite de politesse, pensa Mary.

— Et puis vous êtes reparti.

— Oui, mon régiment a enchaîné les missions, je suis resté en Afrique pendant plusieurs années avant de revenir en France.

— Et là vous avez appris que vous aviez une fille.

— Oui, et que cette petite fille avait quatre autres petits frères !

— Joseph Poher était passé par là !

Nouveau coup d'arrêt porté au colosse.

— Vous savez donc tout ?

— Tout ? Sait-on jamais tout ? Mais pour Poher, ça n'a pas été plus difficile que pour vous. Un mégot de Poher, une écharde prélevée dans le doigt de Miliner et l'affaire était dite.

— Et pour les enfants, pour les petits, pour Sophie ?

— Ils crachent tellement que ce n'est pas un exploit...

Miliner hocha sa grosse tête silencieusement :

— Je vois...

— Vous voyez quoi ?

— Qu'on a eu tort de vous prendre à la légère.

— Merci !

Le colosse se versa un verre de vin et fit mine, en tendant la bouteille, d'en offrir à Mary qui déclina l'invitation. Il but une gorgée et parla, les yeux dans le vague :

— À mon retour, Janine ne voulait plus me voir. Elle m'accusait de l'avoir abandonnée et, comme la petite était handicapée, ça n'arrangeait pas les choses. Je suis reparti, j'ai fini mon temps et je suis revenu ici. Je n'y avais plus personne mais c'est mon pays et je n'ai jamais envisagé de vieillir ailleurs.

— Et la petite ?

Miliner haussa les épaules :

— Vous l'avez vue ?

— Oui, elle m'a craché dessus.

Il eut un sourire douloureux.

— À moi aussi, elle m'a craché dessus.

— Vous ne vous êtes jamais occupé d'elle ?

— Comment l'aurais-je fait ? D'abord, Janine ne m'a même pas

avisé de sa naissance. Vous l'avez vue ? C'est une tigresse. Il ne fait pas bon approcher ses enfants. Je lui donne la moitié de ma pension depuis des années.

— Et vous protégez Frank Gaudu.

— J'essaye de l'empêcher de faire des conneries.

Il soupira :

— Ce n'est pas toujours facile. Il n'a pas plus de cervelle que son vieux, et il picole autant que lui. Mais il est le chef de famille maintenant. Les petits le craignent et lui obéissent. Quant à Frank il m'obéit, à moi !

Mary comprenait maintenant les raisons de l'attitude qu'avait eue Miliner lors de l'accrochage de Gaudu avec Lilian.

— Et Poher ?

— Quoi, Poher ?

— Quel rôle joue-t-il dans cette affaire ?

— Poher ? Tout ce qu'il a fait pour les petits, c'est leur apprendre à siffler...

— C'est pour ça qu'ils ne parlent pas ?

— Probable.

— Que pensez-vous de cette histoire de garde-chasse disparus ?

— Tout le monde dit que c'est Frank et sa bande qui les a tués, mais ce n'est pas vrai. Frankie est une grande gueule, mais un pétouchard. Dans la Légion, il n'aurait pas survécu huit jours. Ici il joue les coqs de village mais il n'est même pas capable de flinguer un cerf à deux cents mètres.

Il eut un mince sourire et ajouta :

— Et il se laisse démolir l'épaule par une gonzesse !

— Pourtant, souvenez-vous, vous êtes venu au motel pour me mettre en garde contre les représailles qu'aurait pu exercer Gaudu contre moi.

— C'était pour vous faire peur. Pour vous faire partir parce que vous risquiez de détruire l'équilibre fragile qui permet à Janine de garder son toit et ses enfants. Mais c'est raté. Vous n'êtes pas facile à effrayer, capitaine Lester.

Oh si, pensa Mary. Si tu savais, mon pauvre vieux Miliner, si tu savais comme je me sentirai mieux lorsque Fortin sera là ! Elle demanda :

— De quel équilibre parlez-vous ?

— Tous les gens qui habitent au bord du lac se connaissent, dit Miliner. Les garde-chasse connaissent Gaudu, les gendarmes connaissent les petits, et moi je connais tout le monde. Je fais donc en sorte de faire régner une sorte de... comment dire ? De faire en sorte que les gendarmes n'aient pas à intervenir... Il faut que chacun trouve sa place, sans cela...

— Sans cela les petits s'ingénient à pourrir la vie de toute la communauté.

— Je vois que vous êtes au courant. Et si je ne les canalise pas, tout ceci finira mal. Quant à vous, vous arrivez la gueule enfarinée et vous mettez les pieds dans le plat. On ne vous connaît pas, donc on se demande ce qui va se passer. Et puis on se dit : « Oh, ce n'est qu'une fille, pas de raison de s'inquiéter... » Et puis la fille déclenche une bagarre au bar et démolit le coq du village. Là, on commence à se demander où on va.

— Tout ça ne serait pas arrivé si Gaudu n'avait pas reculé dans la voiture de mon ami.

— Votre ami... votre ami... Il ne parlait que d'appeler les gendarmes...

— C'est bien ce qu'on fait, en cas d'accident, quand l'une des parties refuse un arrangement à l'amiable, non ?

— Ben oui, concéda Miliner. Ailleurs c'est probablement comme ça. Ici... Les gendarmes auraient été trop contents de venir en sachant que Frankie était dans le coup. Et, avec ce qu'il avait bu, il allait en taule direct ! Surtout que ce n'était pas la première fois que ça lui arrivait !

— Mais alors, pourquoi ne s'est-il pas écrasé ?

— Parce que ce n'est pas dans sa nature, que voulez-vous ! Il est comme ça, Frankie, c'est pas le mec à s'excuser, surtout devant un Parigot !

— Eh bien il avait tort !

— Je sais bien qu'il avait tort. Et d'ailleurs, entre nous, Gaudu a toujours tort. Il n'a pas son pareil pour se mettre dans les emmerdes !

— Huit jours à l'ombre lui auraient donné à réfléchir.

— Que vous croyez ! Ça l'aurait rendu plus agressif encore. Et les petits auraient recommencé à tout saccager.

— Je croyais que vous aviez barre sur eux ?

— Quand Frankie est là, oui, mais Frankie en taule, on ne maîtrise plus rien.

— Que savez-vous à propos des braconniers, Miliner ?

— Ils opèrent la nuit... Moi, la nuit, je dors !

Facile, pensa-t-elle.

— Vous ne voulez rien dire.

— Le plus gros braconnier ici, c'est moi ! fit Miliner. Et la victime est là, dans la cocotte !

Elle se leva :

— Je n'en dirai rien, Miliner. Merci de m'avoir parlé comme vous l'avez fait. J'avais une certaine idée de la situation, mais vous l'avez bien éclairée.

Miliner souleva le couvercle de la gamelle et un nuage de vapeur odorante monta vers les poutres noircies du plafond.

— Je ne vous retarde pas, dit-elle, ce délicieux garenne n'attendra pas.

Miliner sourit :

— Je vous mets une assiette ?

Elle le regarda, surprise :

— Vraiment ?

— Je disais ça comme ça, fit Miliner. Une jolie jeune femme comme vous ne mange pas dans un antre comme celui-ci.

— Dommage, dit-elle en feignant la déception, ce civet me paraît particulièrement bon.

Ce fut au tour de Miliner d'être surpris.

— Vrai ?

— Et comment !

— Eh bien, ça me fait plaisir, dit le colosse en prenant une autre assiette et des couverts. Il y a bien longtemps qu'une femme ne s'est pas attablée en face de moi.

Et il ajouta malicieusement :

— Et qu'un officier de police n'a pas mangé un gibier braconné. Vous vous rendez complice de recel, capitaine !

Il lui servit un beau morceau de râble avec deux grosses pommes de terre et des rondelles de carottes, et il arrosa le tout généreusement d'une sauce brunâtre et onctueuse.

L'eau en venait à la bouche de Mary. Elle demanda :

— Vous n’avez pas mis un peu de vin rouge ?

Miliner hochâ sa grosse tête affirmativement :

— Si, un verre.

— Alors tant pis, dit-elle, quand ça en vaut la peine, il faut vivre dangereusement !

Chapitre XLV

Le civet du garde champêtre était délicieux mais un peu lourd. Après un repas comme celui-là, Mary n'aurait rien eu contre une petite sieste, mais il lui fallait maintenant retrouver Fortin à l'auberge, près de *l'abbaye de Bon-Repos*.

Elle quitta donc Miliner en le remerciant chaleureusement et en le complimentant sur ses talents de cuisinier, ce qui, bizarrement, parut faire grand plaisir au garde champêtre.

Peu après quatorze heures, elle arrêta sa voiture près du break Renault de Fortin. Le grand était assis à la terrasse de l'auberge, là où Mary avait déjeuné avec Lilian, et il terminait de dévorer un sandwich qu'il avait accompagné d'une chope de bière.

Mary lui fit la bise et s'en fut chercher un café au bar, puis s'assit près de lui.

— Tu as mangé ? demanda-t-il d'emblée.

Pour Fortin la question alimentaire était d'importance.

— Oui, dit-elle, je me suis fait inviter.

— Ah ah... Le capitaine Lester ne se contente pas de sandwiches comme un vulgaire lieutenant.

— À l'occasion si, dit-elle, mais je n'ai pas su résister au fumet d'un petit lapin de garenne braconné, cuisiné sur feu de bois aux petits oignons et aux girolles.

— Il y en a qui ne s'emmerdent pas, maugréa le grand en enfournant la dernière bouchée de son sandwich. Et qui était le prince charmant ?

— C'est plus un homme des bois qu'un prince charmant.

Elle lui raconta comment elle avait fait la connaissance de Lucien Miliner et, illico, Fortin déclara que le personnage était intéressant.

La description des gants de boxe accrochés au mur à la tête du lit lui parut de très bon augure.

— Et comment ça boume avec les gendarmes ?

— Ça ne « boume » pas terrible, reconnut Mary. Le commandant, qui m'avait paru plutôt sympa au départ, a commencé à m'engueuler.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne menais pas l'enquête dans la direction qui convenait, paraît-il.

Elle poursuivit sa narration en relatant la disparition des deux garde-chasse, disparition dont la responsabilité était attribuée aux braconniers qui sévissaient dans la région.

— Tu avais trouvé une autre piste ? demanda le grand.

— Pas vraiment, mais quand j'ai parlé d'aller interroger la femme d'un des disparus, le commandant Durand a estimé que je perdais mon temps et m'a intimé l'ordre de concentrer mes recherches sur la piste officielle, celle des bracos.

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— Eh bien, j'ai obéi !

Il la considéra d'un air incrédule.

— Sans blague ?

— Que voulais-tu que je fasse ? Un commandant...

— D'habitude ce n'est pas le grade qui t'arrête, fit remarquer Fortin.

— D'habitude je n'ai pas à enquêter, deux ans après les faits, sur une énigme où les gendarmes et les garde-chasse, qui sont particulièrement bien avertis se sont cassé les dents. Pour tout te dire, Jipi, je m'étais fixé pour objectif de faire cesser les coups de téléphone qui harcelaient madame Aubenard. Je crois que j'y suis parvenue, alors, le reste...

Elle eut un geste du bras qui indiquait que le reste importait peu.

— Ton gendarme va être content, fit remarquer Fortin, Mary Lester se sera plantée.

— Pas plus que ses services, dit-elle. Et puis, je n'en fais pas une affaire d'ego. Durand sera content ? Tant mieux ! Au moins on ne pourra pas dire que je contrarie toujours les gendarmes. Maintenant, poursuivit-elle, comme on m'a intimé l'ordre de me concentrer sur les bracos, je vais, ou plutôt nous allons, nous concentrer sur les bracos !

— Par quoi on commence ? demanda Fortin.

— On commence par aller à la mairie, dit-elle.

— La mairie ?

— Oui, tout d'abord pour saluer monsieur le maire que je ne connais pas encore mais qui est, paraît-il, un homme charmant, ensuite pour chercher certains renseignements.

Fortin se leva, jeta quelques pièces sur la table et dit : « Go ! » Ce

qui était bien avec le grand, c'est qu'il ne discutait pas. C'était un parfait agent d'exécution.

Chacun prit sa voiture pour aller à la mairie et, lorsqu'ils furent garés, Mary demanda à Fortin de l'attendre.

— Ce n'est pas la peine que l'on nous voie ensemble.

À la mairie, en l'absence du maire, elle eut affaire au secrétaire, un monsieur d'âge mûr nommé Talhouarn qui examina Mary d'un air suspicieux.

Pour ne pas perdre de temps, elle lui mit sa carte sous le nez et se présenta :

— Capitaine Lester, police nationale.

— Ah... C'est vous, dit monsieur Talhouarn, je me disais aussi...

Elle ne chercha pas à savoir ce que ce brave homme se disait, elle lui demanda s'il existait un plan cadastral de la commune.

— Bien sûr, dit le secrétaire. Y a-t-il une partie qui vous intéresse plus particulièrement ?

— Oui, le secteur où se trouve l'ancien camp de vacances de la Société des Grands Travaux de Marseille.

— Ah... Je vois !

Il sortit un dossier d'un classeur et déplia un plan qu'il étala sur sa table de travail.

Il lissa le document de la main pour régulariser les pliures et montra du doigt l'endroit recherché.

— C'est là, dit-il.

En fait, les choses étaient assez simples, du moins vues sur le plan : l'ancien camp de vacances était situé sur une partie escarpée des bords du lac, presque en face du *motel des Forges*. Il occupait une surface qui affectait grosso-modo une forme de rectangle d'environ deux cents mètres de large sur cent cinquante mètres de profondeur ; les locaux proprement dits couvrant une vingtaine de mètres au carré sur deux niveaux. En fait, il s'agissait d'une sorte de cube de briques construit à la va-vite, sans style, et couvert de plaques de fibro-ciment ondulées. Un lierre envahissant escaladait cette monstruosité architecturale et ne tarderait pas à la recouvrir complètement.

Tout autour il y avait des bois, sauf sur la partie arrière qui longeait une exploitation agricole enregistrée sous le nom de ferme de la Chesnaie.

— Il n'y a qu'une voie pour y accéder ? demanda Mary.

— Oui, c'est par là.

Il montrait du doigt le chemin que Mary et Lilian avaient suivi pour arriver jusqu'aux grilles du camp.

— Cette colonie de vacances est enclose comme un camp de concentration, fit remarquer Mary au secrétaire de mairie. En fait elle a été bâtie au milieu des bois ?

— Tout à fait.

— Et par l'arrière, on ne peut pas entrer ?

— Non, ça donne sur les terres de la ferme de la Chesnaie et le fermier, le vieux Gallou, n'était pas du tout satisfait de voir cette installation près de ses terres. Il craignait de voir les enfants venir abîmer ses cultures ou effrayer ses bêtes. Il avait donc exigé, à l'époque, que ce camp soit pourvu d'une solide clôture.

— Mais ça ne doit plus être le même fermier, depuis le temps, objecta Mary.

— Non, c'est son petit-fils qui a repris l'exploitation. Il rit :

— Mais la clôture est solide.

— Son petit-fils ? Quel âge a-t-il ?

— Je ne sais pas, dit le secrétaire de mairie surpris par la question. Je dirais autour de trente-cinq ans, mais je peux regarder, si vous voulez plus de précisions.

— Je veux bien, dit Mary.

Monsieur Talhouarn se transporta jusqu'à son ordinateur et tapota sur son clavier en soliloquant : « Voyons... Pierre Gallou... né le 15 janvier 1973... »

Il leva les yeux vers Mary :

— Je ne m'étais pas trompé de beaucoup, trente-six ans.

Mary le remercia et revint vers le plan.

— Donc on ne peut entrer dans cette propriété que par ce chemin...

— Oui, ou par le lac.

— Vous voulez dire par voie d'eau ?

— Bien sûr ! Il y a une sorte de grève au pied du bâtiment et même une cale qui servait à mettre les bateaux de la colonie à l'eau.

Mary en restait toute songeuse.

— Pardonnez ma curiosité, dit monsieur Talhouarn, mais pourquoi vous intéressez-vous à ces vieux bâtiments ?

— Ils m'intriguent, dit Mary. L'autre jour je me suis baladée jusqu'à cette grille et je me suis fait proprement jeter par un type particulièrement mal embouché.

Talhouarn se mit à rire :

— Vous êtes tombée sur le père Carbon ! C'est qu'il prend son rôle de gardien au sérieux, celui-là !

— Peut-être, mais ce n'est pas accueillant pour le touriste, dit Mary.

Monsieur Talhouarn leva les yeux au ciel :

— Que voulez-vous, c'est une propriété privée !

— C'est vrai, dit Mary. Eh bien, cher monsieur, il me reste à vous remercier pour votre obligeance.

Elle rejoignit sa voiture, fit un signe discret à Fortin pour qu'il la suive et elle s'en fut jusqu'au belvédère, près de l'endroit où le grand cerf avait été tiré.

Elle vint s'installer dans sa voiture et, sur une feuille de son carnet, elle retraça de mémoire le plan cadastral.

— Voilà comment se présentent les choses, dit-elle. Je voudrais visiter ce bâtiment-là, mais il est défendu par une clôture de grillage de deux mètres de haut, surmontée par des rouleaux de barbelés.

— Il y aurait un trésor là-dedans ? demanda Fortin.

— Ça m'étonnerait, dit Mary, mais je voudrais bien savoir ce que l'on garde avec tant de soin.

Fortin réfléchit et dit :

— Il y a une porte, je suppose, et une porte on peut la crocheter.

— Ouais, mais toute cette clôture me semble reliée à une alarme qui avertit les gens qui se trouvent dans ce local. Or, moi, je voudrais y arriver par surprise. Il y a bien un moyen, mais il va falloir faire de la gymnastique.

— Explique ! dit Fortin que la gymnastique n'avait jamais effrayé.

— Il faudrait qu'on arrive par là – elle montrait le chemin qu'elle avait pris avec Lilian –, et qu'ensuite on longe la clôture jusqu'au lac. Par la grève, on doit pouvoir arriver incognito sur les lieux.

— Eh bien, allons-y ! fit le grand.

— Il y a quand même quelque chose qu'il faut que je te dise : il y a un chien, un gros méchant chien, qui n'aboie pas mais qui mord.

— Ce sont les pires, dit Fortin.

— Ouais, et moi j'ai la trouille des chiens !

— Pas moi, dit le grand sans forfanterie. J'ai là de quoi les calmer !

Il ouvrit le coffre de sa voiture et sortit sa « tonfa », une paire de gros gants de cuir et quelques liens qu'il mit dans les poches de son blouson.

— Voilà, dit-il d'un air réjoui, les chiens méchants peuvent venir !

S'étant ainsi concertés, ils s'approchèrent au plus près du chemin et entreprirent de descendre vers l'eau. La pente était abrupte, il fallait se tenir aux arbustes pour ne pas dévaler vers l'eau noire qui miroitait en contrebas.

Le grillage, fixé à de solides poteaux de ciment scellés dans le sol, épousait fidèlement le mouvement du terrain.

Arrivés au bord de l'eau, ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle. Tout était extraordinairement calme. Quelque part, à la cime des grands sapins noirs, des corbeaux croassaient lugubrement.

La cale de béton dont lui avait parlé monsieur Talhouarn allait de l'eau à des hangars dont les portes étaient closes.

La grève était constituée de petites pierres vaseuses peu engageantes.

— C'est par là qu'ils devaient mettre les bateaux à l'eau, dit Mary à voix basse.

— Oh, ils les mettent encore, dit Fortin. Regarde...

Il montrait des traces de roues récentes et aussi des traces de pas qui s'étaient inscrites dans la pellicule de sédiments accumulés sur la cale.

— Tu as raison ! dit-elle après avoir examiné les traces.

— Dis donc, fit Fortin, tu es sûre qu'on peut entrer là-dedans ?

Elle le rassura :

— Pas de problème, grand !

Il insista :

— Parce que c'est une propriété privée, tout de même ! Faudrait peut-être une commission rogatoire...

Elle répéta :

— Pas de problème, je te dis !

— Parce que c'est pas le moment que je me fasse muter à Tataouine !

— Tu ne te feras pas muter, ni à Tataouine ni ailleurs. Officiellement, tu n'es pas là. Mes conneries, je les fais toute seule, Jipi, tu n'apparaîtras même pas dans cette affaire.

Il s'inquiéta :

— Mais toi ?

Elle eut un geste de dérision :

— Moi ? Pff !

— Je sais bien que tu t'en fous ! Mais je n'ai pas envie que tu te casses, ma puce. Continuer à être flic si tu n'es plus là, merci !

— Arrête les déclarations d'amour Jipi, ce n'est pas le moment, fit-elle émue. Il n'y a pas de lézard, je te dis ! Il n'y a que le chien !

— Le chien ! S'il fait le méchant, je vais lui faire sa fête ! fit Fortin avec détermination.

— Alors, mets ta cagoule, dit-elle, et on y va !

— Ma cagoule ? Pourquoi ?

— D'abord pour qu'on ne te reconnaisse pas, ensuite pour foutre les jetons au terroriste qui garde cette carrée !

Fortin avait récupéré une cagoule offerte par un de ses copains du GIGN et Mary savait qu'il en était très fier et qu'elle ne le quittait pas. Il l'enfila et on ne vit plus que ses yeux, inquiétants, derrière les ouvertures pratiquées dans la laine noire.

Ils passèrent sur la grève en prenant bien garde de ne pas effleurer la clôture et s'avancèrent avec précaution sur les pierres glissantes.

Mary essaya d'ouvrir la porte coulissante du garage, mais elle se retourna vers Fortin, dépitée :

— Fermée ! murmura-t-elle.

Puis ses yeux s'agrandirent d'horreur et elle coassa :

— Jipi...

Le grand se retourna d'un bloc la tonfa à la main. Il était temps, le chien venu silencieusement attaquait sans prévenir. Il sauta à la gorge du grand mais se heurta à la tonfa qui, dans les mains de Fortin, tournait comme une hélice. Une de ses pattes fut touchée et il tomba lourdement à terre en geignant. Mais c'était un teigneux, il repartit de plus belle, attaquant aux jambes cette fois. Cette fois le grand ne rigolait plus, la tonfa cueillit le fauve par le travers, lui cinglant les côtes si bien que l'animal resta sur le carreau, complètement étourdi.

Fortin enfila calmement ses gants de cuir et confia la tonfa à Mary.

— Là, le bon chien, dit-il en s'avançant vers l'animal qui retrouvait difficilement son souffle. Ses babines se retroussaient sur des dents inquiétantes. Il était toujours prêt à mordre. Sans manifester la

moindre crainte, Fortin lui empoigna le museau et lui ferma la gueule. Réduit à l'impuissance, le chien essayait de griffer, mais le grand avait dans sa poche de quoi le neutraliser : une muselière de cuir tenue par des lacets qu'il attachait avec soin. Ensuite il traîna le chien jusqu'à un anneau de fer scellé dans la cale et l'attachait avec un cordelet noir.

— De la ligne à thon, dit-il en s'adressant au chien. Avant que tu la casses celle-là, mon pote...

Il adressa un clin d'œil complice à Mary :

— Et une muselière fournie par les pompiers de Quimper !

Il se redressa et dit à Mary :

— Voilà, il n'y a plus de chien !

Chapitre XLVI

S'approchant de la porte, Fortin fit pression de l'épaule contre le battant qui s'écarta sans pour autant s'ouvrir.

— J'enfonce ? proposa le grand.

— Non, fit-elle en secouant la tête, ça va faire du bruit.

— Alors il me faudrait un levier, déclara Fortin après avoir examiné la situation. Attends-moi, je vais aller chercher ça dans le bois. Une branche fera l'affaire.

Il retourna par où ils étaient venus et Mary resta seule devant la porte, regardant le chien qui, peu à peu retrouvait ses esprits et des velléités de retourner au combat. Mais il ne pouvait que gronder sourdement sous sa muselière de cuir en tirant sur le solide fil de pêche qui le liait à l'anneau de fer.

Puis elle entendit siffler et appeler : « Sultan, Sultan... » Elle se rencogna dans la porte, un pas se faisait entendre, Marcel Carbon apparut, le fusil à double canons à la saignée du bras. Le chien, qui avait reconnu la voix de son maître, grognait de plus belle et tirait sur son lien au risque de s'étrangler.

Lorsqu'il vit son chien neutralisé, l'unijambiste se précipita aussi vite qu'il le pouvait :

— Sultan...

Il se pencha pour détacher l'animal mais Mary ne voulait surtout pas avoir à affronter ce fauve qui serait d'autant plus féroce qu'il venait d'être sérieusement maltraité.

Elle s'avança d'un pas et dit d'une voix ferme :

— Ne bougez pas Carbon...

L'unijambiste se retourna aussi vite qu'il pût, au risque de s'étaler dans la vase, et verrouilla son arme, la mettant en position de tir.

— Et posez ce fusil ! ajouta-t-elle en s'avançant vers lui en tenant les mains ouvertes devant elle.

Carbon continuait de braquer son arme :

— Qu'est-ce que vous foutez ici ? gronda-t-il en reconnaissant Mary. Je vous avais dit...

— Je sais ce que vous m'aviez dit, fit-elle en sortant sa carte de

police de sa poche. Mais à cette époque vous ne me connaissiez pas, sans ça vous ne m'auriez pas parlé sur ce ton. Capitaine Lester, police nationale ! Vous voulez tuer un officier de police ? Eh bien...

— Qu'est-ce que vous avez fait à mon chien ? demanda le bonhomme.

— Je l'ai neutralisé. Il voulait me mordre, alors je lui ai passé la muselière.

Carbon paraissait ne pas en croire ses oreilles :

— Vous avez neutralisé Sultan ?

— Ouais, ça vous épate, hein ? Vous l'aviez dressé à mordre et je l'ai neutralisé ! On nous apprend de ces trucs dans la police ! Voilà, et après le chien, le maître. Je vais vous passer les menottes.

Carbon regarda son chien d'un air de reproche, semblant vouloir lui dire « Tu me déçois beaucoup ! » Puis il revint vers Mary, plus belliqueux que jamais.

— Les menottes ? Manquerait plus que ça ! Je te crèverai avant, salope ! éructa le gardien en relevant son arme.

Mary se sentit pâlir. Elle avait, à deux mètres d'elle, le double canon du fusil de chasse de Carbon et ce cinglé était capable de tirer. Heureusement, elle vit Fortin qui s'avançait silencieusement, son impressionnant 357 Magnum à la main.

— Regardez plutôt qui vient derrière vous, dit Mary.

— Ça ne prend pas avec moi, glapit le bonhomme.

Il y avait de la panique dans sa voix, et ça, ce n'était pas bon signe.

— Vous regardez trop la télé, ironisa Mary d'une voix étranglée.

Elle écarta les pans de son blouson :

— Voyez, je ne suis même pas armée !

Fortin, qui était arrivé en silence à la hauteur du gardien, colla son arme contre son oreille et arma le chien, ce qui produisit un petit bruit de mécanique bien huilée assez terrifiant dans ces circonstances.

Le gardien se pétrifia :

— Tu n'as pas entendu ce que t'a dit le capitaine ? fit Fortin d'une voix douce. Pose ton arme...

Se retournant, Carbon vit une sorte de géant qui le dépassait d'une tête et demie, tout vêtu de noir, la tête couverte d'une cagoule qui ne révélait que deux yeux luisants. Il ne posa pas le fusil, il le lâcha et se mit à trembler de tous ses membres en faisant « Ah... Ah... Ah... » et

en cherchant son souffle, tant et si bien que Mary eut peur qu'il ne meure là, sur-le-champ.

Elle s'approcha et lui passa les menottes. Puis elle lui demanda, en montrant la porte d'un geste de tête :

— La clé !

Comme il semblait incapable de répondre, elle fouilla les poches de sa veste de velours marron et en retira un trousseau.

— Qui est-ce qui est là-dedans ? demanda-t-elle.

Il bredouilla :

— Ma femme...

— Et qui encore ?

— Coi... Coi... Coiffard...

— Qui est ce Coiffard ?

— Le boucher.

— Le boucher... Et qu'est-ce qu'il fait là-dedans, le boucher ?

— Il... Il...

Elle craignit que le vieil homme fût frappé d'aphasie et n'insista pas.

— On verra bien, dit-elle.

Elle posa pourtant une autre question.

— Frankie n'est pas là ?

Carbon secoua la tête énergiquement :

— Non.

— Les petits non plus ?

Nouvelle dénégation énergique.

— Rien que le boucher, alors...

Oui, fit Carbon de la tête.

Elle ramassa le fusil du bonhomme, le cassa et examina les cartouches qu'il contenait.

— Pss ! siffla-t-elle, admirative, avec un frisson rétrospectif. De la chevrotine. Du douze grains à droite, du neuf grains à gauche ? Vous ne chassez pas le petit gibier, Carbon !

Elle l'entraîna vers la porte du garage et lui demanda quelle était la clé du local. Il l'indiqua sans hésitation aucune. Après la colère, la stupeur. Après la stupeur, l'abattement. Mary ouvrit la porte et découvrit un bateau noir tout en longueur, aux extrémités relevées

uniformément, si bien que, sans la présence d'un moteur électrique, on n'aurait pas distingué l'avant de l'arrière. Elle en avait vu de semblables sur les marais de Brière.

Sur un établi, contre un mur, il y avait deux batteries et un appareil destiné à les recharger sur le secteur.

La barque était posée sur un chariot de mise à l'eau et Mary, en l'examinant, vit que les planches étaient souillées de taches marron dans lesquelles étaient collées des touffes de poil.

— Voilà qui est intéressant, dit-elle à Fortin. Le commandant Durand va être satisfait, il voulait retrouver les braconniers, et nous voilà au cœur de leur dispositif.

— C'est quoi ce truc, demanda Fortin ?

— Ce truc, comme tu dis, est un bateau...

— J'vois bien, dit le grand.

— Les gardes pouvaient bien chercher à pincer les bracos sur les routes, ils ne risquaient pas de les attraper. Gaudu tirait une grosse pièce, sanglier, cerf, chevreuil lorsqu'il venait boire au bord du lac, et la dépouille était embarquée sur ce bateau qui la transportait ici sans le moindre bruit, grâce à ce moteur électrique. Ensuite, je suppose que la bête était découpée et sortie au nez et à la barbe des autorités.

Au fond du garage une porte s'ouvrait sur un escalier de ciment.

— Où mène cette porte ? demanda-t-elle à Carbon.

— Au laboratoire, dit-il.

— Ah, parce qu'il y a un laboratoire !

Elle prit les menottes et attacha Carbon à son bateau. Puis elle entraîna Fortin et lui dit en aparté :

— Je vais monter et arrêter le boucher. Mieux vaut qu'il ne te voie pas, mais reste en réserve quand même. Lorsque je l'aurai neutralisé, casse-toi par où on est venus et disparais. Comme c'est plus ou moins olé olé mon affaire, mieux vaut que tu n'apparaisses pas.

— Tu es sûre ? demanda Fortin.

Il avait des scrupules à laisser Mary toute seule dans cette sinistre baraque.

— Pas de problème, assura-t-elle. Reste seulement branché, et ne va pas trop loin. Si j'ai besoin de secours, je te préviendrai.

Elle prit le fusil de Carbon et monta silencieusement les escaliers, Fortin sur les talons.

Lorsqu'elle poussa la porte, elle fut surprise de tomber dans une grande pièce entièrement carrelée, bien éclairée par des néons.

Le dos à la porte, un homme en tablier blanc jouait du couteau sur une pièce de viande. Près de lui, posés sur un billot de boucher, des instruments inquiétants tachés de sang luisaient d'une lueur sinistre sous la clarté blafarde des néons. Un tranchet, une scie à métaux, un couteau long comme une dague... L'homme y allait de bon cœur, avec une sûreté de main qui faisait froid dans le dos.

De lourds rideaux gris occultaient totalement les fenêtres, ce qui expliquait cette profusion de néons.

— Tarass Boulba ! s'exclama Mary en entrant dans la pièce.

L'homme se retourna d'un bond, le couteau à désosser à la main. Il était haut, épais, et tenait un couteau à lame courte et acérée dans la main droite, sa main gauche était emprisonnée dans une sorte de gant de sécurité en acier tressé. Il s'agissait bien du boucher de la rue principale de Saint-Gwénécan, mais il aurait pu figurer le bourreau dans un téléfilm sur la question au Moyen-Âge. Son crâne rasé, légèrement emperlé de sueur, luisait et une grosse moustache noire barrait son visage rose. À sa taille, un de ces affûtoirs d'acier que l'on appelle « fusil » pendait. Il fixait Mary de ses yeux légèrement exorbités et, franchement, elle ne le trouvait pas très rassurant. Heureusement qu'elle savait Fortin derrière la porte, prêt à intervenir s'il en était besoin.

— On fait des heures supplémentaires ? demanda-t-elle aimablement.

Il ne répondit pas et continua de la fixer comme s'il espérait l'hypnotiser.

— Posez donc ce couteau, conseilla-t-elle en fermant ostensiblement le fusil de chasse.

L'homme bredouilla : Je... Je...

Elle coupa sévèrement :

— Je vous ai dit de poser ce couteau !

Il déposa son désosseur à regret. C'était un sale couteau à lame courte et épaisse qui paraissait aussi tranchante qu'un rasoir. Elle savait que le bougre en connaissait l'usage.

— Et tant qu'à faire, poursuivit-elle, détachez également votre affûtoir de votre ceinture.

Cette longue baguette d'acier aurait pu se transformer en une arme redoutable. À regret, et toujours sans la quitter des yeux, il obtempéra

lentement.

— Maintenant, dit-elle, reculez contre le mur.

Il obtempéra au ralenti.

— Tournez le dos...

Elle avait repéré sur le lourd billot de boucher un anneau d'acier qui semblait convenir à ses desseins.

Elle s'approcha et prévint le boucher :

— Ce fusil appartient à votre copain Marcel Carbon. Il est chargé à la chevrotine, neuf grains à gauche, douze grains à droite. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre les dégâts que peuvent causer ces projectiles... Si vous essayez seulement une entourloupe, vous vous en rendrez compte par vous-même. Tendez la main droite !

Le boucher obtempéra et elle referma les poucettes, puis elle passa l'autre moitié dans l'anneau du billot.

Puis elle recula en débarrassant prestement le billot des couteaux et tranchets qui y étaient posés.

— Vous pouvez vous retourner.

Le boucher se retourna lentement. Il était presque aussi pâle que son tablier.

— Y a-t-il d'autres personnes dans cette boutique ?

— La vieille...

Était-ce l'émotion ? Pour un grand gaillard comme ça, il avait une toute petite voix tenue. Elle eut encore une pensée saugrenue : « Il pourrait chanter en haute-contre... » Mais le louchebem ne semblait pas avoir envie d'entonner des hymnes.

— La femme de Carbon ?

— Ouïïï...

Là, ça dérapait carrément vers la soprane deux.

— Où est-elle ?

— Dans sa cuisine.

— Bien.

Mary fit le tour de la pièce. Il semblait que c'était l'ancien local de toilette des petits colons. Les armoires à glace avaient été remplacées par des congélateurs grands modèles.

Elle montra une porte :

— Qu'y a-t-il à côté ?

— Le dortoir.

Elle poussa la porte, alluma l'électricité et en resta sans voix. Contre les murs des trophées s'entassaient : hures de sangliers, de chevreuils, des crânes de brocards avec leurs andouillers mais aussi des hérons naturalisés, une loutre, une brochette de martins-pêcheurs. L'air empestait le formol.

Elle ouvrit une armoire, elle contenait des armes de toutes natures, et des munitions, un véritable arsenal.

Elle revint vers le boucher qui s'était accroupi près du billot, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains.

— Quelqu'un doit-il venir ici ce soir ?

Il secoua la tête négativement sans même la regarder. Ce type d'apparence si redoutable était vaincu. Mary put craindre qu'il se mît à pleurer. C'était peut-être ce qu'il faisait, d'ailleurs, car il ne relevait toujours pas la tête.

Elle retourna à l'escalier et fit signe à Fortin que tout était OK, qu'il valait mieux qu'il s'en aille.

Puis elle forma un numéro sur son portable.

— Allô ? La brigade de gendarmerie ? Je voudrais parler à l'adjudant-chef Hanson. Il n'est pas là ? Alors le chef Lebœuf, peut-être ?

Elle attendit un instant puis elle entendit la voix rogue du chef :

— Allô ! Qui est à l'appareil ?

— Capitaine Lester, chef, j'aurais besoin de vos services... Où ? À l'ancienne colonie de vacances, vous savez, à l'endroit que garde monsieur Marcel Carbon. Ce que je fais là ? Mon boulot, mon vieux ! Si vous vous souvenez bien, le commandant Durand m'avait donné pour mission de m'occuper des braconniers, c'est ce que j'ai fait. Alors, j'en ai arrêté deux... Deux quoi ? Deux braconniers, pardi ! Maintenant, comme je ne sais qu'en faire, je fais appel à vos services pour le ramassage.

À la gendarmerie, le pauvre Lebœuf devait bouillir sur place. Dans quoi cette fille s'était-elle encore embarquée ? Et l'adjudant-chef qui était parti pour la journée... Quel embarras !

Mary s'en amusait.

— À votre place, Lebœuf, je viendrais immédiatement à la colonie, mais je préviendrais le commandant Durand. C'est une affaire délicate, croyez bien qu'il vous en saura gré. Je vous attends.

Elle coupa la communication et forma un autre numéro.

— Allô, la Maison de la Chasse ? Est-ce que je pourrais parler au garde en chef Lemoine s'il vous plaît ? Il est sorti ? Ah, c'est embêtant. Ici c'est le capitaine Lester. Ah, c'est Adrien ! J'ai quelque chose pour vous, Adrien. Pouvez-vous venir toutes affaires cessantes à l'ancienne colonie de vacances de la SGTM ? Aux bords du lac, oui, c'est cela. Comment on ne peut pas entrer ? Allez, on parie ? Au besoin, je serai à la porte pour vous ouvrir.

Elle raccrocha et décida :

— D'ailleurs, je vais aller ouvrir tout de suite !

Elle sortit par l'arrière du bâtiment et trouva immédiatement la clé qui ouvrait la porte piétonne. Elle la poussa et revint dans la salle où se morfondait celui qu'elle avait baptisé Tarass Boulba.

Chapitre XLVII

Une personne qu'elle n'avait pas encore vue arriva dans son dos et lui demanda d'une voix indignée :

— Mais qu'est-ce que vous faites là ?

Elle se retourna et vit une accorte sexagénaire qui la considérait d'un air de reproche par-dessus ses lunettes en demi-lunes.

Mary lui sourit :

— Vous êtes madame Carbon peut-être ?

— Oui...

Visiblement, la dame attendait une réponse à sa question et, comme cette réponse ne venait pas, elle en posa une autre :

— Où est Marcel ?

— Il est en bas, dit Mary.

Le visage de la vieille dame se fit soupçonneux. Elle vit le fusil que Mary avait vidé de ses cartouches sur une table :

— C'est son fusil qui est là !

— En effet, mais comme il menaçait d'en faire un mauvais usage, je l'ai confisqué.

— Confisqué ? Mais où est Marcel ?

Cette fois de l'inquiétude fêlait sa voix.

— En bas, je vous dis.

— En bas ? Qu'est-ce qu'il fiche en bas ?

— Lorsque je l'ai quitté, il était assis dans un bateau.

— Dans le bateau ? Mais qu'est-ce qu'il fait dans le bateau ?

— Vous posez bien des questions, madame, dit Mary, à votre place, j'irais voir.

Et elle ajouta :

— Il se repose, je pense.

La mère Carbon parut ahurie :

— Il se repose dans le bateau ?

Elle regarda Mary avec méfiance et fit un geste explicite en tournant

son poing fermé devant son nez :

— Il est...

— Vous me demandez s'il a bu ?

La dame hocha la tête véhémentement.

Mary la rassura :

— Je ne pense pas.

— Alors, qu'est-ce qu'il fait dans ce bateau ?

— Ils semblent très attachés l'un à l'autre.

— Il y a quelqu'un qui est fou ici, grommela la vieille dame. J'y comprends plus rien, moi ! Marcel m'a dit cent fois qu'il ne fallait laisser entrer personne et vous êtes là et il vous a donné son fusil !

Elle répéta :

— J'y comprends rien !

Mary soupira avec un regard de sympathie à l'adresse de madame Carbon :

— C'est parfois difficile de comprendre les hommes !

— Ça, vous pouvez dire ! fit la commère avec conviction.

Elle cria dans l'escalier :

— Marcel ! Marcel !

Puis elle se décida à descendre. Elle remonta bientôt, haletante, le rouge aux joues :

— Mais qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Je vous l'ai dit, votre Marcel risquait de faire un mauvais usage de son fusil, je l'en ai dissuadé.

— Mais vous l'avez attaché ! Vous n'avez pas honte ? Un infirme, un invalide du travail !

— Bof, fit Mary, je ne lui ai pas fait de mal ! Lui, il voulait me coller des chevrotines dans le ventre et moi, je n'ai fait que l'attacher.

— Et le chien ?

— Il est attaché aussi ! Comme Tarass Boulba...

— Qui ?

— Le monsieur là-bas, près du billot.

Elle montrait le boucher qui essayait vainement de se faire tout petit.

— Mais c'est Serge... dit madame Carbon effarée.

— Ah, je ne sais pas, nous n'avons pas été présentés, alors moi je l'appelle Tarass Boulba.

— Mais vous attachez donc tout le monde ?

— Non, vous je ne vais pas vous attacher, voyons. Je n'attache que les gens qui me veulent du mal. Vous ne me voulez pas de mal ?

— Ben non ! dit la mère Carbon décontenancée par la question.

— Vous me voulez peut-être même du bien ?

— Ben... Je ne vous connais pas !

— Ah, pardon, dit Mary.

Elle sortit une nouvelle fois sa carte :

— Capitaine Lester, police nationale.

La dame Carbon considérait Mary d'un air incrédule :

— Vous ? Vous êtes capitaine ?

— Eh oui ! Je n'en ai pas l'air ?

— Pas trop, non.

— Vous me rassurez un peu !

— Pas du tout même ! ajouta la vieille dame, après un nouvel examen.

— Alors vous me rassurez beaucoup !

— Les capitaines d'abord, ils ont un uniforme d'habitude.

— J'en ai un aussi, mais je ne le mets que le dimanche, pour aller à la messe.

— Ah...

La vieille dame semblait penser : « Je ne vous crois pas ! »

Elle réfléchit et dit d'un air rusé :

— Ça ne fait rien, j'ai tout de même envie d'appeler les gendarmes.

— Ne vous donnez pas cette peine, je m'en suis déjà occupée. Ils ne devraient pas tarder, maintenant. Vous savez ce qu'on pourrait faire en les attendant ?

— Non.

— Vous pourriez m'offrir un café, comme ça on pourrait parler un peu en les attendant.

La grosse dame posa ses poings sur ses hanches et s'exclama :

— Ben ça ! Vous m’avez l’air d’une drôle, vous ! Vous attachez Marcel, et puis le chien, et puis aussi monsieur Coiffard et vous voudriez en plus que je vous offre un café ? Vous ne manquez pas de culot !

— Oh, fit Mary d’un air dégagé, si vous le prenez comme ça, n’en parlons plus ! J’aime autant avoir de bonnes relations avec les gens que des mauvaises, mais je ne force personne.

Madame Carbon réfléchit, le front plissé par la perplexité, puis son visage s’éclaira.

— Vous avez raison, mieux vaut avoir de bonnes relations que des mauvaises. Venez donc par là, et vous allez m’expliquer !

Elle guida Mary Lester dans une pièce qui était aménagée en cuisine. Il y avait une cuisinière en fonte émaillée, une table, quatre chaises et un réchaud au butane près d’un évier ébréché.

Le café était tenu au chaud dans une haute cafetière bleue. Madame Carbon posa des bols sur la table et fit le service. Comme de juste, le sucre était dans une grande boîte métallique qui avait contenu des biscuits avant d’être reconvertie en sucrier.

— Vous voulez un pain beurre ? demanda la bonne dame.

Mary accepta :

— Je veux bien. J’avais juste un petit creux. Figurez-vous que j’ai été invitée ce midi chez Lucien Miliner.

— Chez Miliner ?

Madame Carbon n’en revenait pas.

— Il vous a ouvert une boîte de conserves ?

— Pas du tout ! Il avait mitonné un petit civet de lapin, je ne vous dis que ça...

— J’aurais jamais cru ! dit madame Carbon.

— Vous connaissez bien Miliner ?

— Comme ça... Tout le monde se connaît par ici. Il vit seul dans les bois et on dit que c’est un ours.

— Il en a la carrure, dit Mary.

Puis elle demanda :

— Il y a longtemps que vous habitez ici ?

— Trop longtemps ! dit la dame Carbon avec conviction. Il ne passe jamais personne et pour faire mes commissions, il faut que j’aille à Mûr-de-Bretagne en vélomoteur.

Elle montra la pièce d'un air dégoûté :

— Et puis, regardez-moi cette installation ! Comment voulez vous cuisiner proprement là-dessus ? Et puis le lac, les bois... Ça passe encore quand il fait beau, mais en hiver c'est à pleurer. Quand je pense qu'on a une jolie maison à Caurel et que cette vieille bête de Carbon ne veut pas aller y habiter !

— Vous avez une maison à Caurel ?

— Oui, près de l'église.

— C'est un très joli village, dit Mary.

Ce commentaire parut enchanter madame Carbon.

— C'est là que je suis née, dit-elle fièrement. La maison appartenait à ma grand-mère, puis à ma mère...

Elle devait faire partie de ces « imbéciles heureux qui sont nés quelque part » que chantait Georges Brassens, et qui pensent qu'ils ont eu grand mérite à venir au monde dans un lieu enchanteur.

— Et maintenant elle est à vous, compléta Mary.

— À moi, oui. Et je pensais que lorsque Marcel aurait eu sa retraite on serait retournés y habiter, mais voilà, soi-disant ses employeurs lui auraient demandé de faire encore quelques années le temps qu'ils liquident les bâtiments. Dame, ça lui fait un peu de boni, mais moi j'aimerais mieux être à Caurel, même avec un peu moins de sous !

— Bah, vous y retournerez bientôt, dit Mary.

— Vous croyez ? demanda madame Carbon, Marcel ne voudra jamais ! Celui-là, quand il a quelque chose dans la caboche...

Elle hocha la tête avec conviction.

— Il ne l'a pas ailleurs !

— Il vient beaucoup de monde ici ? demanda Mary.

— Bof, toujours les mêmes, Frankie Gaudu et les petits... et puis Serge, Algéco, Conomor, celui qui tient le bistrot à Saint-Gwénécan...

— Et Miliner, il y vient aussi ?

— Je ne l'ai seulement jamais vu ! Toute cette bande reste là à discuter et traîner tard dans la nuit. Moi, je ne les écoute pas, je vais me coucher !

— Vous faites bien ! Ça ne doit pas être très intéressant.

— Ça non !

Mary avait étalé du beurre sur sa tartine de pain et elle le trempait dans le café noir.

— Fameux ! dit-elle. On a beau dire, hein, un bon pain beurre, c'est meilleur qu'un gâteau !

— Tiens, voilà du monde, dit madame Carbon en se redressant.

Mary regarda par la fenêtre et aperçut la fourgonnette bleue des gendarmes et le chef Lebœuf qui regardait par-dessus le grillage sans entrer.

Elle ouvrit la fenêtre et lui fit un grand signe du bras :

— Par ici, chef !

Lebœuf franchit la porte avec réticence, comme s'il violait un sanctuaire, puis devant son insistance, il s'avança d'un pas décidé.

Mary l'attendait dans le couloir, son bol de café à la main.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-il réprobateur.

Elle lui montra son bol :

— Comme vous le voyez, je prends le café avec madame Carbon.

Le front de Lebœuf se plissa.

— Où est Carbon ?

— En bas.

— Dans la cave ?

— C'est plutôt une sorte de garage. À vrai dire, Carbon est dans un bateau.

— Dans un bateau ?

— Oui.

Lebœuf se gratta le crâne avec perplexité. Puis il commanda aux deux gendarmes qui l'accompagnaient :

— Allez voir !

— Je l'ai menotté, dit Mary aux deux gendarmes, mais vous pourrez le ramener.

— Vous l'avez menotté ? Mais pourquoi ? demanda Lebœuf.

— Pour le faire tenir tranquille. C'est qu'il voulait m'expédier des chevrotines dans la peau.

Le chef parut horrifié :

— Vous plaisantez ?

— Jamais quand il s'agit de faire des trous dans ma peau de cette manière, chef. Et j'ai là un autre gugusse...

Elle montra le fond de la pièce où le boucher se tenait toujours

prostré.

Lebœuf s'avança et s'exclama :

— Monsieur Coiffard ? Qu'est-ce que vous faites là ?

— Ah, vous le connaissez aussi ? demanda Mary.

— Ben... C'est le boucher !

— Vous avez des drôles de relations, chef, celui-là m'aurait bien volontiers planté son couteau à désosser dans les côtes.

Elle toucha du pied la chaussure du boucher :

— Pas vrai, Tarass Boulba ?

Le boucher ne bougea pas.

— Comment que vous l'appellez ? demanda Lebœuf.

— Tarass Boulba, c'est un petit nom d'amitié entre nous.

Lebœuf souffla, effaré :

— C'est tout ?

— Oh non, chef, ce n'est pas tout ! Assura Mary. Il y a aussi le chien.

— Le chien de Carbon ?

— Ouais, le berger allemand.

— Vous l'avez tué ?

— Mais non ! Je lui ai simplement mis une muselière et je l'ai attaché sur la cale. Si vous l'approchez, méfiez-vous, ce n'est pas un chien sympathique.

Elle souffla :

— C'est peut-être même un chien policier !

Lebœuf n'en finissait plus d'écarquiller les yeux.

Elle se tourna vers la porte d'entrée et dit, pleine d'enjouement :

— Ah, mais voilà les camarades garde-chasse ! Il ne manquait plus que vous, messieurs.

Adrien venait d'entrer, suivi de Robert Lemoine.

— Vous arrivez à point !

Les deux hommes entrèrent dans la grande salle carrelée avec la mine stupéfaite d'archéologues qui découvrent une tombe de pharaon qui n'a pas encore été fouillée.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Lemoine en montrant le

quartier de viande qui était resté sur la table.

— Je pense que ça doit être une carcasse de cerf, ou de chevreuil, dit Mary. Mais je ne suis pas très experte.

Monsieur Coiffard était occupé à la réduire en côtelettes. À quelle destination ? Vous lui demanderez. Dans ces armoires frigorifiques, dans ces congélateurs, vous devriez trouver d'autres pièces de viande.

— Et maintenant, ajouta-t-elle avec la mine du bateleur qui présente un tour de magie, la caverne d'Ali Baba.

Elle poussa la porte du dortoir et alluma la lumière. Sous les yeux médusés des gardes et des gendarmes, les dépouilles des animaux tués illégalement apparurent.

— Nom de Dieu ! dit Adrien entre ses dents. Sous notre nez, c'était sous notre nez !

Ils contemplaient les massacres, regardaient les armes sans oser les toucher.

Une voix tonitruante se fit entendre :

— Qu'est-ce qu'y se passe ici ?

Et le commandant Durand fit une entrée remarquée. Il prit Mary par le bras :

— Lester, m'expliquerez-vous ?

Elle se dégagea :

— Je vous expliquerai tout ce que vous voulez, commandant, si vous ne me cassez pas le bras avant !

— Pardon, dit-il en lâchant sa prise.

— C'est tout simple, dit-elle, vous m'avez confirmé dans ma mission et vous avez dit, je l'ai d'ailleurs noté, « Trouvez-moi la piste des braconniers et laissez cette pauvre madame Devet tranquille ! » Alors j'ai scrupuleusement suivi vos ordres. J'ai donc laissé la pauvre madame Devet tranquille et je vous ai trouvé la piste des braconniers. Voilà, messieurs, dit-elle à l'attention de tous les hommes présents, nous sommes au cœur du système : vous, messieurs les garde-chasse, vous pouviez toujours essayer de coincer les braconniers sur les routes. Les gros gibiers abattus au bord du lac étaient récupérés par bateau et transportés ici afin d'être transformés en viande de boucherie. Vous trouverez dans le sous-sol un bachot avec un moteur électrique, une embarcation qui a dû souvent servir si j'en juge au sang et aux touffes de poils qui sont restées collées sur ses planches. Ensuite la viande était sortie dans la camionnette du boucher, par la ferme de la Chesnaie. Et hop, ni vu, ni connu !

— Mais les braconniers ? demanda le chef des gardes, ceux qui tirent, ceux qui tuent, où sont-ils ?

— À vous de les trouver, messieurs. Je considère que ma mission s'arrête ici. Le commandant Durand qui chapeautait cette opération m'a commandé de manière on ne peut plus explicite de « trouver la piste des braconniers ». La piste part d'ici, vous avez deux comparses sous la main, à vous de les faire parler. Il est d'ailleurs probable que vous trouverez assez d'empreintes digitales sur les armes qui sont là pour pouvoir les confondre.

Durand vint reprendre Mary par le bras :

— Dites donc, capitaine, comment êtes-vous entrée dans cette propriété ?

— Pas par effraction, commandant.

— Ravi de l'apprendre !

— J'ai simplement longé la clôture, je l'ai contournée et je suis entrée par la grève. Là, un chien m'a attaquée et j'ai dû le neutraliser.

— Vous l'avez tué ?

— Non, je lui ai passé une muselière et je l'ai attaché. Ensuite son maître a braqué son arme sur moi et je l'ai également neutralisé.

— Vous étiez armée ?

— Non.

— Alors, expliquez-moi comment vous avez fait.

— Je lui ai montré ma carte de police et je l'ai convaincu qu'il allait faire une grosse bêtise. Alors il m'a rendu son arme.

— Comme ça ?

— Comme ça ! Je l'ai attaché au bateau afin qu'il ne se sauve pas, encore qu'avec sa jambe de bois il n'aurait pas pu aller bien loin, et je suis montée à l'étage où j'ai surpris le boucher dans ses œuvres. Là, je l'ai braqué avec l'arme que j'avais prise à Carbon et je l'ai menotté. Ensuite j'ai appelé la gendarmerie.

— C'est insensé, dit Durand, vous avez pris des risques insensés, capitaine ! Vous auriez dû...

— Oui, j'aurais dû recourir à vos services, mais ça voulait dire attendre une commission rogatoire et ça ne pouvait pas attendre.

Durand pâlit :

— Vous êtes intervenue sans commission rogatoire dans une propriété privée ? Mais la défense va nous mettre en pièces, Lester, il

s'agit là d'un vice de procédure de première grandeur. Tout ce que vous avez fait et rien, c'est pareil !

Il avait la mine des grandes catastrophes, ce qui n'émut pas Mary.

— Je ne pense pas, commandant. Comme vous dites nous sommes ici dans une propriété privée.

— Justement, c'est là toute la difficulté.

— Une propriété privée occupée illégalement ! Je vous rappelle que Carbon aurait dû vider les lieux depuis déjà dix ans...

— C'est là que les avocats vont trouver une faille pour faire annuler la procédure.

— Ça m'étonnerait, car si le propriétaire d'un domaine squatté à son insu demande à la police de visiter les lieux pour voir s'il ne s'y commet rien d'illégal, que doit répondre la police ?

— Dans ce cas elle doit y aller, bien évidemment.

Mary sortit le fax que lui avait remis le gendarme :

— Voilà, commandant. Le propriétaire, c'est-à-dire la Société des Grands Travaux de Marseille, m'a expressément demandé de visiter sa propriété. Je n'ai fait qu'accéder à sa demande.

Le commandant Durand lut attentivement le document, puis il le relut et dit à Mary :

— Ce n'est qu'un fax !

— Eh oui, commandant. Mais il a été adressé à la gendarmerie.

— Comment se fait-il que je n'en ai pas été avisé ?

— Ça ne paraissait pas être votre priorité, alors je l'ai gardé sous le coude.

— Vous l'avez gardé sous le coude et vous êtes venue ici subrepticement.

Elle protesta :

— Pas subrepticement, ce mot implique une intention maligne, voire délictueuse. Je dirais discrètement, ce qui m'a permis de neutraliser ces deux braconniers.

Durand la regarda avec réprobation.

— Je ne pense pas que ce soient des bracos, capitaine, ce sont plutôt les petites mains d'une organisation.

— Oui mais sans eux cette organisation ne pourrait pas fonctionner. S'il n'y avait pas eu Carbon pour leur procurer ce local, s'il n'y avait pas le boucher pour débiter la venaison, s'il n'y avait pas eu le fermier

de la Chesnaie pour leur offrir un accès discret à la route, s'il n'y avait pas eu des restaurateurs ou des particuliers pour acheter la viande et les trophées, il n'y aurait peut-être pas de Gaudu derrière une arme de guerre pour tirer sur les cerfs ! D'ailleurs, je vous prédis des surprises quand vous allez éplucher la liste des clients de Coiffard, commandant, vous allez sûrement tomber sur des types de la haute qui s'agiteront pour que cette affaire ne fasse pas trop de remous. Enfin, des remous susceptibles de les atteindre.

— Vous croyez ? demanda Durand un peu troublé.

— Évidemment ! Le populo se nourrit plus volontiers de côtes de porc que de selle de chevreuil ! Je vous le prédis, dans les clients de ces messieurs vous allez trouver du beau monde !

Cette perspective assombrit le visage du commandant Durand.

Mary l'invita :

— Voulez-vous m'accompagner ? Je n'ai pas encore fait le tour du propriétaire.

Chapitre XLVIII

Les gendarmes entraînaient le boucher et le gardien dans leur fourgonnette.

— Que fait-on pour la vieille dame, mon commandant ? demanda Lebœuf.

Durand interrogea Mary du regard. C'était à elle d'en décider alors elle décida :

— Elle peut rester là, dit-elle. Demain elle pourra retourner dans sa maison, à Caurel. Je crois d'ailleurs que c'est son plus cher désir.

La camionnette du boucher était dissimulée derrière des touffes d'ajonc qui avaient percé le bitume de la cour.

— Par où est-il entré ? demanda Durand. La double porte semble n'avoir pas été ouverte depuis bien longtemps...

— Depuis des années, dit Mary, il y a sûrement un autre accès sur l'arrière.

Ils longèrent la clôture, mais il n'y avait pas d'autre ouverture apparente. Cependant un chemin de terre qui traversait les champs de la ferme de la Chesnaie s'arrêtait juste devant le grillage.

— Regardez ! s'exclama Mary.

Le grillage avait été découpé sur toute sa hauteur et il était maintenu en place par des crochets tendus par de gros sandows noirs.

— Ingénieux ! Il suffit de défaire ces crochets et de tirer le grillage pour avoir une ouverture suffisante pour qu'une camionnette y passe. Ensuite, opération inverse et la clôture est remise en place, ni vu ni connu.

— Ingénieux, admira Durand, il faut vraiment avoir le nez dessus pour s'en apercevoir. Où va ce chemin ?

— Il traverse la ferme qui est en bord de route.

— Vous pensez que le fermier est complice ?

— Obligatoirement ! On ne peut traverser ses terres sans qu'il s'en aperçoive puisqu'il faut impérativement traverser la cour de sa ferme pour accéder à la route. Il doit donc percevoir sa dîme pour services rendus.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, il est né en 1973.

— Quel rapport ? demanda le commandant.

— Il a l'âge de Gaudu, de Lebœuf. Tous ces gaillards ont dû s'asseoir sur les mêmes bancs d'école. Il faudra que je demande à monsieur Botmel.

— Qui est ce monsieur Botmel ?

— Leur ancien instituteur. Mais... pendant que j'y pense, Pierre Gallou va s'inquiéter s'il ne voit pas repasser la camionnette du boucher.

— Pierre Gallou, c'est le cultivateur ?

— Oui commandant. J'espère que vous allez l'emmener à fin d'interrogatoire, mais surtout pour qu'il ne donne pas l'alarme.

Elle le regarda :

— Je pense que vous allez laisser deux hommes de garde cette nuit dans cette baraque. Il ne faudrait pas que toutes les pièces à conviction qu'il y a là-dedans soient démenagées ou détruites dans la nuit.

— Évidemment, dit Durand. Cette garde fonctionnera aussi comme une souricière, nous verrons bien qui viendra s'y faire prendre.

Mary le regarda :

— Commandant, je pense que vous n'avez plus besoin de mes services.

— Il me faudra tout de même votre rapport, capitaine, ne serait-ce que pour votre intrusion dans cette propriété.

— Je n'aime pas trop ce mot intrusion. Mais vous aurez mon rapport demain dans la matinée.

— J'y compte !

Il tendit la main à Mary :

— Merci, capitaine, vous avez fait du bon boulot ! Je suppose que vous allez être heureuse de rejoindre votre commissariat ?

— Oui, mais je n'aime pas devoir me retirer sur un échec.

— Vous parlez de cette affaire de disparition ?

Elle hocha la tête affirmativement :

— C'est pour ça que j'étais là, non ?

— En effet, mais, de vous à moi, Lester, après deux ans...

— Oui, dit-elle, après deux ans...

— Je crains fort que le mystère reste à jamais sans solution.

Elle réprima un sourire.

— Je le crains aussi. Je peux vous demander un service ?

— Dites ! fit Durand qui paraissait revenu à de très bonnes dispositions.

— Dans la relation de cette affaire à la presse, si vous pouviez éviter de citer mon nom...

— Une grande part de la réussite vous revient pourtant !

— Merci de me reconnaître quelques mérites, mais, si vous le voulez bien, n'en parlons plus.

Le commandant Durand lui serra la main. On lui avait dit tant de mal du capitaine Lester que c'était une issue à laquelle il n'aurait pas osé rêver.

Chapitre XLIX

Mary regagna sa voiture et téléphona à Fortin.

— Où es-tu ?

— Là où tu m'as retrouvé ce midi. Comment ça se passe là-bas ?

— Très bien. J'ai laissé les gendarmes et les garde-chasse débrouiller l'affaire. Je pense rentrer demain. Quant à toi, tu peux y aller.

— Tu ne viens pas prendre un café ?

— Non, mieux vaut qu'on ne nous voie pas trop ensemble. À demain, le grand, et merci.

— Salut ma puce...

C'était un des petits noms d'amitié qu'il lui donnait parfois.

Elle lança le moteur et prit la route du motel en roulant au ralenti pour s'imprégner de la magie de ces lieux qu'elle ne reverrait peut-être pas de sitôt, ce lac perché au cœur de la vieille Bretagne aux contours sinueux comme un loch d'Ecosse, bordé de forêts où seuls les naturels de l'endroit savaient trouver leur chemin.

Lorsqu'elle embouqua le chemin qui menait aux Forges, le soir tombait. Tout comme lors de son arrivée, les lavandières de la nuit, ces écharpes de brume qui, au crépuscule, paraissent surgir du fond de l'eau effleuraient l'onde noire. Le gros corbeau croassait toujours à la cime du grand pin de la rive opposée et son chant funèbre résonnait dans toute la vallée. Au ras des berges, des ondes concentriques signalaient que la loutre était en chasse.

L'air sentait la feuille morte mêlée d'une fade odeur d'eau douce. Celle-ci luisait, sombre et pleine de maléfices sous la clarté blafarde de la lune.

En cet instant, que n'aurait-elle donné pour entendre la mer s'écraser sur la plage, pour sentir son odeur salée. Elle aurait volontiers échangé l'appel lugubre du gros corbeau solitaire contre les criailleries aiguës des mouettes et des goélands.

Elle se sentit soudain oppressée et eut une pensée non dénuée d'envie pour Maryvonne Devet qui, à cette heure, était sur le chemin de la Nouvelle-Zélande. Un autre monde pour une autre vie... *Le motel des Forges* était vide, mais la voiture de Lilian, réparée, stationnait devant la maisonnette qu'ils avaient louée.

Encore un coup de blues ! Pour un peu elle aurait filé au bout du monde retrouver ses amis australiens ou encore à Auckland pour voir à quoi ressemblait Roger Pelem.

Elle se raisonna et, plus prosaïquement, elle fit chauffer de l'eau pour se faire un thé. Il restait quelques galettes dans la boîte de fer et elle posa son ordinateur portable sur la table pour taper le rapport qu'elle devrait présenter au commissaire Fabien.

Lorsqu'elle eut fini, la nuit était noire. Elle entendit un bruit de moteur et vit, par la fenêtre, la Golf du motel arriver.

Elle descendit alors accueillir ses amis.

— Pour une fois que je suis avant vous !

— Nous avons fait une belle tournée, dit Lilian enthousiaste. Nous avons trouvé des pierres magnifiques. Et toi, ta journée s'est bien passée ?

— Très bien !

Claire Aubenard sortit une série de cartons de son coffre :

— Ce soir, on dîne chinois, c'est Lilian qui régale !

— Quelle bonne idée, dit Mary en battant des mains. Elle sauta au cou de Lilian. Rien ne pouvait me faire plus plaisir.

Elle eut un regard espiègle :

— Mais je ne sais pas si le père Joseph appréciera !

— Il doit être de sortie, dit Claire, sans ça il serait déjà là.

— Il a dû aller dîner en famille dit Mary.

Olivier émit un bref ricanement :

— En famille ? Vous voulez rire ?

— Peut-être pas... Ne m'avez-vous pas dit qu'il s'absentait parfois pendant plusieurs jours ?

— Ça ne lui est pas arrivé depuis longtemps !

— Et pour cause, il était en mission de renseignement ! Mais je vous conterai tout ça tout à l'heure.



L'avantage avec les plats préparés, c'est qu'il n'y a pas grand travail pour la cuisinière. Cependant, comme Lilian avait eu envie d'acheter

des huîtres, les deux hommes se débattaient dans la cuisine pour les ouvrir.

Claire et Mary avaient disposé la table basse pour l'apéritif devant la cheminée et Mary s'était proposée pour allumer le feu.

Finalement, ce soir-là, ils prirent tout leur repas sur la table du salon.

Olivier posa triomphalement sur la table le plateau d'huîtres plates de Carantec et il fit ensuite le service des vins, avec ce petit bourgeois qui avait sa préférence.

— À quoi faisiez-vous allusion, Mary, en parlant de la famille de Joseph ?

— C'est qu'il est père de famille nombreuse, et apparemment, vous ne le saviez pas !

— Vous plaisantez !

— Pas le moins du monde. Il a quatre enfants, quatre garçons qui se prénomment respectivement Hervé, Julien, Bernard et Edouard.

— Les gnomes ?

— Oui, ou les petits, comme les appelle affectueusement leur mère. Vous l'ignoriez ?

— Oui... et tout le monde l'ignore !

Mary secoua la tête de droite à gauche :

— Je n'en crois rien ! Tout le monde le sait. Enfin, les gens du coin. Mais on n'est pas causant par ici, surtout avec les gens qui ne sont pas nés dans le canton !

— D'après vous, qui le savait ?

— À peu près sûrement le père Botmel, l'ancien instituteur, et madame Trebel, ancienne assistante sociale. Et probablement bien d'autres aussi.

— Ils vous l'ont dit ?

— Non, mais quand j'ai demandé qui était le père des demi-frères et sœurs de Frank Gaudu, il y a eu un silence gêné et ils ont affirmé qu'ils n'en savaient rien, tout en échangeant un regard qui affirmait le contraire.

Olivier Lanveaux se mit à rire :

— Vous ne pouvez pas faire courir pareille rumeur sur la foi d'un regard !

— Je le sais bien ! Mais dans la police nous avons d'autres

ressources, et des ressources incontestables.

Cela s'appelle l'identification de filiation par le test ADN. Vous avez tous entendu parler des tests ADN, eh bien ils prouvent, sans aucune équivoque que les petits sont les enfants de Joseph Poher.

— Vous avez procédé à des prélèvements ?

— Pas au sens où on l'entend d'ordinaire, mais il se trouve que l'un des gnomes m'a craché dessus – pardonnez-moi de parler de cela à table, surtout devant un plat d'huîtres –, sa sœur en a fait autant et il m'a suffi de recueillir un mégot de Joseph Poher dans le cendrier pour avoir de quoi faire son empreinte.

— Et la fille, qui est son père ?

— Ce n'est pas Joseph Poher.

— Vous savez qui c'est ? insista Olivier.

— Je le sais, mais je ne pense pas devoir vous le dire. Je vous ai éclairé au sujet de Poher parce qu'il fait partie de votre entourage, mais je vous demanderai de rester discrets. Pas la peine qu'il sache que vous savez...

Claire prit une huître.

— On en apprend des choses avec vous, ma chère.

Mary se servit à son tour, dégusta le mollusque et s'exclama :

— Délicieux !

— Et à part ça, qu'avez-vous fait cet après-midi ?

— Presque rien, dit Mary, j'ai démantelé le groupe des braconniers.

Les couteaux restèrent en l'air, les huîtres en suspension devant des bouches béantes.

Mary jouissait de la stupeur qu'avait provoquée son annonce en jouant les indifférentes.

Elle regarda Olivier :

— Vous saviez qu'en face de votre motel il y avait autrefois un camp de vacances ?

— Oui, mais il est désaffecté depuis longtemps.

— Et vous savez pourquoi Gaudu et les frères Legroin voulaient à tout prix vous faire quitter ces lieux ?

— Jalousie, hasarda Olivier.

— Pas du tout. Ils s'en fichaient bien, de votre motel. S'il eût été un kilomètre plus bas ou un kilomètre plus haut, vous n'auriez jamais

entendu parler d'eux. Mais voilà, Gaudu avait monté une florissante industrie de braconnage. Et quand je dis industrie, j'exagère à peine. Ce type, comme me l'a confirmé son ex-instituteur, est loin d'être un imbécile. Son malheur, c'est qu'il met son intelligence au service de mauvaises causes. Au départ, il braconne du petit gibier mais il s'aperçoit qu'il y a bien plus d'argent à gagner avec de plus grosses pièces : cerfs, chevreuils, sangliers. Le problème n'est pas de tuer ces bêtes lorsqu'elles viennent boire, mais ensuite d'évacuer les corps. Or un cerf peut peser jusqu'à 250 kilos, un sanglier 180 kilos. Bien sûr les remonter au treuil avec un 4 × 4 puissant est tout à fait faisable, mais ça prend du temps et les gardes sont sur le qui-vive. Un coup de fusil dans la nuit et ils sont en route. Gaudu se met alors en cheville avec Marcel Carbon, un mutilé du travail qui assure la garde de l'ancienne colonie de vacances. L'endroit, en bordure de lac, est entièrement clos. Une seule route y mène. Comme tout renard qui se respecte a dans son terrier une deuxième issue, « un trou de voleur » comme disent les chasseurs, Gaudu se ménage une sortie que personne ne peut voir. Il s'abouche avec Pierre Gallou, un cultivateur dont les terres touchent l'ancienne colonie. Il connaît bien Gallou, ils ont usé leurs fonds de culottes ensemble sur les bancs de la classe du père Botmel. Alors ils découpent le grillage qui donne sur les champs de Gallou et installent un système qui permet de remettre le grillage en place ensuite. Comme ça, ni vu, ni connu. Le double portail de la colo restera fermé, les herbes folles et les ajoncs qui ont poussé entre les barreaux attestent qu'il n'est jamais ouvert. En revanche, ça n'empêche pas madame Carbon de sortir son vélomoteur pour aller faire ses courses. Dans le garage qui donne sur la grève, là où les petits colons rangeaient les kayaks et les pédalos, il y a un bateau : un solide bachot muni d'un moteur électrique. Quand une grosse pièce est abattue, c'est toujours de nuit, le bateau se dirige silencieusement vers le lieu du crime, on embarque le corps de la victime et on la transporte à la colo. Les gardes peuvent toujours barrer les routes, fouiller les voitures, ils ne verront jamais rien passer.

— Mais que font-ils ensuite de ces bêtes ? demanda Claire.

— C'est là qu'intervient un monsieur que vous devez connaître : monsieur Coiffard.

— Le boucher ! s'écrièrent en même temps Claire et Olivier.

— Lui-même ! En bon professionnel il sait débiter une bête alors, à ses moments perdus, il se rend à la colo et là, il découpe, il conditionne, il met en congélation...

— Comment savez-vous ça ?

— Je l'ai arrêté cet après-midi en pleine action.

— Tu es retournée là-bas ! s'exclama Lilian, avec ce garde complètement sauvage et son chien loup demi enragé ?

— Ben oui.

— Elle est folle ! souffla-t-il en prenant les deux autres à témoin, complètement folle !

Mary goba une huître et lança, goguenarde :

— Depuis le temps qu'il me le dit, je vais finir par le croire !

— Mais le chien...

— Assommé, le chien, et puis muselé, et attaché.

— Mais comment ?

— Les secrets de la police, mon cher Lilian. On nous fait souvent passer pour des incapables, mais nous avons tout de même nos petites combines.

— Et le garde ?

— Menotté, comme le boucher !

— Mais le boucher est un vrai colosse ! s'exclama Olivier.

— Mon cher Olivier, un colosse qui a un calibre 12 braqué sur le bide perd énormément de sa force. Et quand il a une main dans un bracelet d'acier qui le retient à un billot d'une tonne, non seulement il perd sa force, mais en plus il perd le moral.

— Tu avais un fusil ?

C'était encore Lilian qui s'inquiétait.

— Oui, celui que j'avais confisqué au garde.

— Dieu du ciel ! s'exclama-t-il en se prenant le front à deux mains, quand ma mère lira ça dans le journal...

— Elle ne lira rien, assura Mary, j'ai demandé au commandant Durand de ne pas citer mon nom. Et croyez-moi, il ne sera pas cité, ce brave commandant est si heureux de tirer toute la gloire à lui !

— En plus du boucher, poursuivit-elle, intervenait également un taxidermiste qui préparait les trophées, têtes de cerfs, de chevreuils, de sangliers, mais aussi d'innocents oiseaux, hérons, aigrettes, même des martins-pêcheurs par douzaines. J'ai découvert aussi un bel arsenal : fusils de chasse, de guerre, balles, cartouches, etc. Les gendarmes et les gardes vont s'occuper d'en dresser l'inventaire. Donc, pour revenir à mon propos, *le motel des Forges* inquiétait Gaudu car il redoutait que, depuis ses fenêtres, on puisse s'apercevoir de son trafic. Voilà pourquoi il voulait à toute force vous faire partir. Maintenant

que sa combine est découverte, je ne vois pas pourquoi il voudrait votre départ. D'ailleurs, avec ce qu'il a sur les cornes, il est probable qu'il sera privé de liberté pendant quelque temps.

Et elle espéra secrètement que Miliner saurait retenir les petits de se livrer à des représailles pendant l'absence du grand frère.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? demanda Olivier.

— Comme je vous l'ai dit, les gendarmes vont dresser l'inventaire de cette caverne d'Ali Baba d'un nouveau genre, ils vont également installer une souricière pour voir si quelqu'un viendra s'y faire prendre, et puis ils auront à remonter la liste des clients. Je pense que les commandes étaient passées ou à la boucherie selon un langage convenu, ou au *Saloon*, chez cette vieille crapule de Conomor qui, bien entendu, doit également être mouillé jusqu'aux yeux dans cette affaire. Les spécialistes de la gendarmerie vont devoir se pencher sur les relevés téléphoniques de ces deux personnes et je gage qu'ils auront du pain sur la planche.

Un silence suivit les propos de Mary. Puis Olivier souffla :

— Ben ça...

Claire, elle, demanda :

— Et vous, qu'allez-vous faire maintenant ?

— Dès demain matin je retourne voir mon patron pour lui déposer mon rapport. Je n'ai plus rien à faire dans le cadre de cette enquête.

— Et les deux gardes disparus ?

— Le commandant Durand est persuadé qu'ils sont tombés sur une bande de gitans qui a eu le temps de faire trois fois le tour de l'Europe depuis, et qu'on ne saura jamais le fin mot de l'histoire.

— Le crime parfait existe donc ? demanda Olivier.

— Je ne sais pas, mais crime impuni, certainement. Les forces de l'ordre sont bien démunies contre certaines formes de délinquance, vous savez. Quand la loi du Far-West prévaut, c'est celui qui tire le premier qui a raison. Or, les flics, qu'ils soient garde-pêche, garde-chasse, gendarmes ou autres, ne tirent jamais les premiers. Ils font toujours les sommations réglementaires.

Le repas se poursuivait dans une ambiance un peu particulière. Olivier se demandait ce qu'il allait advenir des frères Legroin.

— Vous pourriez les employer, suggéra Mary.

— Les employer ? Grand Dieu, mais à quoi faire ? À aider leur père ?

— Pourquoi pas ? Mais ce n'est pas à cela que je songeais. Quand vous ferez votre spectacle sur le lac, vous aurez besoin de figurants...

— Assurément, mais... Les frères Legroin... Vous n'y pensez pas ?

Elle sourit :

— Si vous mettez en scène des korrigans, des farfadets, des gobelins, vous ne trouverez jamais mieux que ces quatre-là. À eux seuls, ils sont capables d'assurer le spectacle.

Olivier vida son verre de vin, s'en versa un autre.

Puis il s'exclama :

— Mais vous avez raison, bon Dieu, vous avez raison Mary ! Ah, je vois...

Il ferma les yeux. Toute une scénographie devait se former derrière ses paupières closes. Mary le laissa rêver. Un bon metteur en scène vit-il bien ailleurs que dans le rêve ?

Claire la regardait en souriant d'un air mélancolique.

— Ainsi c'est notre dernier repas ensemble ?

— Le dernier ? J'espère bien que non, dit Mary. Certes, mon séjour sur les bords du lac s'achève mais je garderai le meilleur souvenir de votre accueil et des bons moments que nous avons passés au *motel des Forges*.

— C'est moi qui dois vous remercier ! protesta Claire. Grâce à vous je ne vais plus trembler dès que le téléphone sonnera. Pour tout vous dire, il me semble que je vais revivre. Je ne sais même pas comment vous remercier.

— C'est très simple, ma chère Claire, chantez-moi une nouvelle fois le *Doux Chagrin*...

Claire Aubenard se leva et s'installa au piano. Le silence s'était fait. Les deux hommes se taisaient, on n'entendait que le feu crépiter sur les bûches.

La voix d'Aube Claire s'éleva, légèrement rauque, sensuelle, si belle qu'elle en donnait des frissons à Mary :

J'ai fait de la peine à ma mie (bis)

Elle qui ne m'en a point fait

Qu'il est difficile...

Qu'il est difficile d'aimer, qu'il est difficile

Qu'il est difficile d'aimer, qu'il est difficile...

Quand la chanson arriva à son terme, elle essuya une larme, se leva et serra Claire très fort contre elle.

— Merci, lui dit-elle à l'oreille.

Ils sortirent tous les quatre pour admirer le lac mystérieux qui brillait sous la lune. Des cris rauques se faisaient entendre de l'autre coté de l'eau. Ça faisait : « heu... heu... heu... »

Claire, inquiète, se serra contre Olivier :

— Qu'est-ce que c'est ?

Mary sourit dans le noir :

— C'est la version du grand cerf de « *Qu'il est difficile d'aimer.* »

— Je ne comprends pas, dit Claire.

— C'est pourtant simple, affirma Mary, c'est ce que les spécialistes du brame appellent le brame de poursuite. Le grand cerf court après la biche qu'il a choisi d'honorer et la coquette se fait prier. D'où ce « heu... heu... heu... »

Claire tendit l'oreille :

— On n'entend plus rien...

— Attendez, dit Mary.

Un puissant cri de triomphe perça les futaies, faisant sursauter Claire.

— Voilà, dit Mary, c'est le brame de triomphe. Le grand cerf est arrivé à ses fins, le faon naîtra au printemps. Longue vie à la harde, et bonne nuit à tous !

Et Lilian ajouta comiquement :

— Amen !

Chapitre L

Le lendemain, aux aurores, Mary quittait le *motel des Forges*. Il était convenu que Lilian la rejoindrait dans la soirée à Quimper pour prolonger un peu ces vacances pour le moins spéciales.

À neuf heures précises, elle rejoignait le commissariat de Quimper avec un réel plaisir.

Le brigadier de garde la salua allègrement :

— Content de vous revoir, capitaine. Passé de bonnes vacances ?

— Excellentes, Mériadec, merci. Le patron est arrivé ?

— Pas encore.

— Je vais à mon bureau. Voulez-vous m'appeler dès qu'il sera là ?

— Entendu capitaine.

Elle escalada lestement l'escalier et constata que la rampe branlait toujours. Personne ne s'était donné la peine de remettre les vis qui manquaient.

Fortin n'était pas encore arrivé, le bureau était vide. Sa première tâche fut d'imprimer le rapport qu'elle avait tapé la veille et de le signer.

Elle venait de terminer lorsque le téléphone intérieur sonna :

— Le commissaire vient d'arriver, capitaine.

— Merci Mériadec.

Elle prit son rapport et sortit. Un étage à monter et elle frappa à la porte du commissaire.

Il vint lui-même lui ouvrir. Il n'avait pas encore enlevé son manteau.

— Mary ? Quelle surprise ! Je me demandais ce que vous deveniez et vous voilà...

Après lui avoir serré la main, il suspendit son vêtement au portemanteau perroquet et apparut, toujours élégant dans un costume gris anthracite, chemise blanche, cravate bordeaux sombre. À sa pochette le petit point rouge de la rosette de la Légion d'honneur.

Il fit signe à Mary de s'asseoir et se posa lui-même dans son fauteuil directorial.

— Alors, ce séjour à la campagne ? Êtes-vous arrivée à vos fins ?

— Tout à fait patron...

Il émit un petit rire :

— Le contraire m'eut étonné.

— Attendez, dit-elle, je n'ai pas résolu l'énigme des garde-chasse disparus...

— Mais personne ne la résoudra, Mary. Dans ces affaires-là ou on serre les coupables dans les 24 heures ou alors on connaît la vérité des années après.

Il leva l'index :

— Et même, le plus souvent, on ne la connaît jamais, cette vérité. Je gage que celle-ci figurera en bonne place dans les affaires non classées. Humph... Je n'avais pas d'illusions, le commandant Durand non plus d'ailleurs.

« Tant mieux ! » se dit Mary Lester.

Elle posa son rapport sur le bureau du divisionnaire :

— Voilà, tout est écrit...

Le commissaire Fabien prit les feuillets et se mit à lire avec attention sans faire le moindre commentaire. Puis il posa les feuillets sur la table devant lui et dit en hochant la tête :

— Beau travail, Mary ! Ça s'est bien passé avec le commandant Durand ?

— D'une manière globale, oui.

— Qu'entendez-vous par « manière globale » ?

— Eh bien, il était satisfait du résultat, mais plus réservé sur les méthodes.

— Quand les résultats sont là... dit le commissaire.

Oui, quand les résultats étaient là, sauf manquement énorme à la procédure, il n'y avait rien à dire. Et ce diable de Durand avait eu beau fouiller, il n'avait pu constater aucun manquement à la sacro-sainte procédure.

— Avec votre permission, je vais donc expédier copie de ce rapport au commandant Durand.

— Faites. Et ensuite voyez avec Fortin. Il a une affaire assez délicate sur les bras, je crois bien que vous ne serez pas de trop de deux pour y voir clair.

Elle se leva :

— D'accord. Merci, patron !

Elle passa saluer Albert Passepoil qui en devint rose d'émotion, puis elle revint à son bureau.

Le grand était là, conforme à ce qu'elle en attendait, le blouson ouvert, prenant les dernières nouvelles des sports dans *l'Équipe*.

Il plia son journal et se leva pour lui faire la bise.

— Ça y est ? Tu en as fini avec tes bracos ?

— Oui, grâce à toi, Jipi.

— Bof... pour ce que j'ai fait.

Elle ne répondit pas qu'il avait fait beaucoup en neutralisant le chien. Dans ses cauchemars il y avait déjà une belle brochette de chiens méchants à laquelle celui-là irait s'ajouter.

— Tiens, j'ai une drôle d'histoire sur les bras, dit-il. Tu veux voir ?

— Bien sûr, mais peut-être pourrait-on en parler devant un petit café ?

— Ça c'est une idée ! dit le grand en se levant.

Ils descendirent l'escalier et traversèrent le hall devant un brigadier qui leur lança :

— Déjà en conférence vous deux ?

Fortin braqua son index vers le flic en tenue :

— Tu ne crois pas si bien dire, mon neveu...

Il s'approcha du brigadier d'un air suspicieux.

— Dis donc, Mériadec, c'est bien toi qui vas à la chasse le dimanche ?

— Oui, dit le brigadier surpris, pourquoi ?

— Parce que tu as intérêt à faire gaffe, on a une spécialiste du braconnage dans nos murs.

— Oh ! fit Mériadec.

Fortin pouffa comme un gamin malicieux ravi de faire une bonne blague en entraînant Mary :

— Je crois bien que je lui ai gâché la journée !

FIN

Notes

Le canal de Nantes à Brest et le lac de Guerlédan

Construit entre 1806 et 1842, le canal de Nantes à Brest comporte 236 écluses pour 360 kilomètres de voies navigables. Creusé à la main par des milliers d'hommes, ce canal était destiné à désenclaver le port militaire de Brest bloqué par les Anglais.

Les conditions de vie et de travail étaient tellement épouvantables que les ouvriers libres désertèrent le chantier. Restèrent les bagnards venus de Brest et de Belle-Île.

Au niveau de l'actuel lac de Guerlédan, ils creusèrent en 9 ans, au prix de pertes humaines considérables, et en portant la terre à dos d'homme, une rigole de 23 mètres de profondeur et de 100 mètres de large sur plus de 3 kilomètres de long. Pour cette simple rigole, le volume de terre déplacé fut supérieur à celui de la pyramide de Khéops.

Au début du XX^e siècle, le développement du chemin de fer ayant fait perdre son intérêt au transport fluvial, un sous-préfet, M. Ratier, imagina de barrer le canal à l'écluse de Guerlédan pour en faire une usine hydroélectrique. Les travaux furent entamés en 1924, le barrage inauguré en 1930.

Celui-ci provoqua la création d'un lac de 400 hectares, long de 12 kilomètres, mettant ainsi fin à la continuité du trafic fluvial du canal de Nantes à Brest en le coupant en deux ; en effet, 17 écluses, nécessaires à une navigation continue, ont été immergées. D'une longueur de 206 mètres et d'une hauteur de 45 mètres, ce barrage retient quelque 51 millions de mètres cubes d'eau. Le lac de Guerlédan est le plus grand lac artificiel de Bretagne. Son nom vient du breton vannetais : Gouer ledan, soit : le ruisseau large.

Sur cette retenue d'eau enchâssée dans les bois, bordée de monuments historiques remarquables (abbaye de Bon-Repos) et de villages de charme, un tourisme paisible s'est développé. S'y côtoient pêcheurs, randonneurs, amateurs de sports nautiques, de balades équestres, ou simples vacanciers en quête de repos.

C'est la période qui fait la réputation du cerf, celle où l'on peut entendre le fameux « brame ». Il résonne dans toute la forêt de la fin septembre au début octobre. Il y a différents brames. En voici la description :

Le brame de présence : court et bref, il n'est en fait qu'un rot grave et rauque.

Le brame de langueur : long, isolé et mélancolique.

Le brame de défi : provocation au timbre élevé.

Le brame de poursuite : cri saccadé émis lorsque le cerf court derrière une biche.

Le brame de triomphe : cri puissant du vainqueur d'un combat.

source : Wikipedia



Table of Contents

Les enquêtes de Mary Lester

Table des Matières

Chapitre XXV

Chapitre XXVI

Chapitre XXVII

Chapitre XXVIII

Chapitre XXIX

Chapitre XXX

Chapitre XXXI

Chapitre XXXII

Chapitre XXXIII

Chapitre XXXIV

Chapitre XXXV

Chapitre XXXVI

Chapitre XXXVII

Chapitre XXXVIII

Chapitre XXXIX

Chapitre XL

Chapitre XLI

Chapitre XLII

Chapitre XLIII

Chapitre XLIV

Chapitre XLV

Chapitre XLVI

Chapitre XLVII

Chapitre XLVIII

Chapitre XLIX

Chapitre L

Notes